La Vie Intellectuelle

T. XII — Nos 2-3 10 Septembre 1931

SOMMAIRE

QUESTIONS RELIGIEUSES

M. Braun, O.P. Une nouvelle école d'exégèse. 180

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Origine et évolution de la Religion*, par **M. Maînage**, p. 200. — *Deux nouveaux livres sur la religion d'Israël*, par **A. Vincent**, p. 204. — *Conversion d'Erik Peterson*, par **M.-J. Congar**, p. 211.

PHILOSOPHIE

enne Gilson . Le Problème de la philosophie chrétienne 214

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Intuition bergsonnienne et simplicité*, par **André Metz**, p. 233. — *Sur un « Auguste Comte »*, par **Étienne Gilson**, p. 245. — *Un Descartes inconnu : Le « Descartes social » de Maxime Leroy*, par **Étienne Borne**, p. 249.

QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

Pierre Delattre . L'ANSCHLUSS DU POINT DE VUE CATHOLIQUE 2

NOTES ET RÉFLEXIONS. *L'idée occidentale à l'école. « Allemagne et France », de Hermann Platz,* par **Maria Schlüter-Hermkes**, p. 269. — *Une initiative de professeurs catholiques français et allemands*, par **J.-T. Delos**, p. 272. — *La formation de la jeune fille allemande*, par **J. Schüler**, p. 275. — *La République devant l'Intelligence*, par **Étienne Borne**, p. 276. — *La logique du chef d'entreprise*, par **Louis Blankaert**, p. 279. — *La vie des journaux*, par **Folliculus**, p. 281.

LES LETTRES ET LES ARTS

Paul Claudel. . SAINTE JEANNE D'ARC ET SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX . . . 2

M.-H. Lelong. . AUX SOURCES DU PARI DE PASCAL. 2

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Autour de Pascal et de Port-Royal,* par **André George**, p. 307. — *Le problème linguistique en Perse*, par **Cyprien Rice**, p. 313. — *De Paris à la Méditerranée avec Morand,* par **A. G.**, p. 317. — *Rue du Chien qui pêche... prolongée,* par **Renée Zeller**, p. 319. — *Le récent remaniement du musée du Luxembourg,* par **Pierre Ladoué**, p. 323. — *L'art français dans les cours rhénanes*, par **Auguste Marguillier**, p. 327. — *Disques,* par **B. Mouthiez**, p. 332.

QUESTIONS RELIGIEUSES

F.-M. BRAUN, O.P. *Une nouvelle école d'exégèse : La « Formgeschichtliche Schule ».*

Nouvelle école ne signifie pas toujours nouvelles idées... Parmi celles dont la jeune école radicale allemande essaie d'étayer sa méthode d'exégèse, il en est de justes, qui sont traditionnelles, il en est d'étrangement périmées; ce qu'il y a de neuf, c'est, hélas! l'interprétation des unes par les autres.

I. MAINAGE, O.P. *Origine et évolution de la Religion.*

Ces pages sont peut-être les dernières qu'ait écrites le P. Mainage, dont la mort subite mettait en deuil tout récemment l'Ordre de Saint-Dominique et l'Institut Catholique de Paris, où il occupait la chaire d'Histoire des religions.

Elles rendent un ultime témoignage à la clarté et à la sincérité d'une intelligence tout entière au service de la vérité.

VINCENT. *Deux nouveaux livres sur la religion d'Israël.*

« Le mystère d'Israël ne s'explique pas sans surnaturel. »

-J. CONGAR, O.P. *Conversion d'Erik Peterson.*

Une grande joie pour la famille catholique. Cette petite note n'a d'autre but que de la faire plus largement partager.

Une nouvelle école d'exégèse

La « formgeschichtliche Schule »

Le système mythique représenté en Angleterre pa
W.-B. Smith, en Allemagne par A. Drews, en Holland
par G.-A. van den Bergh van Eysinga, en France pa
P.-L. Couchoud prétend résoudre le problème de Jésu
au rebours du protestantisme libéral, en rayant simple
ment de l'histoire l'existence humaine du Sauveur. Le
raisons invoquées pour justifier une opération aussi rad
cale ont généralement paru peu sérieuses. Mais le systém
a le mérite d'avoir mis en bonne lumière deux points pa
ticulièrement importants et trop souvent négligés : 1. l
fait que la divinité de Jésus est nettement affirmée dan
les plus anciens documents de la littérature chrétienne
2. l'invraisemblance de l'apothéose imaginée par les lib
raux pour expliquer la déification de Jésus.

Ces deux points admis, il semblerait qu'en rejetant l
conclusions des mythologues sur la non-existence hist
rique du Seigneur, on dût aboutir à une impasse. C
enfin, si Jésus a réellement vécu en Palestine au tem
de Ponce Pilate, si quelques années seulement après
mort sa divinité est clairement affirmée dans les Épitr
de saint Paul, si l'élévation d'un simple mortel, a forti
d'un pauvre crucifié, au rang du grand Dieu d'Israël,
franchement inadmissible — en dehors de l'explicati
catholique, où trouver encore une issue?

Des théories nouvelles ont cependant réussi à se fa

ur. Et la faveur dont elles jouissent permet de prévoir, ès à présent, la tournure que les études de critique néo-estamentaire prendront vraisemblablement au cours des rochaines années. Nous avons en vue les doctrines de la une école radicale allemande de la *formgeschichtliche Methode* dont MM. K.-L. Schmidt, M. Albertz, O. Cullmann, et surtout M. Dibelius, G. Bertram et R. Bultmann omptent parmi les représentants les plus considérables.

I. — Exposé du système

On sait que les travaux des principales écoles d'exégèse indépendantes » ont pour base la théorie des deux ources : Marc et un recueil de discours du Seigneur (les meux *logia* d'A. Harnack) auxquels Matthieu et Luc raient emprunté ce qu'ils ont en commun. C'est sur ce ndement que, depuis cinquante ans, les critiques s'efrcent de construire.

Sans abandonner cette position, les partisans de la *formeschichtliche Schule* entendent creuser plus profondéent. Entre la composition de Marc et la mort du Seiheur, nous disent-ils, trente à quarante années se sont oulées. Comment dans cet espace de temps la tradition angélique s'est-elle formée? L'enquête menée pour pondre à cette question devra remonter au-delà de la riode qui commence avec les deux sources, jusqu'à l'éque « paléontologique » de la formation des traditions angéliques.

A cet effet trois principes sont invoqués.

1. — Le premier de ces principes est que la contexture nérale des évangiles manque d'unité organique. Cette

remarque, autrefois proposée par E. Reuss et J. Wellhausen, a surtout été développée dans le livre de M. K.-L. Schmidt sur le *cadre des évangiles*. Au jugement de l'auteur, la tradition chrétienne aurait commencé par s'exprimer très modestement, sous forme de petits récits isolés (*kleine literarische Einheiten*), relevant d'un genre infra-littéraire, d'inspiration essentiellement populaire (*Halbliteratur*, *Volksliteratur*, *Kleinliteratur*).

Le lien qui rattache, dans les évangiles, ces éléments divers serait postérieur et accidentel. Il proviendrait d'un rédacteur plus ou moins influencé par la communauté. Le rôle de ce rédacteur se serait borné à agencer, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, dans un cadre factice, les matériaux parvenus jusqu'à lui soit à l'état de *membra disjecta*, soit dans de premières ébauches de compositions partielles : cycles de récits ou tableaux d'ensemble.

Ce sont là en somme des vues semblables à celles que H. Gunkel et H. Gressmann avaient déjà introduites dans l'étude de l'Ancien Testament. La nouvelle école leur reconnaît, pour ainsi dire, la valeur d'un axiome général qui ne doit plus être discuté. Elles sont en tout cas au départ de tout le système.

2. — Le second principe de la *formgeschichtliche Schule* porte sur l'origine des morceaux qui font partie des évangiles. On déclare qu'il faut y voir avant tout le produit de la tradition orale. Mais derrière cette tradition orale se trouve un auteur collectif : le peuple, la communauté chrétienne des premiers temps. La communauté a créé et développé sa tradition au gré de ses fonctions et de ses besoins : prédication, défense apologétique, discussions doctrinales, culte, etc. Par exemple : les récits ayant trait au baptême de Jésus ont dû servir à légitimer le rite

aptismal ; les épisodes dans lesquels l'attitude des disci-
les est décrite par rapport à la Loi, visent la façon de vivre
es premiers chrétiens à l'égard de la synagogue, et ainsi
e suite. Dans la formation de ces récits, la part des indi-
idus est réduite au minimum. Elle se serait bornée à
nregistrer les résultats de l'élaboration collective popu-
aire. L'explication de celle-ci relèverait de la sociologie
u de la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*), dans
e sens des travaux de l'école française représentée par
. Durkheim.

3. — L'existence de rapports étroits entre les divers
ypes de récits ou de paroles évangéliques et les différen-
es fonctions de la communauté chrétienne forme le troi-
ème principe.

Pour en tirer parti, on essayera de déterminer aussi
xactement que possible les principaux types « infra-litté-
aires » de la littérature populaire dont les matériaux
vangéliques doivent être rapprochés. A cet effet, l'An-
en Testament, les apocryphes, l'hagiographie, les tradi-
ons populaires religieuses et profanes seront mis à con-
ibution. D'où un premier classement provisoire de
orceaux évangéliques, répartis, suivant les auteurs, en
ophtegmes ou récits servant à mettre en valeur une
role de Jésus, *paradigmes* ou récits à but d'édification,
uvelles ou narrations plus développées, comportant des
éments superflus, ajoutés simplement pour l'agrément
lecteur, *parénèses* ou exhortations morales, *histoires de*
iracles, *légendes*, *sentences*, *paraboles*, etc.

On cherchera ensuite à dégager et à formuler les lois
i président à ces différents genres, en partant de l'hy-
thèse que chacun de ceux-ci a eu son rôle à jouer dans
communauté primitive, qu'il possède, comme on dit,
seinen Sitz im Leben », ce qui signifie qu'il trouve son

origine dans une situation bien déterminée, dont demeure l'expression (1).

Enfin, après que les différentes espèces de morceau évangéliques auront été définies, on tentera de les mettr en relation avec les principales fonctions de la commu nauté. L'étude de la forme des récits évangéliques et d leurs parallèles de la « Kleinliteratur » permettrait d'ob tenir ce résultat (2). C'est le terme vers lequel la nouvell école oriente ses efforts. S'il lui était donné de l'atteindr elle estimerait sa tâche accomplie.

*
* *

Mais avec tout cela que devient le problème de Jésus Il est tout bonnement censé insoluble. Les document évangéliques, nous déclare-t-on, peuvent nous renseign sur l'état des croyances de la communauté chrétienn primitive. Ils ne sauraient rien nous donner de plus. I nous apprennent, si l'on veut, ce que fut Jésus dans l'e prit de ses premiers adorateurs, mais non ce qu'il a ét dans la réalité de l'histoire. Pour retrouver le Jésus d l'histoire, en lui-même, il faudrait au préalable que l'o fût en état de discerner dans la tradition évangélique c qui est vraiment traditionnel, c'est-à-dire destiné à s transmettre de génération à génération, et ce que M. Be

(1) « Formgeschichte kann nur von der Voraussetzung aus getri ben werden, dass die Form jener Einheiten etwas über ihre He kunft verrate... » M. Dibelius, *Zur Formgeschichte*, p. 188.

(2) « Accordingly it must be possible to learn from the style the oldest traditions what ends were served by the original sha of the narrative and consequently what were the circumstances which it came into existence. » M. Dibelius, *The Contribution Germany to New Testament Science*, dans *The Expository Tim* 1930, t. XLII, p. 42.

ram appelle les « Ueberreste » (1), inspirés par la préccupation, essentiellement pratique, de satisfaire aux esoins occasionnels de la communauté. Discernement ssurément difficile, sinon impossible à opérer. D'où, ar rapport au problème de Jésus, un aveu d'impuissance peu près absolu.

On se gardera d'affirmer imprudemment, comme les ythologues, que Jésus n'a jamais existé. On soutiendra ême catégoriquement le contraire, soit parce qu'on stime impossible de rendre compte de la vie chrétienne rimitive indépendamment d'un Jésus historique, soit arce que l'on juge déraisonnable de placer à l'origine du hristianisme un mythe dont la tradition littéraire chréienne ne conserve pas de traces. Mais on ajoutera aussiôt que de la vie, de l'histoire, de la doctrine même de ce ésus, nous ne sommes en mesure de rien savoir, sinon impression laissée dans les groupes chrétiens qui se réclanent de lui.

Bref, à en croire la *formgeschichtliche Schule*, Jésus se éroberait à tous nos moyens d'investigation, et mieux audrait avouer les limites de notre connaissance que de ous obstiner à chercher la solution de l'indéchiffrable nigme.

Arrivé à cette conclusion décevante où sa critique le onduit, M. R. Bultmann cherche à s'évader du cercle de cepticisme dans lequel il se sent enfermé, par la tangente u fidéisme protestant. C'est ce qui explique son adhésion u curieux mouvement de retour à l'orthodoxie calviiste lancé, depuis la guerre, par Karl Barth et ses amis Friedrich Gogarten, Emil Brunner, Eduard Thurney-

(1) G. Bertram, *Neues Testament*, p. 15.

sen (1). Mais cette échappatoire ne conduit pas loin. Qu'on le veuille ou non, tôt ou tard, on reviendra interroger l'histoire. Si celle-ci devait persévérer dans les aveux d'impuissance de la *formgeschichtliche Schule*, il s'ensuivrait un désarroi dont les conséquences seraient incalculables.

Il faut donc nous demander froidement ce que vaut la méthode préconisée par les nouveaux critiques. Nous vérifierons par le fait même la portée des conclusions désabusées auxquelles on voudrait nous conduire.

II. — Examen de la formgeschichtliche Methode

On vient de voir que la *formgeschichtliche Methode* dont la nouvelle école tire son nom, n'est pas autre chose que la mise en œuvre des trois principes :

1. les évangiles sont de simples agglomérats de morceaux artificiellement juxtaposés ;

(1) Cette jeune école théologique se donne carrément pour le refuge de la foi protestante dangereusement menacée par les conclusions de l'hypercritique. Devant l'impuissance à satisfaire aux besoins religieux de l'âme humaine, elle s'élève contre les prétentions de la méthode historique à légiférer en souveraine. Le point de vue historique, déclare-t-elle, peut avoir son utilité, mais son importance est secondaire. Ce qui est essentiel, c'est de percevoir le contenu religieux de la Bible, de se laisser soulever par le souffle qui s'élève des saints livres, de communier à la pensée profonde de leurs auteurs et, grâce à une vif sentiment de foi, de découvrir dans le texte inspiré l'expression de la parole mystérieuse que Dieu prononce au plus intime de nos âmes. En somme, l'exégèse « critico-historique » devrait céder le pas à l'exégèse « pneumatique ». Sur l'école de Karl Barth, Max Strauch, *Die Theologie Karl Barth*, München, 1926 ; P. Scherding, *La théologie de Karl Barth*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 1926, t. VI ; O. Cullmann, *Les problèmes posés par la méthode exégétique de l'école de Karl Barth*, ibid., 1928, t. VIII, p. 70-83 ; L. Malevez, *Un mouvement de la théologie protestante. L'école de Karl Barth*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, 1928, t. LV, p. 650-663.

2. ces matériaux expriment directement les idées de la ›mmunauté chrétienne ;

3. il existe une concordance étroite entre les différents ·pes de narration ou de discours évangéliques et les verses fonctions de la communauté chrétienne.

Faisons l'examen de ces trois principes, en ordre inverse, ·commencer par le dernier.

I. — Que les différentes espèces de matériaux incorpo-·s dans les évangiles correspondent aux diverses fonc-·ons de la communauté, c'est là une thèse que, *a priori*, ·n n'a pas le droit d'écarter, mais dont on ne peut se ·spenser de demander les preuves.

Ces preuves, les partisans de la nouvelle méthode nous ·s présentent spontanément. Elles seraient à chercher : ' dans une analyse minutieuse, suivie d'un classement ·éthodique des principaux types de narrations évangéli-·ues ; 2° dans l'étude des modèles plus ou moins sembla-·les de la littérature populaire, surtout grecque et judaï-·ue. En poussant nos recherches dans ces deux directions, ·ous parviendrions, sans trop de peine, à découvrir les ·réoccupations sous l'empire desquelles les matériaux ·vangéliques ont été élaborés.

Cette opinion semble de prime abord fort sujette à cau-·on, pour des raisons multiples :

a) D'abord, un classement rigoureux des morceaux ·écoupés dans les évangiles est-il possible ? Les résultats ·ivergents, auxquels aboutissent les représentants les ·lus distingués de la jeune école sont de nature à faire ·aître des doutes sérieux. Le problème est beaucoup plus ›mplexe qu'on ne le laisse supposer.

b) A supposer que l'on parvienne à fixer un certain ·ombre de genres infra-littéraires relevant de la *Kleinli-·ratur*, qui nous assurera que le morcellement ainsi

obtenu, par abstraction, au point de vue conceptuel correspond à la réalité? Les partisans de la *formgeschichtliche Schule* ne se posent pas cette question. Ils raisonnent, sans plus, comme si les genres définis par eux avaient figuré dans la tradition tels qu'ils les conçoivent dans leur esprit. C'est jouer de l'équivoque. La vérité est que des types de narrations ou de paroles à l'état pur, comme des *apophtegmes* qui ne seraient qu'*apophtegmes*, ou des *parénèses* qui ne seraient que *parénèses*, ou même des *paraboles* dépourvues de tout élément allégorique, il y en a fort peu dans l'Évangile. Ce qui y domine incontestablement ce sont les *Mischformen*, ou combinaisons de types divers. Par suite, quand bien même l'hypothèse de la correspondance entre les différents types de récit et les diverses fonctions de la communauté serait établie, du fait de ce mélange des genres, elle deviendrait pratiquement inapplicable.

c) On ne voit pas davantage pourquoi un même type de récit, par exemple le récit de l'institution de la sainte Eucharistie à la dernière Cène, n'aurait pas pu répondre simultanément à des besoins multiples, d'ordre doctrinal, cultuel, apologétique, etc. D'où nouvelle source de confusion (1).

d) L'étude comparative des littératures populaires ne permet pas d'espérer beaucoup mieux. Car la *formgeschichtliche Schule* ne se contente pas de chercher à éclairer les évangiles par des rapprochements plus ou moins suggestifs. Elle ne prétend à rien de moins qu'à assimiler les narrations et paroles évangéliques aux morceaux corres-

(1) La justesse de ces remarques est franchement reconnue par M. O. Cullmann (*Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique*, dans *Rev. d'hist. et de phil. rel.*, 1925, t. V, p. 565). Mais cette concession n'est faite qu'aux dépens des principes professés par les chefs de l'école.

ondants de l'hellénisme et du judaïsme. Elle s'expose nsi au double danger d'exagérer les ressemblances et de égliger les différences. De fait, il ne serait pas difficile de ontrer que le plupart des analogies proposées par l'école èchent par l'un ou l'autre de ces défauts, et souvent ar les deux à la fois.

Quel que soit le point de vue auquel on se place, l'exaen de la forme des péricopes évangéliques, considérées, oit en elle-mêmes, soit par rapport aux textes de la littéiture populaire profane, ne peut donc nous donner des idications certaines sur les préoccupations ecclésiastiues que la nouvelle école place à l'origine des traditions irétiennes. Si intéressante que puisse être une telle :ude, il serait presque naïf d'en attendre les résultats inoncés.

2. — La théorie de la correspondance entre la forme es péricopes évangéliques et les diverses fonctions de la ie chrétienne primitive, repose sur le principe concerant l'origine collective des traditions populaires en énéral et des traditions évangéliques en particulier. Ici ncore, les plus graves réserves s'imposent.

a) Pour justifier les idées qu'elle professe sur ce point, *formgeschichtliche Schule* fait appel à la conception de histoire que les études modernes de sociologie ont mise l'ordre du jour. Cette conception sciologique, très disitée et au demeurant très contestable, est acceptée omme argent comptant. Nous ne saurions nous contener de ce facile procédé.

Il a jadis été à la mode de considérer les chefs-d'œuvre e la littérature ancienne, poèmes homériques ou chansons e geste, « comme le point d'aboutissement d'un travail e cristallisation populaire, à travers des générations de aanteurs et de scribes, chantant sous l'inspiration mys-

térieuse ou la dictée plus mystérieuse encore de tout un peuple (1). » Nous avons assisté au renversement de ces thèses hasardeuses et au relèvement de l'ancienne orthodoxie littéraire, qui voit dans l'*Odyssée* comme dans la *Chanson de Roland* l'œuvre de grandes et fortes personnalités, travaillant sans doute dans un milieu donné, mais conservant le mérite du génie personnel (2).

La conception suivant laquelle les évangiles seraient issus de la communauté chrétienne primitive est un succédané de ces théories. Les historiens profanes n'en veulent plus. Comment nous dispenserions-nous, comme on le dit vulgairement, d'y regarder à deux fois ?

On nous répondra que la littérature proprement dite n'est pas en question, puisqu'il s'agit exclusivement d'écrits « infra-littéraires », de la *Kleinliteratur*. Il n'en est pas moins vrai que la puissance créatrice de la communauté est mise à contribution. Or rien que sur ce point il y aurait déjà beaucoup à reprendre. « La collectivité agit sans doute, et puissamment, dans un mouvement religieux comme le christianisme primitif ; mais à la façon d'une atmosphère chaude, excitante, propice à l'éclosion de sentiments forts et d'expressions enthousiastes : elle ne supplée jamais les agents personnels dans la création de grandeurs définies et la formation de pensées déterminées (3). » Que ces caractères se retrouvent dans l'Évangile, c'est là un point sur lequel nous n'avons pas à nous arrêter.

b) Par ailleurs, sommes-nous autorisés à rattacher

(1) G.-E. Broche, *La chanson de Roland en Italie, à propos de l'ouvrage « La Canzone di Rolando » de Carlo Raimondo* (Milano, 192[illegible]), dans le *Journal des Débats*, 2 février 1928.

(2) Bédier, *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*. Paris, Champion, 2e éd., 1914-21.

(3) L. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1928, t. [illegible], p. 49.

ittérature évangélique à la *Volksliteratur*? D'après MM. Schmidt et Bultmann, celle-ci se manifeste par l'impersonnalité des narrations, la négligence presque complète des indications concrètes de temps et de lieu, la prépondérance des buts d'édification et de merveilleux sur le souci de l'information, l'allure collective de la composition.

A moins de subir des préventions, quiconque relira avec un peu d'attention sympathique le second évangile, — celui que la *formgeschichtliche Schule* tient pour le plus populaire, — se rendra vite compte que ce n'est pas ce qui domine dans le petit livre de saint Marc. Tout, au contraire, y est spontané, naturel, pris sur le vif comme des instantanés, plein de fraîcheur et de couleur locale, doué d'une extraordinaire animation. On y perçoit la vision aiguë de quelqu'un qui raconte ce dont il a été témoin. On remarque, il est vrai, d'autre part, des sutures mal faites, des maladresses de composition, une certaine monotonie de procédés, le retour de formules stéréotypées. Mais ce ne sont pas des motifs pour reviser notre jugement. Toutes ces gaucheries témoignent uniquement de l'inexpérience de l'écrivain. Elles n'enlèvent rien à son originalité.

c) Une autre objection très sérieuse à laquelle se heurte le principe du pouvoir créateur de la communauté chrétienne primitive, c'est le laps de temps fort étroit, durant lequel, dans l'hypothèse où se place la *formgeschichtliche Schule*, la formation collective de la tradition évangélique se serait accomplie.

On connaît les remarques proposées en ce sens par M. Couchoud. En gros, un fait est certain : la divinité de Jésus clairement affirmée dans les Épîtres de saint Paul, entre les années 50 et 60 (1). On peut même ajouter que

(1) « De toute l'argumentation des négateurs du Christ historique

tous les points cardinaux de la tradition évangélique : la venue du Christ dans la chair, son enseignement, l'institution de l'eucharistie, sa mort sur la croix, sa résurrection, y sont proposés comme objet de croyance commune et indiscutée. C'est donc que dès alors ils étaient universellement reçus dans les anciennes communautés chrétiennes. Le travail collectif auquel il est fait appel n'aurait pas duré vingt ans avant de parvenir à maturité.

Or c'est beaucoup trop peu. Tout d'abord en raison des lois générales touchant la formation des traditions populaires dont la tradition évangélique devrait être rapprochée. Ensuite, à cause des difficultés spéciales, inhérentes au cas particulier devant lequel nous nous trouvons, de l'élévation d'un simple mortel, exécuté sur la croix de malédiction, au rang hors de pair et absolument transcendant du grand Dieu d'Israël (1).

il y a pour la christologie un point à retenir que la critique du Nouveau Testament avait l'habitude de négliger et que la *Formgeschichte* lui rappelle : c'est que la toute première tradition déjà voit en Jésus l'être divin qui s'est incarné. Paul n'a probablement pas connu le Jésus terrestre, cependant il a été son contemporain. Cela ne l'a pas empêché de voir en Christ le Kyrios qui « s'est dépouillé lui-même, prenant une forme de serviteur, devenant semblable aux hommes » et qui maintenant est élevé à la droite de Dieu. Il est de effet frappant que Paul ait pu professer ces idées à une époque qui suivait de si près les événements et surtout à une époque où les disciples de Jésus et tous les autres témoins oculaires étaient encore en vie. » O. CULLMANN, *op. cit.*, p. 576.

(1) C'est ce qu'a bien vu M. M. Goguel (*Paulinisme et Johannisme*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 1930, t. X, p. 507) : « Un fait [aux yeux de Paul] dominait et effaçait tout le reste, Jésus était mort sur la croix, or le Deutéronome (XXI, 23) avait proclamé maudit quiconque est pendu au bois. En permettant que Jésus mourût comme il était mort, quelles que fussent d'ailleurs les circonstances qui avaient accompagné cette mort, Dieu, dont la parole est immuable, s'était donc prononcé contre lui. Dès lors, on ne pouvait tolérer que des Juifs se proclamassent les disciples du crucifié et le considérassent comme le serviteur et l'envoyé de Dieu injustement maltraité. »

En somme, sous la forme exagérée que la *formgeschi-tliche Schule* lui donne, l'hypothèse du pouvoir créateur la communauté apparaît aussi peu fondée en droit que al adaptée aux faits qu'il s'agit d'expliquer.

3. — Nous arrivons ainsi au dernier principe sur lequel deux précédents s'appuient. Comme ceux-ci, il résulte constatations qui ne manquent pas d'à-propos. Par emple, que l'unité des évangiles n'excluent pas, en soi, nploi de sources antérieures, ou que des formules tou-faites comme *après ceci*, *aussitôt après*, *alors*, *en ces rs-là*, *en ce même temps*, ne doivent pas être prises au d de la lettre. Mais est-ce une raison pour faire de nos ngiles l'assemblage de bric et de broc dont la *formges-chtliche Schule* nous entretient?

Puisque c'est avant tout l'évangile selon saint Marc qui trouve visé par la nouvelle école, examinons sommai-nent ce petit livre.

En premier lieu, du point de vue littéraire. Depuis gtemps, et tout récemment encore, les particularités style de Marc ont fait l'objet d'études minutieuses (1). st ainsi devenu manifeste que du commencement jus-à la fin nous avons affaire à une production émanant n même auteur. Vocabulaire, usages lexicographiques yntaxiques, formules de composition, manière d'envi-er et de traiter le sujet : tout trahit une personnalité caractérisée.

i l'on ouvre le livret, on éprouve aussitôt l'impression

Voir J. Hawkins, *Horae synopticae*, 2e éd., Oxford, 1909; . Stanton, *The Gospels as historical Documents*, Cambridge, ; H.-B. Swete, *The Gospel according to St. Mark*, 3e édit., 1927; . Turner, *Marcan Usage : Notes, critical and exegetical, on the d Gospel*, dans *The Journal of Theological Studies*, 1924-26, VI-XXVIII. Voir M.-J. Lagrange, *Évangile selon saint Marc*, , Paris, 1929, p. LXVII-CVII.

d'être mis en présence du Maître, tel qu'il apparut a gens de Palestine. Nous l'entendons développer les th mes habituels de sa prédication, — la prédication royaume des cieux, — sous la forme parabolique qui fut familière. Les réactions que son enseignement pro que sont nettement indiquées. Les foules se meuv autour des apôtres, enthousiastes, mais changeantes. miracles les transportent d'admiration, mais un incid fait tourner les esprits. A partir d'un certain mome Jésus concentre ses préoccupations sur les Douze. Il l explique les secrets que ceux du dehors ne sont encore en état de percevoir. Peu à peu, le jour se dans le cœur de ces hommes lents à croire. Néanmo la vive lumière qui éclate dans la déclaration de Pierr brille que par intermittences. L'annonce des jours d loureux de la passion notamment heurte duremen disciples. Que leur Maître puisse tomber entre les m de ses ennemis, c'est ce qui dépasse leur compréhens Les événements de la dernière semaine ne tardent ce dant pas à se précipiter. L'entrée solennelle à Jérusa suivie du repas eucharistique et des altercations ave représentants du judaïsme, précède de peu l'arrestatio Gethsémani, la double condamnation du sanhédrin e Ponce Pilate, et la crucifixion. Mais la disparition du gneur et l'abattement des apôtres ne durent qu'un te Trois jours après sa mort, Jésus apparaît à Marie de M dala, à deux disciples, aux Onze réunis en un m endroit.

Et, brochant sur tout cela en fils d'or, la grande idé la transcendance de Jésus, exprimée d'abord en te voilés dans l'appellation de *Fils de l'homme*, puis se cisant et s'affirmant plus clairement, surtout dans le cle étroit des Douze, pour se manifester enfin solenn ment dans la déclaration prononcée devant le grand tre.

En fait, les éléments ramassés dans cette courte syn-
ıèse vont tous au même but, à savoir : renseigner les
cteurs sur les grands traits de la physionomie de Jésus,
ır les principaux éléments de son enseignement, sur les
ɔisodes de sa vie et les moments essentiels de son minis-
:re. La cohérence de la doctrine et des faits est parfaite
. non moins remarquable que leur liaison avec les cir-
ɔnstances historiques, géographiques, topographiques,
stitutionnelles, exactement mentionnées, en accord avec
état actuel de nos connaissances (1).

Si l'évangile selon saint Marc n'était que le produit
élucubrations variées, les éléments dont il est composé
e se coordonneraient certainement pas ainsi. L'unité
ıns laquelle nous les trouvons organisés doit venir d'ail-
urs. L'élaboration collective et impersonnelle de la com-
unauté ne saurait en donner une explication suffisante.
n ne construit pas une maison en entassant pêle-mêle
es moellons taillés au petit bonheur. On ne crée pas
avantage une œuvre cohérente en agglomérant sans
an d'ensemble une quantité de petits morceaux indé-
endants. Le jugement du P. Sertillanges n'est pas trop
:vère : « Une telle supposition est à proprement parler
:sensée (2). »

*
* *

De ce que la *formgeschichtliche Schule* prête flanc à de
'aves critiques, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait à son actif
ıcun résultat heureux. A tout le moins, on doit lui
:connaître le mérite d'avoir remis en honneur l'impor-

(1) Sur tout ceci, voir les remarques très pénétrantes du
Lagrange, *op. cit.*, p. CXXXII-CXXXIX.
(2) A.-D. SERTILLANGES, *Catéchisme des Incroyants*, t. I, Paris, 1931,
141.

tance de la tradition orale, certainement trop négligé dans les milieux protestants. M. O. Cullmann a fort bien mis ce point en lumière : « Depuis la Réforme, écrit-il, notre conception de l'origine des évangiles a été faussée. La Réforme a tiré les dernières conclusions de la canonicité du Nouveau Testament en faisant de l'inspiration verbale son dogme essentiel. Tandis que le catholicisme n'a jamais complètement oublié que la tradition précède l'Écriture, les théologiens issus de la réforme ne tenaient plus compte du fait qu'entre l'époque où a vécu Jésus et celle de la composition des évangiles, il se place une période d'au moins trente ans pendant laquelle il n'y avait pas encore de « vie de Jésus » écrite. Il est piquant de voir comment précisément les théologiens les plus libéraux de la deuxième moitié du XIVe siècle ont inconsciemment subi l'influence de la théorie de l'inspiration verbale, ne considérant que la lettre écrite sans se préoccuper de la période importante où l'Évangile n'existait que sous forme de parole vivante (1). »

Lorsque les partisans de la *formgeschichtliche Methode* nous disent que les évangiles ont leur préhistoire et que celle-ci consiste dans une tradition orale antérieure à la rédaction des livres du Nouveau Testament, nous sommes d'accord avec eux. Le fait que, tout dernièrement, dans un livre de large vulgarisation consacré à la littérature évangélique, le P. Huby a réservé son premier et son plus important chapitre à l'*Évangile oral* (2) est à cet égard assez significatif.

Seulement, il ne faut pas perdre de vue que la tradition orale préévangélique n'est pas une tradition quelconque.

(1) O. Cullmann, *op. cit.*, p. 460.

(2) J. Huby, *L'Évangile et les évangiles* (coll. « La Vie Chrétienne », Paris, Grasset, 1929.

roche des faits, contemporaine de ceux qui en furent les
:moins, remontant elle-même non point à une vague
)llectivité anonyme, mais à des personnalités de chair et
: sang, et spécialement à saint Pierre, chef des Douze,
rant trait à des événements concrets, liée à des circons-
nces de temps et de lieu nettement caractérisées, elle
: présente dans des conditions qui la distinguent claire-
ent des traditions collectives populaires auxquelles on
)udrait l'identifier.

Comment expliquer alors la défiance irréductible de la
)uvelle école? Sans doute, par une opposition systéma-
quement entretenue à la notion même de tradition. Le
·uci de conquérir la liberté d'esprit requise par le travail
ientifique aurait créé peu à peu un état de scepticisme
ıtré contre n'importe quelle apparence d'autorité exté-
eure. Au jugement de M. Goguel, c'est de là que vien-
aient les déviations dont les nouveaux critiques sont
sponsables (1).

Mis en garde, *a priori*, contre la valeur de la tradition
ırétienne primitive, ils ont en tout cas interprété de
çon intolérable les observations qui sont au principe de
:ur système. Nous avons déjà dit que ces observations
ont partiellement exactes. Il est exact que l'unité de l'é-
ıngile selon saint Marc n'exclut ni de nombreuses gau-
ıeries de composition, ni l'emploi de procédés rédaction-
els tels que le groupement artificiel de récits du même
enre. Exact, que dans l'élaboration des évangiles la
)mmunauté ne fut pas dépourvue de toute influence.
xact, qu'entre certains récits et certaines fonctions de
communauté primitive des relations ont pu exister.
:ais, sous peine de conduire à de grosses erreurs, ces
emarques doivent être contenues en de strictes limites.

(1) M. Goguel, *Critique et Histoire*, Paris, Alcan, 1928, p. 28.

Au surplus, elles n'expriment qu'un aspect et non le plu important de la réalité qui doit entrer en ligne de compt pour une juste appréciation du problème. Le tort de nouveaux critiques est d'en exagérer l'importance et d'e faire état de façon exclusive. Par le fait même, les princi pes dont se réclame leur méthode sont radicalement faus sés. Ils n'expriment qu'une série de constatations inter prétées abusivement. Que penser d'une théorie scientif que édifiée sur un groupe restreint d'expériences, d'ai leurs déformées par des simplifications et des généralis tions également excessives? Tel est le vice du système Il pèche contre les lois élémentaires de l'induction Autant dire que les conclusions auxquelles les travau de la *formgeschichtliche Schule* aboutissent sont non pa le fruit de la critique proprement dite, qui est l'art d'arr ver à la connaissance du vrai en n'avançant rien qu coup sûr, mais le produit d'une certaine méthode préten dument critique, voire même hypercritique, en ruptu avec les lois naturelles de la pensée.

Cela n'empêchera pas sans doute les idées propagé par la jeune école de faire leur chemin. Ayant pour ell l'attrait de la nouveauté, elles poursuivront leur cours d France et à l'étranger. On peut même conjecturer qu'ell trouveront chez les mythologues du groupe de M. Cochoud des alliés disposés à aider leur fortune. Si ces pr visions devaient se réaliser il n'y aurait pas lieu de s'a étonner. Il faudrait simplement se rappeler une fois e plus que le succès d'une doctrine ne dépend pas de a vérité.

Louvain.

F.-M. Braun, O. P.

Sur la *formgeschichtliche Schule*, voir E. Fascher, *Die formgeschichtliche Methode. Eine Darstellung und Kritik*, Giessen, Töpelman,

[illegible] O. Cullmann, *Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, [illegible] M. Dibelius, *Die neuestens entstandene evangelische Kritik*, dans *Revue d'Histoire des Religions*, 1929, t. [illegible], pp. [illegible]. Dibelius, *Zur Formgeschichte der Evangelien*, dans *Theologische Rundschau*, 1929, t. [illegible], p. [illegible].

Les principaux représentants de la nouvelle école sont : A. Schweitzer, *Der Rätselhafte der Geschichte Jesu. Literarkritische Untersuchungen zur ältesten Jesusüberlieferung*, Berlin, Trowitzsch, 1913. *Die Deutung der Evangelien in der allgemeinen Literaturgeschichte*, Bonnenstern, *Für Deutsche*, [illegible], Tübingen, 1921. *Formgeschichte der neuen Theologie*, dans *Lexicon religieux*, *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, t. II, col. [illegible].

M. Albertz, *Die synoptischen Streitgespräche. Ein Beitrag zur Formgeschichte des Urchristentums*, Berlin, Trowitzsch, 1921. *Zur Formgeschichte der Auferstehungsberichte*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 1922, t. XXI, p. [illegible].

G. Cullmann, *op. cit.*

M. Dibelius, *Die Formgeschichte des Evangeliums*, Tübingen, 1919, *Geschichte der urchristlichen Literatur*, Berlin, 1926. *The Structure and Literary Character of the Gospels*, dans *Harvard Theological Review*, 1927, t. XX, p. [illegible]. *Zur Formgeschichte der Evangelien*, [illegible].

G. Bertram, *Die Leidensgeschichte Jesu und der Christuskult. Eine formgeschichtliche Untersuchung*, Göttingen, 1922; *Neues Testament und historische Methode*, Tübingen, 1928.

R. Bultmann, *Die Geschichte der synoptischen Tradition*, Göttingen, 1921. *Die Erforschung der synoptischen Evangelien*, Giessen, deuxième édition, 1930; *Jesus*, Berlin, 1926.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Origine et évolution de la Religion (1)

On saura gré au R. P. W. Schmidt, — sans oublier son traducteur français, — d'avoir présenté, dans un livre substantiel, la synthèse de ses vues sur le monothéisme des peuples primitifs. Depuis tantôt un quart de siècle l'éminent fondateur de la Revue *Anthropos* mène, avec une compétence hors ligne, le bon combat contre cette forme d'évolutionnisme qui, de Tylor à Lévy-Bruhl, s'obstine à situer, aux origines de la religion, les conceptions les plus basses et les moins rationnelles.

Si la tâche fut difficile et parfois rudement menée, la victoire est éclatante. En démontrant, à la suite de Lang et avec des ressources très supérieures à celles dont ce dernier pouvait disposer, que les populations de culture très inférieure, sauvages parmi les sauvages, vouent leur foi et souvent un culte à un Dieu suprême, unique, créateur, providentiel et doué d'attributs moraux, le P. Schmidt a porté un coup droit et mortel aux théories qu'il combattait. Toutes, en effet, reportent l'apparition du monothéisme à une période récente et conditionnée par une série d'antécédents animistes ou magiques. Une telle systématisation des faits est devenue aujourd'hui impossible.

La démonstration se décompose en deux temps. Il ne suffit pas de constater la présence du monothéisme chez les peuplades *estimées* primitives. Il faut encore établir *scientifiquement* que ces peuplades primitives sont vraiment les plus anciennes qui se puissent rencontrer dans

(1) P. W. Schmidt, *Origine et évolution de la Religion. Les théories et les faits.* Traduit de l'allemand par A. Lemonnyer, O. P. Collection « La Vie Chrétienne ». Paris, Grasset, 1 vol. 360 p.

état actuel de nos connaissances. A cette exigence répond « méthode d'histoire culturelle » dont les résultats rennent corps dans la théorie des « cycles culturels ». Grâce à elle, la masse des primitifs sort du chaos. Elle organise suivant un ordre de chronologie relative. Au erme du travail, il se trouve que les tribus du cycle le lus ancien sont également celles où le monothéisme se evèle le plus simple et le plus pur.

Dans le présent ouvrage, la théorie des cycles culturels st supposée acquise jusqu'à la page 276. Sa définition, es lois, ses principales conclusions tiennent ensuite en 4 pages. A notre avis, c'est trop peu et c'est trop tard. a méthode joue ici un rôle si capital qu'on eût pu sans inconvénient lui consacrer, en bonne place, quelques développements supplémentaires : dût-on, pour cela, abréger description des systèmes, dont la critique fondamentale onsiste toujours à invoquer une doctrine dont le lecteur le droit de ne pas encore être instruit. Un peu d'obscuité est la conséquence de cette manière de procéder.

Inutile de s'attarder sur un point de composition littéaire. Il en est un autre qui intéresse le fond même des lées du savant ethnologue.

On peut accorder créance aux conclusions actuellement cquises par la méthode d'histoire culturelle. On peut axer de sévérité l'appréciation suivante de Frédéric Heiler (*Das Gebet*, Section A, § I) : « La théorie des ycles culturels, dans ses détails, est encore trop incerraine, trop hypothétique ; le problème des rapports des idées élémentaires » et des « idées transmises » trop iscuté, pour pouvoir servir de point de départ à une tude scientifique d'histoire religieuse. » On le peut d'auant mieux que le même F. Heiler, dans la suite de son uvrage (Section A, § VII ; cf. Schmidt, p. 262-264), maniste une agréable propension à oublier ses propres réseres. La vraie question est ailleurs.

Dans quelle mesure est-il permis de suggérer que le nonothéisme ait été l'unique religion des primitifs p. 347, sv.)? Cette suggestion ne paraît autorisée ni par

le nombre, ni par l'état religieux des populations primitives — au sens strict, c'est-à-dire culturel, du terme — sur lesquelles peut aujourd'hui porter l'enquête. Sans doute l'effet numérique sera renforcé (p. 321) par l'idée que chacune de ces peuplades éparses dans le monde se rattache à un même cycle culturel. Mais ne serait-ce pas anticiper sur les données positives de l'ethnographie que de considérer les Négrilles, les Samoyèdes, les Californiens, les Australiens, etc., comme les représentants d'une civilisation unique et homogène, dont on pourrait dire ensuite « qu'aucune des civilisations plus récentes n'a réalisé une pareille expansion géographique »? (p. 322).

Quant à la Religion, nul n'ignore que, de ces peuplades primitives, il n'en est pas une seule dont le monothéisme non seulement ne soit pas pur de tout mélange, mais ne s'enveloppe d'une couche plus ou moins dense de superstitions. Attribuer celles-ci à l'influence exercée ultérieurement par des cycles plus récents est une hypothèse intéressante, sans doute, mais non pas obligatoire. Il y a des « conceptions élémentaires » qui peuvent germer spontanément dans n'importe quel milieu, primitif, primaire ou secondaire. La croyance au grand Dieu en est une : la magie en est une autre. Et l'on ne peut guère s'empêcher de trouver ingénieuse, — mais d'une ingéniosité un peu systématique, — la théorie par laquelle on rattache la *première* apparition de la magie active aux *progrès* de la technique dans la confection des engins de chasse (p. 206), et celle de la magie passive à la petite culture matriarcale, à cause de ses harmonies avec le caractère plus passif et craintif de la femme (p. 207). Aucune preuve scientifique ne contraint à admettre ce genre d'explication. Si l'idée de causalité en général a pu mener d'emblée le primitif à concevoir le grand Dieu, on ne voit pas que l'idée de causalité instrumentale, *aussi vieille que l'humanité accessible à nos investigations*, n'ait pu l'inciter à forger le concept d'action magique, même *avant* l'apparition du cycle des civilisations primaires. Or, positivement, il y a de la magie chez les primitifs.

D'autre part, est-il prudent d'éliminer d'une enquête ui cherche, autant que possible, à être exhaustive, les imitifs de la Préhistoire? Nous apprenons (p. 344), — nique allusion directe, dans tout le livre, au vaste omaine des études préhistoriques, — que le sacrifice des émices « est attesté, pour l'âge paléolithique, par les ouvailles faites dans la couche prémoustérienne de la *rachenhöhle* dans le Taminatal en Suisse, et de la *etershöle* à Velden ». Soit. Cela montre au moins qu'il t possible de dire quelque chose sur les croyances et s rites de nos primitifs quaternaires. Mais à qui sont fertes ces prémices? Au grand Dieu? Qui peut le savoir? u surplus nous apprenons que plus une religion s'avère imitive, moins elle est imprégnée de magie. Or quand en même les paléolithiques auraient-ils connu le grand ieu, il n'en reste pas moins que leur religion, — tout le atériel culturel en témoigne, — est infectée de magie utant et plus qu'on le puisse rêver. Et pourtant ces ommes de l'âge de la pierre taillée ont quelque droit de evendiquer l'ancienneté à l'égal des Pygmées ou des ustraliens actuels. Ils furent, il est vrai, des « chasseurs ». A ce titre ils appartiendraient au groupe des ivilisations non primitives, mais primaires. Parmi ce roupe, la civilisation de « grande chasse » serait caracérisée par le totémisme et la vie urbaine (p. 300). Or le hasseur quaternaire ne semble pas avoir été totémiste, t il fut, sûrement, nomade. Serait-il donc hors cadre, et a classification des cycles ne vaudrait-elle que pour les rimitifs actuels? Sans compter qu'au-delà de l'homme lu renne, du moustérien et du prémoustérien, s'étendent les abîmes de durée où flottent des types humains dont on ne sait rien, ni au point de vue civilisation, ni au point le vue religion.

Finalement on aboutit à une conclusion assez paraloxale. Par deux fois, il nous est donné de prendre conact avec ce qu'il y a, ethnologiquement parlant, de plus ncien dans le monde : l'homme préhistorique, le primitif ctuel. Chez l'homme préhistorique, la religion est péné-

trée jusqu'aux moelles de conceptions et de pratique magiques. Chez le primitif actuel, le monothéisme prédo mine. En attendant que le raccord puisse être établi entr ces deux têtes de ligne, il paraît plus sage de ne rien pré juger sur l'origine et l'évolution de la Religion chez le primitifs. D'autant plus que « la plus ancienne forme d Religion s'entend ici de la Religion des peuples que l seule recherche scientifique, conduite selon la méthod susdite, nous autorise à considérer comme étant ethnolo giquement les plus anciens » (p. 9). Ainsi définie, cett religion pourrait fort bien être une religion complexe polymorphe ; et ce caractère n'enlèverait absolument rie à la vigueur des raisonnements qui ont permis a P. Schmidt et à sa vivante école de saper les bases de l'é volutionnisme systématique.

Et voilà pourquoi, sans attacher plus d'importanc qu'il ne convient à des remarques où seule est visée l'exa gération d'une doctrine essentiellement juste et solide nous ne pouvons que souhaiter au nouveau livre d R. P. Schmidt une très large diffusion au dedans et a dehors du catholicisme.

M. MAINAGE,
Professeur à l'Institut Catholiq de Paris.

Deux nouveaux livres sur la religion d'Israël (1)

Entre 1872 et 1882, l'animisme avait été découvert p Tylor, il était devenu la théorie classique, et l'ethnolog l'agréait comme une base indiscutée. Les exégètes all mands. Lippert le premier (1881), en avaient fait l'appl

(1) ADOLPHE LODS. *Israël. Des origines au milieu du VIIIe siè* (*Bibliothèque de synthèse historique. L'Evolution de l'Humanité*). Paris La Renaissance du Livre, 1930, in-8° de XVI-595 p., 38 figures dan le texte, XII pl. hors texte.

G. TOUSSAINT. *Les origines de la religion d'Israël. L'ancien Jahvéism* Paris, Geuthner, 1931, gr. in-8° de 384 p., XXIV pl. hors texte.

tion à l'évolution religieuse du peuple juif et derrière
i tous les représentants les plus en vue de la critique
rotestante libérale, Stade, R. Smend, J. Benzinger,
Wellhausen, A. Bertholet, emboîtaient le pas. Toute
histoire d'Israël s'ordonnait désormais sur cette double
tse de l'hypothèse documentaire et d'une évolution
cendante en ligne droite qui partait de l'animisme. En
906, M. Adolphe Lods, dans une thèse par ailleurs
marquable, *La Croyance à la vie future et le culte des
orts dans l'antiquité israélite* (Paris, 1906) faisait le point,
ulignait cette quasi-unanimité des exégètes libéraux et
ceptait leurs conclusions comme base de son propre
avail (p. 1-42, 205 ss.).

Depuis lors le temps et les idées ont marché. Si cer-
ins éléments de l'animisme ont conservé une valeur
ermanente et durable, il semble bien qu'on ne puisse
us l'admettre avec cette rigidité évolutionniste que sou-
nait Tylor. Des monographies précises ont établi que
n domaine dans l'espace n'a pas été universel et que
n domaine dans le temps se rattache surtout à la civi-
sation matriarcale. Il n'a donc pris qu'assez tard son
éveloppement caractéristique, et cela suffit pour qu'il
oit impossible d'en faire la source de la religion que les
vilisations primitives nous présentent déjà sous la forme
un monothéisme bien constitué. A. Lang et A. W. Nieu-
enhuis ont d'ailleurs fait la preuve que, lorsque l'ani-
isme s'est développé avec ses oblations aux morts, ses
rocations d'esprits, son culte des ancêtres, il a, en plus
un cas, étouffé le monothéisme antérieur dont l'Être
uprême fut relégué à l'arrière-plan ou même parfois
dicalement éliminé.

Si l'on se rend compte du progrès des idées dans ce
omaine de l'histoire des religions, de la découverte du
rand Dieu des primitifs, de sa progressive reconnais-
nce par les psychologues et les ethnologues, de la
éthode d'histoire culturelle et de ses résultats, on
emeurera confondu de constater que les ouvrages de
. Lods et de M. Toussaint, d'une érudition profonde en

ce qui concerne Israël et ses relations avec l'ancien Orien se soient ainsi attachés à une théorie périmée. L'un e l'autre mettent en effet à la base des religions sémitique ou mieux de la religion d'Israël, un animisme qui ne di fère pas de celui des peuples voisins, cananéens sédenta res ou araméens nomades, et en prennent prétexte pou affirmer le polythéisme des patriarches. Le monde e peuplé de forces et d'esprits, d'où culte des sources, d arbres, des montagnes, vénération craintive du mor présence reconnue d'esprits partout où se manifeste un énergie surnaturelle quelconque, dans l'oasis riante a milieu du désert brûlé, comme dans la puissance magiqu du chef ou les extases d'un voyant. Elohim a commenc par signifier les puissances divines. Ce n'est que plus tar qu'il a fini par désigner un dieu et que le génie protec teur du clan a pris un caractère personnel.

Est-ce aussi sûr que cela? S'il est un fait admis pa tous les exégètes de l'école de Wellhausen, ce sont l points de contacts multiples entre la religion préislam que et celle des Hébreux (1). L'ancien paganisme arab avait un riche panthéon, Il ou Ilah, le dieu-lune, Ilat a Shamesh, le dieu-soleil, Ahtar, la planète Vénus. C'e sur les ruines de ces divinités multiples que, tel autrefo Yahweh en Israël, Allah, le dieu unique s'est élevé au VIe et VIIe siècles après Jésus-Christ avec la réforme d Mahomet, ce second Moïse (2). La question se trouve e fait infiniment plus complexe que ne le suppose cett vue un peu simpliste. Un sémitisant connu de Hall D. C. Brockelmann, dont je n'ai vu le travail cité nul part dans les ouvrages de MM. Lods et Toussaint, a publ en 1922 une étude des plus intéressantes sur Allah et l Idoles (3) où il explore précisément ce milieu de pasteu nomades, qui semble avoir conservé avec une fidéli relative, au milieu de peuples de culture plus évolué

(1) J. Wellhausen, *Reste arabischen Heidentums*, Berlin, 1897.
(2) Cf. Toussaint, *op. l.*, p. 182.
(3) *Allah und die Götzen, der Ursprung des vorislamischen Mo theismus. Archiv für Religionswissenschaft*, 1922, pp. 99-121.

certains restes de civilisation primitive. Sa conclusion, appuyée sur des preuves, est que, pour les anciens Arabes d'avant l'Islam, Allah est le créateur du monde, de la terre et des hommes, le Seigneur de l'univers. Il est le maître absolu des hommes, dont il fixe le destin et dont il connaît les pensées. Il est le gardien des serments, le juge suprême de la vie morale. Il est éternel et immuable, tout-puissant et très bon. Le qualificatif *ar-Rahman*, le Miséricordieux, remonte, ainsi que la formule *Al hamdu lillah*, louange à Dieu, à l'époque préislamique. Cette foi en Allah était-elle le commun patrimoine de tous les Arabes ou une sorte de doctrine ésotérique? Brockelmann penche pour cette seconde hypothèse. Si les raisons qu'il en donne ne sont pas absolument convaincantes, elles sont en tout cas compatibles avec un état de choses où la foi en Allah aurait été pratiquée d'un chacun à des degrés divers. En fait, nous aurions là, toujours d'après Brockelmann, un Dieu suprême, qui intervient comme tel dans le cours des phénomènes naturels et dans celui de la vie morale de l'humanité et avec lequel l'homme entretient des relations d'espérance, de prière et de crainte. Mais s'il en est ainsi de ces Arabes nomades dont on nous dit par ailleurs qu'ils demeurent le plus près du Sémite primitif, pourquoi n'en serait-il pas de même des Israélites? Pourquoi Iahweh n'aurait-il pu être, comme Allah pour les Arabes, le Dieu suprême des patriarches? A vrai dire, on n'en voit pas la raison, tandis qu'au contraire mille preuves conservées dans une tradition biblique très ferme, démontrent qu'il en fut bien ainsi.

D'après MM. Lods et Toussaint, Yahweh n'aurait été au début que le dieu tribal d'un clan quelconque de nomades. Il n'est devenu le dieu d'Israël que depuis Moïse et par Moïse, mais tandis que M. Lods admet « une révélation intérieure que la tradition — et peut-être déjà Moïse lui-même — a présentée sous la forme de la vision du buisson ardent » (p. 377), M. Toussaint y voit un ancien dieu appartenant au vieux panthéon arabo-sémitique et rede-

venu nouveau du fait de son élection par Moïse. Mais comment le législateur d'Israël, dont on ne peut nier qu'il ait eu une personnalité extrêmement forte, a-t-il pu accepter ce dieu simplement parce qu'il aurait été celui de Jéthro son beau-père! Comment admettre que « de l'âme de Moïse soit (est) partie l'étincelle qui a fait d'Israël un peuple à part, portant une foi nouvelle et un dieu réservé à de hautes destinées »? (1) Comment Moïse a-t-il pu avoir « le sentiment extraordinairement vivant que son dieu pouvait tout et avait droit à tout, qu'il délivrerait les siens et en ferait son peuple »? (2) C'est ce que ni l'un ni l'autre n'explique, alors que pourtant la raison demande une cause.

J'entends bien que les Israélites furent monolâtres avant d'être monothéistes et que la monolâtrie est une forme de polythéisme. Yahweh, dans la presqu'île du Sinaï, n'est que le dieu particulier de quelques clans de pasteurs. En devenant fellah palestinien, l'hébreu envahisseur a étendu à son dieu les prérogatives des divinités cananéennes, maîtresses du sol, il lui a donné cette fierté et cette ardeur qu'il avait lui-même apportées du désert; il se l'est représenté plus puissant que les autres et il a fini par le voir unique. Mais cette évolution a duré des siècles, et Israël n'est arrivé au monothéisme qu'au VIIIe siècle et d'une façon tout à fait claire et consciente au VIe siècle seulement par un long travail intérieur dont on peut marquer les étapes (3). Son nationalisme aigu (d'Israël) a été cause de son monothéisme (4). C'est par une protestation de la conscience contre les étroitesses et les insuffisances d'une religion essentiellement nationale que les prophètes du VIIIe siècle devaient être amenés à trouver le Dieu unique et, ce qui est plus important encore, le Dieu de la justice absolue (5). Qui croire?

(1) Toussaint, *op. laud.*, p. 280.
(2) Lods, *op. laud.*, p. 377.
(3) Lods, *op. laud.*, p. 297; Toussaint, *Conclusions*, p. 311 ss.
(4) Toussaint, *op. laud.*, p. 324.
(5) Lods, *op. laud.*, p. 565.

Mais ces conclusions laissent subsister toute la difficulté
problème. Il resterait à expliquer comment, à une
oque où le monde entier s'en allait vers un polythéisme
iquescent, entre le VIIIe et le VIe siècle, à l'encontre
tous les courants d'idées, les grands prophètes qui
t pu être et qui ont été des personnalités religieuses
demment remarquables, mais en fait tout de même, de
n petites gens sur un étroit théâtre, ont été capables de
nter eux-mêmes et faire monter leur peuple, un peuple
r, obstiné et sensuel, jusqu'à cette conception sublime
Dieu unique, qui réclame une justice absolue et qui pré-
e les cœurs purs aux sacrifices. Pourquoi d'ailleurs dans
flot mouvant des innombrables contingences de ce
nde, parmi toutes ces tribus qui, depuis les débuts de
umanité, sont passées de l'état nomade à l'état séden-
re, pourquoi ce phénomène religieux ne s'est-il jamais
oduit? Le problème psychologique ainsi posé ne cons-
ue-t-il pas une donnée miraculeuse au premier chef et
preuve de l'intervention dans le monde de ce surnaturel
e l'on veut évincer? Sans doute l'on peut et l'on doit
nettre que le monothéisme a eu chez les Hébreux d'as-
humbles débuts. Pour verser le vin nouveau dans des
tres vieillies, il fallait toute une préparation et un certain
misme n'est pas incompatible avec le monothéisme. Les
douins de Transjordane et du désert syrien peuplent le
nde d'innombrables génies auxquels ils offrent des
rifices, mais au-dessus d'eux, Allah demeure le maître
prême et incontesté. Nul doute par ailleurs que les reli-
ns populaires des nations au milieu desquelles ils
aient, les pratiques superstitieuses, tous les préjugés,
tes les idées courantes d'une époque essentiellement
ythéiste n'aient influé fortement sur ces nomades ou
paysans israélites, auxquels le temps, l'intelligence
le goût manquaient, comme à beaucoup de chrétiens
ajourd'hui, pour sortir des pratiques matérielles tou-
rs aisées et saisir le spirituel essentiel. Si la chose
aeure encore si difficile et si ardue après la venue du

Christ Jésus qui a publié le culte en esprit et en véré
après des siècles de christianisme, que dire d'un temps
d'un pays où l'air lui-même que l'on respirait était imp
gné de paganisme ?

M. Toussaint a fait (p. 260) cette remarque très ju
qu'il conviendrait de mettre en exergue de son liv
mais qui demeure oubliée dans tout le cours de l'ouvra
« Il serait injuste de confondre le Jahvisme popula
avec le Jahvisme officiel, la superstition avec la religi
Chacune de ces formes a suivi son propre destin. Com
il arrive d'ordinaire en matière de dévotion, la masse
paysans israélites dans chaque tribu a versé dans la pri
que des cultes cananéens et sans doute un certain no
bre d'entre eux ont-ils sacrifié aux divinités locales.
chose n'a rien que de naturel. Quant au Jahvisme
élites, si l'on peut même ainsi s'exprimer, on peut assu
qu'il n'a jamais sombré. » Cette remarque est fondam
tale, car ce qui nous intéresse dans la Bible, c'est mo
la déviation populaire que le Yahwisme authentiqu
réel, celui qui représente la véritable pensée religieus
Moïse, auquel le peuple est toujours revenu aux jo
difficiles de son histoire et auquel l'ensemble de la na
finira par se rallier après les dures épreuves de la ca
vité. Croit-on que si l'empreinte monothéiste n'avait
été si forte dès le début, que si à chaque instant une d
religieuse n'était intervenue pour affirmer, mainteni
quelquefois relever cet idéal, le petit dieu national d'
poignée de Bédouins aurait triomphé du puissant
des Cananéens, des Phéniciens et des Syriens? Q
se rappelle le cantique de Débora, l'un des plus anc
chants d'Israël, au dire de tous les critiques, avec
accent si nettement monothéiste et yahwiste. Si da
sanctuaire primitif de l'arche campée sous la tente,
tard dans le temple somptueux de Salomon, on note
absence totale de symboles, de bas-reliefs, de statues p
théistes, ne faut-il pas y voir la preuve de l'existence d
tradition religieuse très stricte, antérieure à celle des
phètes et qui fut assez forte pour empêcher les ouv

iens de construire la demeure de Yahweh sur le modèle
temples de Tyr et de Sidon?
Le Yahwisme populaire impliquait, si l'on veut, la re-
naissance et le culte d'autres divinités. Le Yahwisme
hentique, national, traditionnel, au vrai sens du mot,
npliquait que l'adoration d'un seul Dieu. Que ceci ne
d'ailleurs que le fait d'une élite, il n'y a rien là qui
ve nous étonner. Jésus-Christ a parlé dans l'Évangile
« *pusillus grex* » et l'expérience des âmes fournit la
uve quotidienne que les adorateurs en esprit et en
ité seront toujours le petit nombre.
Les deux livres, dont nous venons de donner un aperçu,
t tous les deux des ouvrages de valeur et d'une docu-
ntation abondante. Celui de M. Lods donne plus de
ce à l'histoire des peuples voisins et à l'évolution poli-
ue, celui de M. Toussaint au développement intérieur.
ls les deux constituent une tentative incontestable-
nt habile de vulgariser en France les résultats de la
ique rationaliste et d'enlever à la Bible l'originalité et
pécificité du surnaturel. Malheureusement pour eux,
ont mis à la base de toute leur évolution religieuse
théorie périmée qui est presque unanimement reje-
Le mystère d'Israël ne s'explique pas sans surnatu-

A. VINCENT.

Conversion d'Erik Peterson

Erik Peterson était reçu dans l'Eglise catholique, à
ne, à Noël, l'an dernier. Peterson est né le 7 juillet
o, à Hambourg; professeur à l'université de Bonn
uis 1924, il comptait parmi les meilleurs théologiens
testants d'Allemagne. Il a peu publié, tout à la longue
exion que lui demandait la vérification et le réajuste-
nt des notions les plus profondes de sa foi religieuse.
ls ses rares travaux sont d'autant plus intéressants : en

1925 (2e éd. en 1926) une étude sur la nature et l'objet de la théologie (*Was ist Theologie?*) et en 1929 une conférence sur l'Église (*Die Kirche*) (1). Ils nous indiquent la marche suivie par Erick Peterson dans sa conversion, les idées qu'il y développe étaient déjà d'un homme en marche vers le catholicisme. Maintenant, Peterson est entré dans l'Église. Il a fait connaître sa démarche à ses anciens collègues de Bonn, Karl Barth et K. L. Schmidt en des termes émouvants dans leur sobriété (2) : « Dois-je ajouter que ce pas me fut terrible à faire? que j'ai aimé sincèrement l'Église évangélique et qu'elle ne cessera jamais d'avoir part à mon affection?... Je sais que je dois cité en ce moment de la colère. Les uns diront qu'ils en étaient toujours douté, les autres parleront de ma duplicité et les troisièmes me traiteront de romantique inconstant. Mais, voyez-vous, j'ai 40 ans, j'ai renoncé à la famille à ma vocation, à ma position sociale; j'ai fréquenté vingt ans la théologie. Ce que j'ai fait, je l'ai fait contraint par ma conscience et pour n'être pas rejeté par Dieu. Je crois celui qui me juge maintenant se dise que j'en appelle contre son jugement au jugement de Dieu lui-même ».

Inclinons-nous devant ce langage d'une conscience droite et, plus encore, d'une conscience que Dieu a voulu éclairer : car il y a beaucoup de consciences droites qui *non sunt ex hoc ovili* : ET ILLAS OPORTET ADDUCERE (Jean, X, 16).

M.-J. CONGAR, O. P.

(1) On trouvera une analyse de ces deux travaux, en même temps qu'une mise au point de quelques détails, dans un article de P. F. DE LANVERSIN, S. J., *Erik Peterson*, dans *La Vie Intellectuelle*, février 1929, pp. 219-226. — Peterson a encore publié Εἰς Θεός, *graphische formgeschichtliche und religionsgeschichtliche Untersuchungen*, 1926.

(2) La lettre de Peterson a été publiée par Barth et K. L. Schmidt dans le n° de février 1931 des *Theologische Blatter*, col. 59-60.

PHILOSOPHIE

TIENNE GILSON. *Le problème de la philosophie chrétienne.*
rofesseur à la Sorbonne
l'École des Hautes Études.

Il se peut qu'abstraitement parlant la philosophie n'ait pas de religion, mais on est en droit de se demander s'il est indifférent que les philosophes en aient une. On peut se demander, plus particulièrement, s'il est indifférent à l'histoire de la philosophie comme telle qu'il y ait eu des philosophes qui fussent chrétiens et si, dans la texture purement rationnelle de leurs systèmes, on ne pourrait pas lire, aujourd'hui encore, la marque de l'influence exercée par leur foi sur la conduite de leur pensée.

IDRÉ METZ. *Intuition bergsonienne et simplicité.*

On a beaucoup discuté sur le mode de connaissance prôné par M. Bergson, *l'intuition,* qui est considéré par ce philosophe comme bien supérieur en ses résultats — notamment en matière de philosophie — à l'intelligence. Le problème ici débattu est de savoir si sa valeur n'est point surfaite et si même l'intuition est toujours bien distincte des autres moyens de connaître couramment pratiqués.

IENNE GILSON. *Sur un Auguste Comte.*

O grande et heureuse nouveauté : une biographie qui n'est et ne veut être que de l'histoire ! Un historien qui est aussi un philosophe nous livre à ce propos de bien piquantes réflexions sur le rapport qui lie telle conception de l'histoire à telle philosophie...

IENNE BORNE. *Un Descartes inconnu : Le « Descartes social » de Maxime Leroy.*

D'une façon plus « intuitionniste » d'écrire l'histoire.

Le problème de la philosophie chrétienne

Il n'est pas d'expression qui vienne plus naturellem
à la pensée d'un historien de la philosophie médié
que celle de philosophie chrétienne ; aucune, semble
qui puisse soulever moins de difficultés, et l'on ne saur
par conséquent, s'étonner de la voir si fréquemm
employée. Pourtant, il en est peu qui, à la réflexion,
verent plus obscures et malaisées à définir. La quest
n'est pas, en effet, de savoir si un historien de la pe
médiévale a le droit de considérer les philosophies éla
rées par des Chrétiens, au cours du moyen âge, à par
celles qui furent conçues par des Juifs ou des Musulm
Posé sous cette forme, le problème est d'ordre purem
historique et peut être facilement résolu. En droit, o
saurait isoler dans l'histoire ce qui fut uni dans la réa
Puisqu'on sait que la pensée chrétienne, la pensée j
et la pensée musulmane ont agi les unes sur les au
ce serait une mauvaise méthode de les étudier co
autant de systèmes clos et isolés. En fait, la reche
historique vit d'abstractions et chacun de nous s'y t
un domaine dont les frontières sont celles de sa co
tence ; l'important, c'est de ne pas croire que les lim
tions de notre méthode soient des limites de la réalit

Le vrai problème n'est pas là ; il est d'ordre philoso
que, et beaucoup plus grave. Réduit à sa formule la
simple, il consiste à se demander si la notion même
philosophie chrétienne a un sens et, subsidiairement, si

rrespond à une réalité. Il ne s'agit naturellement pas
: savoir s'il y a eu des chrétiens philosophes, mais bien
: savoir s'il peut y avoir des philosophes chrétiens. En
sens, le problème se poserait de la même manière à
opos des Musulmans et des Juifs. Chacun sait que la
vilisation médiévale est caractérisée par l'extraordinaire
ıportance qu'y prend l'élément religieux. On n'ignore
s non plus que le Judaïsme, l'Islamisme et le Chris-
ınisme ont alors produit des corps de doctrines où la
ıilosophie se combinait plus ou moins heureusement
ec le dogme religieux et que l'on désigne du nom d'ail-
urs assez vague de scolastique. La question est précisé-
ent de savoir si ces scolastiques, qu'elles soient juives,
usulmanes et plus spécialement chrétiennes, méritent le
ım de philosophies. Or, dès que l'on pose le problème
ı ces termes, bien loin d'apparaître comme évidente,
existence et même la possibilité d'une philosophie chré-
enne devient problématique, à tel point que l'on semble
accorder aujourd'hui dans les partis philosophiques les
us opposés pour refuser à cette expression toute signi-
cation positive.

Elle se heurte d'abord à la critique des historiens, qui,
ns discuter à priori la question de savoir s'il peut ou
ın y avoir une « philosophie chrétienne », constatent
ımme un fait que, même au moyen-âge, il n'y en a
mais eu. Des lambeaux de doctrines grecques plus ou
oins gauchement cousus à une théologie, c'est à peu
ès tout ce que les penseurs chrétiens nous ont laissé.
antôt ils empruntent à Platon, tantôt à Aristote, à moins
core, chose pire, qu'ils ne tentent de les unir dans une
ıpossible synthèse et, comme le disait déjà Jean de
lisbury au XIIe siècle, de réconcilier des morts qui n'ont
ssé de se disputer tant qu'ils ont vécu. Jamais on n'as-
te à l'essor d'une pensée qui serait à la fois foncièrement

chrétienne et vraiment créatrice ; le Christianisme
donc contribué en rien à enrichir le patrimoine philo
phique de l'humanité.

Le fait que les historiens croient constater, les philo
phes nous en apportent la raison. S'il n'y a jamais eu
philosophie chrétienne historiquement observable, c'
que la notion même en est contradictoire et impossib
Au premier rang de ceux qui partagent cette opinion
faut placer ceux que l'on pourrait nommer les rationalis
purs. Leur position est si connue qu'il serait à peine u
de la décrire, si son influence ne s'était étendue bien
delà de ce que l'on suppose communément. Pour eux
y a entre la religion et la philosophie une différence d'
sence, qui rend ultérieurement impossible toute colla
ration quelconque entre elles. Tous ne s'accordent
sur l'essence de la religion, tant s'en faut, mais tous s'
cordent pour affirmer qu'elle n'est pas de l'ordre de
raison et qu'à son tour la raison ne saurait relever
l'ordre de la religion. Or, l'ordre de la raison, c'est pré
sément celui de la philosophie. Il y a donc une indép
dance essentielle de la philosophie à l'égard de tout
qui n'est pas elle et particulièrement à l'égard de
irrationnel qu'est la Révélation. Nul ne songerait aujo
d'hui à parler d'une mathématique chrétienne, ou d'u
biologie chrétienne, ou d'une médecine chrétienne. Po
quoi ? Parce que la mathématique, la biologie et la mé
cine sont des sciences et que la science est radicalem
indépendante de la religion dans ses conclusions com
dans ses principes. L'expression de « philosophie ch
tienne », dont on use, n'est cependant en rien mo
absurde et la seule chose à faire est donc de l'abandon

Il va sans dire que l'on ne trouverait pas de nos jo
un seul philosophe néo-scolastique pour admettre q
n'y a aucune relation entre la philosophie et la religi

ı se tromperait pourtant si l'on croyait qu'une opposition
ısolue les sépare tous du rationalisme tel qu'il vient d'ê-
e décrit. Tout au contraire, bien qu'ils maintiennent
pressément sur un autre plan des relations nécessaires,
rtains d'entre eux admettent les prémisses de l'argu-
entation rationaliste et quelques-uns ont même le cou-
ge d'en accepter la conclusion. Ce que nient ces néo-
olastiques, c'est qu'aucun penseur chrétien n'ait réussi
constituer une philosophie, car ils maintiennent que
int Thomas d'Aquin en a fondé une ; mais il ne faudrait
ıs les presser beaucoup pour leur faire dire que c'est la
ule et que, si elle est la seule, c'est justement parce
ı'elle s'est constituée sur un plan purement rationnel.
est donc un désaccord sur les faits qui les sépare des
tionalistes beaucoup plus qu'un désaccord sur les prin-
pes, ou, s'il y a entre eux un désaccord sur les principes,
ne porte pas sur la notion même de la philosophie, mais
ır la place qui lui revient dans la hiérarchie des sciences.
lors que le rationaliste pur place la philosophie au som-
et et l'identifie à la sagesse, le néo-scolastique la subal-
rne à la théologie, qui reste seule à mériter pleinement
nom de sagesse ; mais pourquoi certains néo-scolasti-
ıes pensent-ils que, même subalternée à la théologie,
ur philosophie demeure identique en nature à celle qui
reconnaît aucune Sagesse au-dessus d'elle? Comment
pliquer une telle attitude?

Si l'on pouvait demander aux penseurs du moyen-âge
ıel droit ils se reconnaissent au titre de philosophes, on
tiendrait des réponses fort différentes. Tout d'abord,
rtains d'entre eux répondraient sans doute que c'est un
re dont ils ne se soucient aucunement, parce qu'ils en
t un autre, celui de chrétiens, qui les en dispense. On
urrait citer à l'appui des adversaires résolus de la dia-
ctique comme saint Bernard ou saint Pierre Damiani,

mais même en dehors de ces cas extrêmes on ne trou
rait guère que les averroïstes pour admettre la légitin
d'un exercice de la raison qui fût purement philosop
que et systématiquement soustrait à l'influence de la
Telle qu'elle s'est exprimée aux XIIe et XIIIe siècles
exemple, l'opinion moyenne est assez bien représen
par saint Anselme et saint Bonaventure, qui se réclam
d'ailleurs à juste titre de saint Augustin. L'exercice d
raison pure leur semble assurément possible, et comm
en douter après Platon et Aristote? Mais ils se tienn
toujours sur le plan des conditions de fait dans lesque
s'exerce la raison, non sur celui de sa définition.
c'est un fait qu'entre les philosophes grecs et nous il
eu la Révélation chrétienne et qu'elle a profondém
modifié les conditions dans lesquelles la raison s'exe
Comment ceux qui ont cette révélation pourraien
philosopher comme s'ils ne l'avaient pas? Les erreurs
Platon et d'Aristote sont précisément les erreurs d
raison pure; toute philosophie qui prétendra se su
retombera dans les mêmes, ou dans d'autres qui ser
pires, de sorte que la seule méthode sûre consiste dé
mais pour nous à prendre la révélation comme guide
de parvenir à quelque intelligence de son contenu, et c
cette intelligence de la révélation qui est la philosop
même. *Fides quaerens intellectum*, voilà le principe
toute la spéculation médiévale; mais ne serait-ce pas
confusion de la philosophie et de la théologie qui ru
rait la philosophie même?

C'est pour échapper à ce danger que certains néo-
lastiques ont cru devoir adopter partiellement la posit
de leurs adversaires. Concédant le principe, ils essay
de prouver qu'il n'y a jamais eu d'autre philosophie di
de ce nom au moyen-âge que celle de saint Thomas. S
Anselme et saint Bonaventure partent de la foi, donc

enferment dans la théologie. Les averroïstes s'en tien-
ent à la raison, mais ils renoncent à tenir pour vraies les
onclusions rationnelles les plus nécessaires, donc ils s'ex-
luent de la philosophie. Seul le thomisme se donne
omme un système dont les conclusions philosophiques
ont déduites de prémisses purement rationnelles. La
héologie y est chez elle et à sa place, c'est-à-dire au
ommet de l'échelle des sciences : fondée sur la révélation
ivine, qui lui fournit ses principes, elle est une science
istincte, qui part de la foi et n'use de la raison que pour
n exposer le contenu ou la protéger contre l'erreur.
Quant à la philosophie, s'il est vrai qu'elle se subalterne
la théologie, elle ne dépend pourtant comme telle que
e la méthode qui lui est propre : fondée sur la raison
umaine, ne devant sa vérité qu'à l'évidence de ses prin-
ipes et à l'exactitude de ses déductions, elle réalise spon-
anément son accord avec la foi sans avoir à se gauchir :
elle se trouve d'accord avec la foi, c'est simplement
arce qu'elle est vraie et que la vérité ne saurait contre-
ire la vérité.

Sans doute, entre un tel néo-scolastique et un pur
tionaliste, il reste une différence fondamentale. Pour le
éo-scolastique, la foi demeure, et tout désaccord entre
foi et sa philosophie est un signe certain d'erreur phi-
sophique. En pareil cas, il a donc à reprendre l'examen
e ses conclusions et de ses principes, jusqu'à découverte
e l'erreur qui les vicie. Pourtant, même alors, s'il ne
entend pas avec le rationaliste, ce n'est pas faute de
arler le même langage. Ce n'est pas lui qui commettra
erreur impardonnable d'un saint Augustin ou d'un saint
nselme, et, lorsqu'on lui demandera de prouver Dieu,
ous invitera d'abord à y croire. Si sa philosophie est
aie, c'est à son évidence rationnelle seule qu'elle le doit :
l ne réussit pas à convaincre son adversaire, ce ne serait

pas jouer franc jeu de sa part que de faire appel à la f
pour se justifier, non seulement parce que cette foi n'e
pas admise par ses adversaires, mais encore parce qu
la vérité de sa philosophie ne s'appuie aucunement s
celle de sa foi.

Lorsqu'on tire dans ce sens la philosophie de sai
Thomas d'Aquin, des conséquences aussi surprenant
qu'inéluctables ne tardent pas à se faire jour. On se so
vient d'abord des véhémentes protestations élevées p
les augustiniens de tous les temps contre la paganisati
du christianisme par le thomisme. Si certains thomist
modernes nient que l'augustinisme soit une philosoph
les augustiniens du moyen âge ont pris les devants
niant que le thomisme soit fidèle à la tradition chrétienn
Chaque fois qu'ils ont eu à lutter contre quelque thè
thomiste dont la vérité leur semblait contestable, ils o
renforcé leur critique dialectique par des objections d'o
dre beaucoup plus général et qui croient atteindre l'é
prit même de la doctrine. Si le thomisme s'est trompé s
le problème de l'illumination, des raisons séminales ou
l'éternité du monde, n'est-ce pas qu'il s'était d'abo
trompé sur le problème fondamental des rapports entre
raison et la foi ? Car à partir du moment où l'on refuse
suivre saint Augustin, qui fait lui-même profession
suivre la foi, pour suivre les principes de quelque philos
phe païen ou de ses commentateurs arabes, la rais
devient incapable de discerner la vérité de l'erreur ; rédui
à sa propre lumière, elle se laisse aveugler par des doct
nes dont la fausseté lui échappe en raison de son ave
glement même.

Mais le plus curieux n'est pas là. De même que certai
augustiniens reprochent au thomisme d'être une philos
phie fausse parce que non chrétienne, certains thomist
répliquent que si cette philosophie est vraie, ce ne pe

ucunement être parce qu'elle est chrétienne. En fait, ils .e peuvent pas ne pas adopter cette position, parce qu'à artir du moment où l'on sépare la raison de la foi dans on exercice, toute relation intrinsèque entre le Christiaisme et la philosophie devient contradictoire. Si une hilosophie est vraie, ce ne peut être qu'en tant que ationnelle ; mais si elle mérite le titre de rationnelle, ce e saurait être en tant que chrétienne. Il faut donc choir. Jamais un thomiste n'admettra qu'il y ait dans la docrine de saint Thomas quoi que ce soit de contraire à l'esrit ou à la lettre de la foi, car il professe expressément 'accord de la révélation et de la raison comme n'étant ue l'accord de la vérité avec elle-même ; mais on ne evra pas être surpris outre mesure de voir certains d'enre eux accepter sans sourciller le reproche classique des ugustiniens : votre philosophie n'a plus de caractère ntrinsèquement chrétien. Et comment pourrait-elle avoir e caractère sans cesser d'être ? Les principes philosophiues de saint Thomas sont ceux d'Aristote, c'est-à-dire 'un homme pour qui ni la révélation chrétienne, ni ème la révélation juive n'existaient ; si le thomisme a récisé, complété, épuré l'aristotélisme, ce ne fut jamais n faisant appel à la foi, mais en déduisant plus correcteent ou plus complètement que n'avait fait Aristote luième les conséquences impliquées dans ses propres prinipes. En somme, tant que l'on se tient sur le plan de la péculation philosophique, le thomisme n'est qu'un aristoélisme rationnellement corrigé et judicieusement comlété, mais saint Thomas n'avait pas plus à baptiser l'astotélisme pour le rendre vrai qu'il n'aurait eu à baptier Aristote pour s'entendre avec lui : les conversations hilosophiques se tiennent d'homme à homme, non 'homme à chrétien.

L'aboutissement logique d'une telle attitude est la néga-

gation pure et simple de la notion même de philosophie chrétienne, et si surprenant qu'il puisse être, c'est un fait que l'on est allé jusque-là. Non seulement il s'est trouvé des historiens pour nier que le Christianisme ait sérieusement affecté le cours de la spéculation philosophique, mais il s'est trouvé des philosophes néo-scolastiques pour affirmer comme une évidence indiscutable que la notion de philosophie chrétienne n'a pas de sens. Ou bien, en effet, l'on voudra se servir de la philosophie pour faciliter l'acceptation des dogmes religieux, et l'on confondra la philosophie avec l'apologétique ; ou bien l'on subordonnera la valeur des conclusions obtenues par la raison à leur accord avec le dogme, et l'on tombera dans la théologie ; ou bien encore, pour éviter ces difficultés, on prendra résolument son parti de dire que « philosophie chrétienne » signifie purement et simplement « philosophie vraie », et l'on ne voit pas alors pourquoi cette philosophie devrait être découverte et professée par des chrétiens plutôt que par des incroyants ou des adversaires du christianisme ; ou enfin l'on ajoutera que, pour être chrétienne, il suffit que cette philosophie vraie soit compatible avec le christianisme ; mais si cette compatibilité n'est qu'un état de fait dû au développement purement rationnel de ses principes premiers, la relation de la philosophie au christianisme demeure non moins extrinsèque qu'elle ne l'était dans le cas précédent, et si cette compatibilité résulte d'un effort spécial pour l'obtenir, nous revenons à la théologie ou à l'apologétique. Nous sommes au rouet. Tout se passe comme si nous tentions de définir en termes distincts une notion contradictoire : celle d'une philosophie, c'est-à-dire d'une discipline rationnelle, mais qui serait en même temps religieuse, c'est-à-dire dont l'essence ou l'exercice dépendrait de conditions non rationnelles. Pourquoi ne pas renoncer à une notion qui ne satisfait

ersonne ? L'augustinisme veut bien d'une philosophie
rétienne, pourvu qu'elle se contente d'être chrétienne
renonce à être une philosophie ; le néo-thomiste veut
en d'une philosophie chrétienne, pourvu qu'elle se con-
nte d'être une philosophie et renonce à être chrétienne ;
plus simple ne serait-il pas de dissocier complètement
s deux notions et, laissant la philosophie à la raison, de
stituer le christianisme à la religion ?

Devant un tel accord de l'observation des faits et de
nalyse des notions, il semblerait absurde de vouloir pas-
r outre, si nous ne nous souvenions à propos de la com-
exité des relations qui unissent les idées aux faits. Il
t très vrai que, simple collection de faits, l'histoire ne
anche jamais aucune question de droit, car la décision
partient toujours aux idées ; mais il est également vrai
e les concepts s'induisent à partir des faits dont, une
s induits, ils deviendront les juges. Or, c'est un fait que
l'on a beaucoup déduit, on a fort peu induit lorsqu'il
st agi de définir la notion de philosophie chrétienne ;
utons que l'on a fort peu induit en se plaçant au point
vue chrétien. Comment la pensée philosophique et la
chrétienne ont-elles conçu leurs relations ? Qu'avaient-
es respectivement conscience de donner et de recevoir
ns les échanges qui se nouaient entre elles ? Questions
menses, auxquelles les réponses tranchantes ne man-
ent pas, et dont l'investigation méthodique défie les
ces de la pensée, non seulement à cause de la multipli-
é des problèmes particuliers qu'il faudrait résoudre
ur la mener à bien, mais encore parce que la solution
chacun de ces problèmes dépend en partie de l'atti-
le que l'on adopte à l'égard des faits eux-mêmes. Ce
nt là pourtant des problèmes qu'il importe au moins de
ser, si l'on veut préparer une discussion de la notion de
ilosophie chrétienne qui repose sur des bases sérieuses

et, au cas où il existerait une réalité historique correspondante, en rendre possible la définition.

Mais cette réalité historique existe-t-elle, est-il même concevable qu'elle ait existé ? De bons historiens l'ont nié en se fondant sur le caractère exclusivement pratique et étranger à toute spéculation du Christianisme primitif. Harnack a fait beaucoup pour répandre cette idée, et on la retrouve fréquemment après lui chez des auteurs très différents. Je ne veux pour le moment qu'éliminer la question préalable qu'elle pose et lever l'espèce d'interdit dont elle frappe toute entreprise du genre de celle que je vais tenter.

Que veut-on dire en affirmant que le Christianisme n'est « pas du tout spéculatif » lorsqu'on le considère à ses débuts ? Si l'on entend par là que le Christianisme n'est pas une philosophie, rien n'est plus évident ; mais si l'on veut soutenir que, même sur le terrain proprement religieux, le Christianisme ne comportait aucun élément « spéculatif » et qu'il se réduisait à un effort d'entr'aide, à la fois spirituelle et matérielle, dans les communautés, on dépasse peut-être ce que l'observation historique permet d'affirmer. Où trouverait-on ce Christianisme pratique étranger à toute spéculation ? Il faudrait, pour le rencontrer, remonter au-delà de saint Justin, éliminer de la littérature chrétienne primitive bien des pages des Pères Apostoliques ; supprimer la Ire Épître de Jean, avec toute la mystique spéculative du moyen âge dont elle pose les principes ; rejeter la prédication paulinienne de la grâce dont va naître bientôt l'augustinisme ; retrancher l'Évangile de Jean, avec la doctrine du Verbe contenue dans le Prologue ; il faudrait remonter au-delà des Synoptiques et nier que Jésus lui-même ait enseigné la doctrine du Père Céleste, prêché la foi en un Dieu providence, annoncé aux hommes la vie éternelle dans le Royaume qui n'aura point de fin ; il faudrait oublier surtout que le Christia-

me primitif était d'autant plus étroitement lié au .aïsme qu'il était plus primitif; or, la Bible contenait e foule de notions sur Dieu et le gouvernement divin, i, sans avoir de caractère proprement philosophique, ttendaient qu'un terrain favorable pour s'y expliciter conséquences philosophiques. Le fait qu'il n'y ait pas philosophie dans l'Écriture n'autorise donc pas à sou- ıir que l'Écriture ne peut avoir exercé aucune influence l'évolution de la philosophie; pour que la possibilité ıne telle influence soit concevable, il suffit que la vie rétienne ait contenu dès ses origines des éléments spé- atifs aussi bien que des éléments pratiques, ces élé- ents spéculatifs ne fussent-ils tels qu'en un sens propre- ent religieux.

Si rien, du point de vue de l'histoire, n'interdit d'es- rer une pareille étude, on peut ajouter que rien ne la ıd absurde à priori du point de vue de la philosophie. en, pas même la querelle séculaire qui met aux prises tains augustiniens et certains thomistes. Ce qui fait ils ne s'entendent pas, c'est que, sous le même nom, travaillent à résoudre deux problèmes différents. Les mistes accepteront la solution augustinienne du pro- me, le jour où les augustiniens reconnaîtront que, me chez un chrétien, la raison est essentiellement dis- cte de la foi et la philosophie de la religion; or saint gustin lui-même le reconnaît; il n'y a donc rien que ıgustinien à admettre une distinction si nécessaire. ersement, les augustiniens accepteront la solution tho- te du problème, lorsque les thomistes reconnaîtront , chez un chrétien, la raison est inséparable de la foi s son exercice; or saint Thomas lui-même le recon- ; il n'y a donc rien qui empêche un thomiste de se ier à cette position. S'il en est ainsi, bien que nous sachions pas encore en quoi consiste la philosophie

chrétienne, elle apparaît comme n'étant pas théoriquement contradictoire. Il y a au moins un plan sur lequel elle n'est pas impossible, c'est celui des conditions de fait dans lesquelles la raison du chrétien s'exerce. Il n'y a pas de raison chrétienne, mais il peut y avoir un exercice chrétien de la raison. Pourquoi refuserait-on *a priori* d'admettre que le Christianisme ait pu changer le cours de l'histoire de la philosophie, en ouvrant à la raison humaine, par l'intermédiaire de la foi, des perspectives qu'elle n'avait pas encore découvertes? C'est là un fait qui peut ne pas s'être produit, mais dont rien ne permet d'affirmer qu'il ne peut pas s'être produit. Et l'on peut même aller plus loin, jusqu'à dire que c'est là un fait dont un simple regard sur l'histoire de la philosophie moderne invite à croire qu'il s'est en effet produit.

On a raison de rattacher l'essor de la philosophie classique du XVIIe siècle au développement des sciences positives en général et de la physique mathématique en particulier. C'est bien par là que le cartésianisme s'oppose aux métaphysiques du moyen âge. Mais pourquoi ne se demande-t-on pas plus souvent par quoi le cartésianisme s'oppose aux métaphysiques grecques? Il ne saurait être question de faire de Descartes un « philosophe chrétien », mais osera-t-on soutenir que la philosophie moderne serait exactement ce qu'elle a été, de Descartes à Kant, s'il n'y avait pas eu des « philosophies chrétiennes » interposées entre la fin de l'époque hellénistique et le début de l'ère moderne? En d'autres termes, le moyen âge n'a peut-être pas été si philosophiquement stérile qu'on le dit, et c'est peut-être à l'influence prépondérante exercée par le Christianisme au cours de cette période que la philosophie moderne doit quelques-uns des principes directeurs dont elle s'est inspirée. Que l'on examine sommairement la production philosophique des XVIIe, XVIIIe et même XIXe siècles, on y discernera immédiatement des caractères

semble difficile d'expliquer sans tenir compte du il de réflexion rationnelle poursuivi par la pensée ienne entre la fin de l'époque hellénistique et le t de la Renaissance.

ivrons par exemple les œuvres de René Descartes, le mateur philosophique par excellence, celui dont elin osait écrire qu'il « vient après les anciens, pres- comme s'il n'y avait rien entre eux et lui, à l'excep- des physiciens ». Que faut-il entendre par ce *pres-* On pourrait rappeler d'abord le titre de ses *Médita- sur la métaphysique* « où l'existence de Dieu et l'im- alité de l'âme sont démontrées ». On pourrait rappe- ne fois de plus la parenté de ses preuves de l'exis- e de Dieu avec celle de saint Anselme et même celles int Thomas. Il ne serait pas impossible de montrer ue sa doctrine de la liberté doit aux spéculations évales sur les rapports de la grâce et du libre arbitre, lème chrétien par excellence. Mais il suffira peut-être liquer que tout le système cartésien est suspendu à e d'un Dieu tout-puissant, qui se crée en quelque soi-même, crée à plus forte raison les vérités éter- s, y compris celles des mathématiques, crée l'univers *hilo* et le conserve dans l'être par une création con- ée de tous les instants, sans laquelle toutes choses nberaient dans le néant d'où sa volonté les a tirées. s aurons à nous demander bientôt si les Grecs ont u l'idée de création, mais le seul fait qu'il y ait lieu e le demander suggère irrésistiblement l'hypothèse Descartes dépend directement ici de la tradition que et chrétienne et que, dans son essence même, sa ogonie ne fait qu'approfondir l'enseignement de ses res touchant l'origine de l'univers. Qu'est-ce d'ail- , en somme, que ce Dieu de Descartes : être infini, it, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, qui t l'homme à son image et ressemblance et conserve

toutes choses par la même action qui les a créées, sin
le Dieu du Christianisme dont on reconnaît ici facileme
la nature et les attributs traditionnels? Descartes affirr
que sa philosophie ne dépend en rien de la théologie
de la révélation, que toutes les idées dont il part sont c
idées claires et distinctes, que la raison naturelle décc
vre en elle-même pour peu qu'elle analyse attentiveme
son contenu, mais comment donc se fait-il que ces idé
d'origine purement rationnelle se trouvent être exact
ment les mêmes, pour l'essentiel, que celles que le Chr
tianisme avait enseignées au nom de la foi et de la rév
lation, pendant seize siècles? Cette concordance, sugg
tive en elle-même, le devient bien davantage encore, lo
qu'on rapproche le cas Descartes de tous les cas analogu
dont il est entouré.

Comparée à celle de son maître, la personnalité
Malebranche n'apparaît qu'au second plan; on ne saur
cependant la négliger sans rendre inintelligible l'histo
de la métaphysique moderne. Sa doctrine de l'indémo
trabilité de l'existence du monde extérieur, combinée av
celle de la vision en Dieu, prépare immédiatement l'id
lisme de Berkeley; son occasionnalisme, qui suppose l'i
possibilité de prouver aucune action transitive d'u
substance sur une autre, prépare immédiatement la cr
que dirigée par Hume contre le principe de causalité,
il suffit d'ailleurs de lire Hume pour constater qu'il
conscience de prendre en cela la suite de Malebranche
s'agit donc ici d'un moment important, peut-être mê
décisif, dans l'histoire de la philosophie moderne. Or,
qui Malebranche se réclame-t-il? De saint Augustin t
autant que de Descartes. Certes, il proteste contre la p
losophie scolastique avec plus de véhémence que
l'avait fait Descartes lui-même, mais au lieu de lui rep
cher d'avoir confondu philosophie et religion, comme
pourrait l'imaginer, ce philosophe moderne lui reproc

'avoir pas été suffisamment chrétienne. Le tort de Thomas d'Aquin, c'est d'avoir suivi Aristote et rroès, un païen et son « misérable commentateur », au de suivre le parfait représentant de la tradition chré- ne que fut saint Augustin. Et il ne s'agit pas ici d'une que accidentelle ou extérieure au système, mais d'un oche qui le vise au cœur. Si la scolastique eût été plus ıstinienne, elle eût été plus religieuse et par consé- nt plus vraie.

ue devrait être, en effet, une philosophie chrétienne ıe de ce nom? D'abord et avant tout l'exaltation de la re et de la puissance de Dieu. Il est l'Être et l'Efficace, e sens que tout ce qui est n'est que par lui et que tout ui se fait est fait par lui. Qu'est-ce, au contraire, que stotélisme et le thomisme? Ce sont des philosophies la nature, c'est-à-dire des systèmes dans lesquels on pose qu'il existe des formes substantielles, ou natures, sont des sortes d'entités douées d'efficace et produc- es de tous les effets que nous attribuons à l'activité corps. Qu'une philosophie païenne, comme celle ristote, attribue aux êtres finis cette subsistance, cette épendance et cette efficace, rien de plus naturel. 'elle fasse dépendre de l'existence et de l'action des ps sur notre âme la connaissance que nous en avons, ı va de soi. Mais un chrétien devrait être mieux inspiré. hant que causer c'est créer, et que créer est l'opéra- ı propre de l'être divin, saint Thomas aurait dû nier istence des natures ou des formes substantielles, rap- ter à Dieu seul toute l'efficace et, par là même, situer lui l'origine de nos connaissances aussi bien que celle nos actions. D'un mot, c'est comme pièces essentielles ne philosophie vraiment chrétienne et fondée sur l'idée toute-puissance que Malebranche maintient la vérité l'occasionnalisme et de la vision en Dieu.

On pourrait aisément multiplier les exemples et mon-

trer quelle véritable hantise le Dieu créateur de la Bib
a exercée sur l'imagination des métaphysiciens classique
— Citer Pascal serait se rendre la partie trop facile, pui
que ce serait dans une large mesure citer saint Augusti
mais on oublie peut-être trop de se demander ce qui re
terait du système de Leibniz, si l'on en supprimait p
l'imagination les éléments proprement chrétiens. Il n'
resterait pas même la position de son problème fondame
tal, celui de l'origine radicale des choses et de la créatio
de l'univers par un Dieu parfait et libre. C'est par cet
notion de l'être parfait que s'ouvre le *Discours de mét
physique* et c'est sur une justification de la providen
divine, c'est même sur un appel à l'Évangile que se co
clut ce traité dont l'importance capitale dans l'œuvre
Leibniz ne saurait être contestée : « Les anciens philos
phes ont fort peu connu ces importantes vérités; Jésu
Christ seul les a divinement bien exprimées, et d'u
manière si claire et si familière que les esprits les pl
grossiers les ont conçues; aussi son Évangile a chang
entièrement la face des choses humaines. » Ce ne so
point là les paroles d'un homme qui croit venir après l
Grecs comme si rien n'avait existé entre eux et lui. On
pourrait dire autant de Kant, si l'on n'oubliait si souve
de compléter sa *Critique de la raison pure* par sa *Critiq
de la raison pratique*. On pourrait même en dire autant
tel de nos contemporains.

Car c'est un fait curieux et bien digne de remarqu
que s'ils ont cessé de se réclamer de la *Cité de Dieu* et
l'Évangile, comme Leibniz n'hésitait pas à le faire, n
contemporains n'aient pas cessé d'en subir l'influenc
Beaucoup d'entre eux vivent de ce qu'ils ne connaisse
plus. Je n'en citerai comme exemple qu'un seul cas, ma
caractéristique entre tous, celui de M. W. P. Montagu
dont le *Belief unbound* vient à peine d'être publié. Apr
avoir noté le fait que des hypothèses grossières surgisse

ontanément dans la conscience des hommes aux époques imitives de l'histoire, M. W. P. Montague ajoute qu'on it alors se produire un phénomène étrange, « peut-être plus étrange et le plus rétrograde dans toute la culture umaine, qui consiste à transposer ces hypothèses gros-ères de nos ignorants ancêtres en dogmes proclamés par omniscience divine ». C'est ainsi que la Bible chrétienne, ui se présente et prétend s'imposer comme une révéla-on divine, n'est rien de plus qu'un corps de croyances opulaires, un échantillon de folklore indûment divinisé. oilà la croyance réduite en esclavage que M. Montague ous demande et s'efforce de libérer. Il lui faut un nou-eau Dieu prométhéen, comme il le nomme, « et ce que ette conception prométhéenne de Dieu signifie, c'est ue le saint esprit de Dieu, s'il était donné à quelqu'un de sentir, ne serait pas seulement courage pour nous for-fier dans notre faiblesse et consolation pour nous confor-er dans la tristesse... mais force et lumière, et gloire au elà de ce que nous en avions et combien que nous en yons eu ».

On ne saurait mieux prêcher, et pour cause. Si c'est là e que nous réservait la foi nouvelle enfin libérée du olklore de la Bible chrétienne, l'Université Yale aurait u substituer une lecture publique de saint Jean et de aint Paul aux *D. H. Terry Lectures*; et si, comme le croit M. W. P. Montague, le nouveau Dieu diffère de l'ancien n ce qu'il affirme la vie au lieu de la nier, on en est éduit à se demander quel sens la notion de christianisme eut bien avoir gardé dans l'esprit de nos contemporains. En réalité, la nouvelle religion de M. Montague est un ssez joli cas de folklore biblique compliqué de folklore rec; il prend pour des idées philosophiques nouvelles le vagues souvenirs de l'Évangile, qu'il a lu dans son nfance et que quelque chose en lui refuse à son insu l'oublier.

Il y a donc des raisons historiques de mettre en doute la séparation radicale de la philosophie et de la religion dans les siècles postérieurs au moyen âge ; il est en tout cas légitime de se demander si la métaphysique classique ne s'est pas nourrie de la substance de la révélation chrétienne beaucoup plus profondément qu'on ne le dit. Poser la question sous cette forme, c'est simplement poser sur un autre terrain le même problème de la philosophie chrétienne. S'il y a eu des idées philosophiques introduites dans la philosophie pure par la révélation chrétienne ; si quelque chose de la Bible et de l'Évangile a passé dans la métaphysique ; d'un mot, si l'on ne peut concevoir que les systèmes de Descartes, de Malebranche ou de Leibniz eussent pu se constituer tels qu'ils sont si l'influence de la religion chrétienne ne s'était exercée sur eux, il devient infiniment probable que la notion de philosophie chrétienne a un sens, parce que l'influence du christianisme sur la philosophie est une réalité.

Pour qui se convainc de cette réalité, deux attitudes à son égard demeurent possibles. On peut admettre avec A. Comte que la métaphysique tombera en désuétude comme les théologies dont elle n'est que l'ombre. Ou l'on peut constater que, comme la théologie a survécu à son oraison funèbre, la métaphysique continuera longtemps encore de s'en inspirer. C'est là, croyons-nous, une perspective plus vraie parce qu'elle s'accorde mieux avec la vitalité persistante du christianisme et dont on ne voit pas en quoi elle pourrait contrister ceux qui croient à l'avenir de la métaphysique. Quoi qu'il doive en être de l'avenir, c'est la leçon qui se dégage du passé.

Étienne Gilson,
Professeur à la Sorbonne
et à l'École des Hautes Études.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Intuition bergsonnienne et simplicité

Tant qu'elle s'applique au *moi*, à ses qualités, à ses difications, à sa « durée », l'intuition bergsonienne est e observation de l'esprit par lui-même (une « introspec- n ») avec certaines précautions, nettement indiquées l'auteur. Et, certes, il a raison de nous détourner ainsi erreurs que pourrait entraîner l'habitude de l'obser- ion des objets extérieurs. Mais ces précautions sont- s suffisantes ? Si l'on considère de près les résultats tirés M. Bergson de sa propre méthode, nous sommes forcés répondre qu'elles ne le sont pas.

Une des illusions les plus répandues et les plus profon- dont on est victime lorsqu'on se fie aux impressions l'on éprouve est celle de la *simplicité* des actes que accomplit. Tout ce que nous faisons par instinct ou habitude nous paraît « simple », « naturel », va « de », etc... Rien ne semble plus facile, plus « simple », que marcher sur nos pieds, alors que l'équilibre sur deux uis de cet ordre de grandeur — sur les mains, par mple — est en réalité une affaire qui exige un certain rentissage et une adresse particulière ; on pourrait en autant de la pratique de la bicyclette, du patinage et ous les sports qui exigent quelque entraînement. Rien paraît plus naturel que la langue que nous parlons, s que les étrangers nous semblent « mâcher de la e », « sé contorsionner la bouche », ou prendre des udes exagérément « affectées ». Les étrangers, ainsi les provinciaux qui ont un patois éprouvent d'ail-

leurs la même impression vis-à-vis du français, et le cas d la servante de Molière, qui répond : « Je parlons tou dret comme on parle cheux nous », est tout à fait typiqu

Or, constamment, M. Bergson fait état de ce que ce tains actes paraissent simples à celui qui les accompli pour tirer de là des conclusions d'une immense généralit Il s'en sert, notamment, pour suggérer que les structur naturelles les plus complexes, celle de l'œil des vertébr par exemple, ont dû être exécutées par la nature au cou de l'évolution des espèces d'une manière simple, indivis ble. Il reprend encore (1) la comparaison d'un geste rapid de la main « de A en B », et il montre avec raison que mouvement est autre chose que les positions intermédia res successives et leur ordre ; en un sens, il est *plus* qu tout cela ; en un autre sens, il est *moins*. Aussi qualifie-t- ce mouvement de simple, « car il n'est pas fait d'élé ments », et il ajoute qu'il en est « de même pour le ra port de l'œil à la vision ».

Il compare aussi le travail de l'intelligence à celui d'un mosaïque imitant un tableau de maître. « Un artiste d génie a peint une figure sur la toile. Nous pourrions im ter son tableau avec des carreaux de mosaïque multicole res. Et nous reproduirions d'autant mieux les nuances e les couleurs du modèle que nos carreaux seront plus petit plus nombreux, plus variés de ton... Maintenant, supposon nos yeux ainsi faits qu'ils ne puissent s'empêcher de voi dans l'œuvre du maître un effet de mosaïque. Ou suppo sons notre intelligence ainsi faite qu'elle ne puisse s'expl quer l'apparition de la figure sur la toile autrement qu par un travail de mosaïque. Nous pourrions alors parle simplement d'un assemblage de petits carreaux, et nou serions dans l'hypothèse mécanistique. Nous pourrion

(1) *L'évolution créatrice*, p. 99. Cette image a été maintes fois em ployée par lui. Cf. *Essai sur les données immédiates*, p. 84, et *Intr duction à la Métaphysique*, in *Revue de métaphysique et de morale*, ja vier 1903, p. 3.

outer qu'il a fallu, en outre de la matérialité de l'assem-
lage, un plan sur lequel le mosaïste travaillât; nous nous
xprimerions cette fois en finalistes. Mais, ni dans un cas
i dans l'autre, nous n'atteindrions le processus réel, car
n'y a pas eu de carreaux assemblés. C'est le tableau, je
eux dire l'acte simple projeté sur la toile, qui, par le seul
it d'entrer dans notre perception, s'est décomposé lui-
ême à nos yeux en mille et mille petits carreaux qui
résentent, en tant que recomposés, un admirable arran-
ement. Ainsi l'œil, avec sa merveilleuse complexité de
ructure, pourrait n'être que l'acte simple de la vision,
n tant qu'il se divise pour nous en une mosaïque de cel-
les, dont l'ordre nous semble merveilleux une fois que
ous nous sommes représenté le tout comme un assem-
lage (1). »

M. Bergson oublie que le mouvement du bras n'est
mple que pour l'adulte qui a appris à faire des gestes
récis, amenant la main sans hésitation de A en B. Il ne
est pas pour le tout jeune enfant qui jette ses membres
tort et à travers et ne commence à mesurer ses mouve-
nents qu'après une certaine « éducation ». De même le
ableau n'est simple qu'une fois qu'il est terminé; dans sa
onception et son exécution, que de combinaisons com-
lexes s'y mêlent et s'y harmonisent? Combien de coups
e pinceau, d'ébauches, de retouches, combien peut-être
e compromis entre plusieurs idées de l'artiste, combien
urtout de mécanismes et de tours de « métier », emma-
asinés au cours d'un long apprentissage, sont nécessaires
our arriver à cette peinture, même si elle donne à celui
ui la contemple une idée « simple »?

Ce sont tous ces éléments, c'est-à-dire ceux dont est fait
éellement le phénomène étudié, que la science recherche
orsqu'elle le « décompose ». Il se peut — cela arrive
nême souvent — que les premiers essais, les premières
ypothèses émises par les savants, lorsqu'ils n'ont pas de

(1) *L'évolution créatrice*, p. 98.

renseignements suffisamment complets, déforment la réalité, un peu comme le ferait quelqu'un qui verrait dans un tableau des carreaux de mosaïque au lieu de coups de pinceau ; mais, lorsque les recoupements de la théorie et de l'expérience se précisent et se multiplient, il arrive un moment où ces premières hypothèses, si elles sont fausses, se trouvent infirmées, et alors il faut en imaginer d'autres ; et ainsi, à force de tâtonnements, la science cherche toujours à découvrir dans la nature les élément qui s'y trouvent réellement.

Souvent l'erreur vient de ce qu'il y a, dans l'esprit de celui qui agit, une pensée simple, unique, qui suffit à tout déclancher ; mais cette pensée doit alors être assimilée à un ordre, un commandement, qui provoque une succession de phénomènes, laquelle peut, en réalité, être extrêmement complexe. C'est ainsi que le pianiste de profession qui sait un morceau par cœur n'a besoin de fixer son attention que pendant le temps d'un éclair pour l'exécution d'un passage de « vélocité », qui est en réalité composé de mouvements nombreux, rapides et très difficiles pour quiconque n'a pas étudié longuement la technique du piano — et même quiconque n'a pas étudié longuement le morceau en question... Le mathématicien exercé a besoin seulement d'une pensée unique pour que tout un travail, comprenant une succession d'opérations et de calculs qu'il connaît, se fasse presque automatiquement sous sa main devant le tableau noir, ou dans son « subconscient » ; on sait même que les esprits sont très inégalement doués à ce point de vue, et que les mathématiciens de génie éprouvent parfois de grandes difficultés à se faire comprendre de leurs contemporains (1) parce qu'ils n'entrent pas assez dans les détails et sautent des intermédiaires qui seraient indispensables pour ceux-ci.

Tout cela ressemble un peu au rôle du capitaine du

(1) C'était le cas d'Évariste Galois, mort à 21 ans en 1832, après avoir laissé des notes qui ont servi de base aux progrès de l'analyse mathématique pendant près d'un demi-siècle.

énie dans la construction d'un pont de bateaux ; si l'on n croit le règlement de l' « École de ponts » en usage en rance, cet officier n'a, pour commander cette opération, u'un commandement à faire : « Par bateaux successifs, onstruisez le pont », et immédiatement un fourmillement e sections et d'équipes exécutent une série de manœuvres oordonnées les unes aux autres, qui, si la troupe a été ien instruite, aboutissent à relier les deux rives par un ont carrossable dans un minimum de temps. L'ordre onné a été extrêmement simple ; les mouvements qui en ésultent sont d'une extrême complexité.

Il ressort de là que la notion de simplicité est toujours elative : ce qui est simple pour l'un est complexe pour un utre. Et surtout, du fait qu'un acte est senti ou jugé omme *simple* par une conscience quelle qu'elle soit, *on ne eut jamais tirer aucune conclusion.*

On voit par cet exemple à quelles illusions l'*intuition* pliquée à l'esprit du sujet lui-même peut donner nais-ance. S'ensuit-il de là que la méthode d'introspection soit oujours à condamner? Non, sans doute. Il est des problè-nes sur lesquels, seule, elle peut nous renseigner. Maine e Biran, le plus grand métaphysicien français depuis Descartes et Malebranche, comme l'a dit si justement M. Bergson (1), a su se servir de la « connaissance que ous avons de nous-même, en particulier dans le sentiment le l'effort » pour esquisser une philosophie basée sur l'op-osition fondamentale entre l'esprit et les choses qui l'en-ourent, et sur le libre-arbitre de la conscience. M. Berg-on lui-même a tiré des considérations du même ordre les démonstrations — notamment celle du caractère qua-ificatif des « données immédiates de la conscience », ainsi que la réfutation de l'idealisme constructif à la manière le Hegel et de Hamelin — qui paraissent bien établies ar lui de manière irréfutable. Mais, dans l'emploi de cette néthode, il importe (nous l'avons vu à propos de la notion

(1) *La philosophie* (collection *La science française*, Paris, 1918, p. 18).

de *simplicité*) de ne pas transposer les résultats qu'elle donne. Il faut aussi prendre garde que le fait de s'observer soi-même influe forcément sur les faits que l'on observe. Cette dernière difficulté, extrêmement importante, fausse de manière presque impossible à redresser la plupart des résultats qu'on peut tirer de l'introspection, à part quelques conclusions extrêmement générales comme celles qui viennent d'être citées.

En dehors de son application, à l'esprit lui-même, que vaut l'intuition? Et d'abord, qu'est-elle? Écartons d'abord certaines objections comme celles de M. Hoeffding (1) et de M. Benda, qui distinguent plusieurs sortes d'*intuitions*, séparées par des définitions rigides; de même M. Berthelot (2) fait ressortir deux acceptions distinctes du terme *immédiat* : « Peut-être, dit justement M. Parodi (3), ces critiques ont-elles le tort de présenter comme des équivoques ou des confusions d'idées ce qui constitue les thèses mêmes de M. Bergson : thèses que l'on peut estimer inexactes, mais qui sont soutenues avec une parfaite conscience de ce qu'elles impliquent, et en pleine connaissance de cause. »

D'après un passage célèbre (4) de l'*Introduction à la métaphysique*, l'intuition consiste en une « espèce de sympathie intellectuelle, par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable ». Mais comment exécuter ce transfert? Comment « coïncider » avec ce qui n'est pas nous-même?

A la vérité, nous cherchons toujours à le faire : il nous suffit de considérer un objet, être vivant ou même chose inanimée (5), pour que nous essayions, de quelque façon,

(1) *La philosophie de Bergson*, pp. 51-59.
(2) *Un romantisme utilitaire*, II, pp. 213-214 et p. 327.
(3) *La philosophie contemporaine en France*, p. 333.
(4) P. 3.
(5) Étant entendu que, pour M. Bergson, l'intuition ne s'applique proprement qu'à la vie, ou à l'univers considéré comme partiellement composé de vie.

nous « mettre à sa place » ; ou tout au moins nous s en faisons une idée qui est fortement teintée par caractères de notre existence propre, une idée en quel- sorte anthropomorphique. Car, bien entendu, tout se passe « à notre manière », à la manière du sujet naissant.

our illustrer cette définition, M. Le Roy, interprète orisé du bergsonisme, prend comme exemple la hode de critique littéraire préconisée et appliquée par nte-Beuve : « Entrer en son auteur, s'y installer, le luire sous ses aspects divers, le faire vivre, se mouvoir arler, comme il a dû le faire ; le suivre en son intérieur es mœurs domestiques aussi avant qu'on le peut... On udie, on le retourne, on l'interroge à loisir ; on le fait er devant soi... Chaque trait s'ajoute à son tour et nd place dans cette physionomie... Au type vague, rait, général, se mêle et s'incorpore par degrés une ité individuelle... On a trouvé l'homme. » « Oui, te M. Le Roy, c'est bien cela ; on ne saurait mieux . Transposez cette page de l'ordre littéraire à l'ordre aphysique. Voilà l'intuition, telle que la préconise Bergson, et voilà le retour à l'immédiat (1). »

n voit bien la méthode. Mais en quoi l'impression entie au terme de ce travail, *que l'on a trouvé l'homme*, ntit-elle que c'est bien *cet homme-là* qu'il fallait trou- ? Et, d'autre part, quelle différence essentielle y a-t-il e la connaissance ainsi obtenue et celle que n'importe cherche à se procurer par n'importe quel autre moyen ? il possible de parler d'un homme ou d'un être quel- que, est-il possible même d'y penser, sans lui attribuer es sortes de qualités caractéristiques que nous croyons, façon plus ou moins fondée, être les siennes ? Certes, s une préparation du genre de celle dont parle Sainte-

P. 7, éd. Le Roy, *Une philosophie nouvelle, Henri Bergson*, , 1912, p. 33.

Beuve, on a moins de chances de se tromper. En est-ce sûr? Jamais. Et, de toute façon, il n'y a, entre les diverses *connaissances,* qu'une question de degré.

Prenons la comparaison, proposée par M. Bergson lui-même (1), de la connaissance par concepts avec celle qui donnerait d'une ville comme Paris un ensemble de croquis : celui d'une tour de Notre-Dame, par exemple, et une série d'autres du même genre. Si l'étranger qui a constitué cette collection « a réellement vu Paris, il saura, en redescendant de l'intuition originelle du tout, y situer ses croquis et les relier ainsi les uns aux autres. Mais il n'y a aucun moyen d'exécuter l'opération inverse; il est impossible même avec une infinité de croquis aussi exacts qu'on voudra, même avec le mot « Paris » qui indique qu'il faut les relier ensemble, de remonter à une intuition qu'on n'a pas eue, et de se donner l'impression de Paris si l'on n'a pas vu Paris ».

Et cependant, *voir Paris*, qu'est-ce donc, sinon recevoir un grand nombre de sensations successives, qui sont toutes des vues partielles, des croquis exacts? Toutes ces vues servent de base à une impression d'ensemble, une intuition que l'esprit forge et qui ne ressemble, bien entendu, à aucune d'entre elles. Mais l'homme qui n'a pas vu Paris et à qui on présente la collection des croquis ou des photographies de différents coins de Paris se fera, lui aussi, une idée de la ville, et cette idée ne sera pas si fausse qu'on peut le supposer, s'il a vu, par exemple, d'autres villes de France et d'autres capitales d'Europe. La seule différence avec l'homme qui a été à Paris, c'est que ce dernier aura eu à sa disposition des vues plus nombreuses, mieux colorées, avec une « sensation de relief » plus forte, etc... Mais y a-t-il dans tout cela autre chose qu'une question de degré?

Ne disons donc pas qu' « il n'y a aucun moyen d'exéc

(1) *Introduction à la métaphysique,* p. 11.

l'opération qui consiste à remonter à l'intuition ».
te opération, non seulement on la réalise couramment,
s encore on ne peut pas s'empêcher de l'exécuter.
st que l'esprit humain est ainsi fait, qu'il saute tout de
e, de quelques impressions reçues, à une idée d'ensem-
Idée qui peut être fausse — en ce sens que d'autres
seignements peuvent ultérieurement forcer le sujet
sant à la rectifier ou à la remplacer par une autre tota-
ent différente. Mais, s'il y a, encore une fois, moins de
nces de se tromper lorsque les vues, les croquis, les
seignements sont plus nombreux, il n'y a là-dessus
ne garantie absolue : les plus vieux Parisiens sont-ils
cord entre eux sur l'impression qu'ils ont de leur
and village »?
es mêmes remarques peuvent être répétées en ce qui
erne l'intuition du mouvement ou du changement,
laquelle a tant insisté M. Bergson. Il a, dans un pas-
célèbre de l'*Évolution créatrice* (1), comparé « le
anisme de notre connaissance usuelle » à celui du ciné-
ographe.
agit-il de reproduire une scène animée, le défilé d'un
ment, par exemple? La solution adoptée consiste à
endre sur le régiment qui passe une série d'instanta-
et... projeter ces instantanés sur l'écran, de manière
s se remplacent très vite les uns les autres »... Ainsi
nématographe, « avec des photographies dont cha-
représente le régiment dans une attitude immo-
.., reconstitue la mobilité du régiment qui passe. Il
rai que, si nous avions affaire aux photographies tou-
seules, nous aurions beau les regarder, nous ne les
ions pas s'animer : avec de l'immobilité, même indé-
ent juxtaposée à elle-même, nous ne ferons jamais
nouvement. Pour que les images s'animent, il faut
y ait du mouvement quelque part. Le mouvement
e bien ici, en effet : il est dans l'appareil. C'est parce

P. 330.

que la bande cinématographique se déroule, amenant tour à tour, les diverses photographies de la scène à continuer les unes les autres, que chaque acteur de cette scène reconquiert sa mobilité ; il enfile toutes ces attitudes successives sur l'invisible mouvement de la bande cinématographique.

Il y a là une erreur profonde : le mouvement que voit le spectateur n'a aucun rapport avec celui qui est dans l'appareil. Le rôle de celui-ci n'est que d'amener l'une après l'autre sur l'écran des « photographies toutes seules » qui sont autant d' « immobilités successives ». Qui donc, avec ces immobilités, fait du mouvement ? C'est le spectateur lui-même, et ici le cinématographe (comme aussi les différents appareils, créateurs de la même illusion, qui l'ont précédé) met en évidence une vérité qui est celle de tous les instants de notre vie. En effet, presque jamais nous ne suivons d'une façon constante par la vue ou par quelque autre sens un mouvement, un phénomène quelconque que nous affirmons cependant être « continu ». Nous nous contentons de quelques visions rapides, « coupes instantanées » comme disent les mathématiciens, c'est-à-dire d'immobilités juxtaposées, avec lesquelles nous faisons toujours du mouvement.

Le processus décrit par M. Bergson est donc celui que l'esprit suit toujours dans la « connaissance usuelle », l'intuition n'est autre que le côté *senti* de cette connaissance : c'est l'impression que se fait la conscience de l'objet qu'elle considère.

Et ici nous donnerons tort à M. Benda, qui, sur d'autres points, a fait au bergsonisme des critiques fort justes : il écrit, en effet : « Nous ne cesserons de le dire, s'il est parfaitement vrai que *connaître n'est pas vivre* et réciproquement, *vivre n'est pas connaître* ; s'il est parfaitement vrai qu'avec des *points de vue* nous ne ferons jamais une *chose*, réciproquement avec des choses vous ne ferez jamais un *point de vue* ; s'il est incontestable que nous *regardons* la ligne décrite par le mobile, nous ne *somm*

s cette ligne, réciproquement vous qui êtes *devenus* te ligne, vous ne pouvez plus la voir ; s'il est incontes- le que notre raison reste nécessairement *à l'extérieur choses*, non moins nécessairement votre *installation à térieur des choses* a rompu tout commerce avec la rai- n (1). »

Eh bien, non. Rien de tout ce que M. Benda concède bergsoniens n'est « incontestable », n'est « parfaite- nt vrai ». Il est plaisant ici de pouvoir, suivant le pro- é cher à M. Bergson, relever les postulats communs à ennemi intime et à lui-même. En effet, vivre et con- tre sont, en réalité, inséparables : avec des points de e, on fait toujours des choses, on ne fait jamais que cela, on ne peut pas ne pas le faire ; enfin l'intelligence qui erche toujours à s'installer à l'intérieur des choses nues, qui ne peut pas voir une ligne sans chercher à enir cette ligne même, ne peut le faire qu'à la manière sujet connaissant : de sorte que l'esprit reste toujours -même tout en se mettant, en quelque façon, à la place s choses.

Pourtant, n'y a-t-il pas du vrai dans ce que dit le phi- ophe, à l'encontre de la connaissance conceptuelle et s raisonnements sur des concepts ? Certainement si. Il certain qu'il a raison lorsqu'il dit que la *durée* est bien s qu'une combinaison de l'*unité* et de la *multiplicité* : 'aurai beau manipuler les deux concepts, les doser, les nbiner diversement ensemble, pratiquer sur eux les s subtiles opérations de chimie mentale, je n'obtien- i jamais rien qui ressemble à l'intuition simple que de la durée. » On obtiendra donc des résultats valables 'on se sert de ce que la durée est, par certains côtés, e véritable unité — ou une véritable multiplicité ; peut- e même en obtiendra-t-on encore si l'on part du fait 'elle est une certaine synthèse de l'un et de l'autre.

(1) J. Benda, *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité*, Paris, 2, p. 101.

Mais on se trompera forcément si l'on veut tirer quelqu chose de ce qu'elle construit « complètement » en partan de ces deux éléments, car cette construction est une illu sion, une chimère due à une dialectique trop verbale.

L'auteur de l'*Essai sur les données immédiates* a don raison de montrer qu'il y a toujours plus, et autre chose dans un objet que dans ses éléments et dans les vue qu'on peut prendre sur lui ; et aussi toujours plus dans u mouvement que dans les états successifs qu'on peut découper. Mais il a tort de dire que l'on ne peut pa remonter, par les moyens normaux, aux choses et au mouvements, car c'est justement ce que l'esprit fait tou jours. Avec des vues partielles, il fait des choses ; avec de états, il fait du mouvement.

Et surtout, M. Bergson a tort de faire croire qu'en su vant ses méthodes on peut arriver, par l'intution, à de certitudes inébranlables, à la vérité « absolue ». Rien, a contraire, n'est plus trompeur que l'impression d'avoi comme dit Sainte-Beuve, « trouvé l'homme », ou, suivan une expression plus familière « découvert ce qu'il a dan le ventre ». Souvent quelque sentiment s'en mêle e déforme les conclusions qu'on pourrait tirer des obse vations. Stendhal a longuement parlé de la *cristallisatio* due à l'amour. Tous les sentiments que les humains peu vent éprouver les uns pour les autres — haine, jalousie mépris, amitié, admiration, respect, etc. — nés parfois d circonstances infimes, colorent et déforment toutes le impressions, toutes les intuitions qu'ils peuvent avoir su leurs semblables. Les circonstances qui paraitraient devo être les plus favorables au développement d'une symp thie intellectuelle, comme le fait d'approcher souvent l individus, de converser avec eux, de les observer cont nuellement, sont souvent celles qui favorisent les erreu les plus graves et les pires aberrations, celles qui vo jusqu'à l'obsession, jusqu'à la folie ou jusqu'au crime.

L'intuition n'est qu'une impression, et, quel que soit travail qui l'ait précédée, elle peut être trompeuse, comm

ıtes les impressions. La seule garantie qui puisse exis- de sa véracité, on ne peut la demander qu'à l'intelli- ıce.

ANDRÉ METZ.

Sur un « Auguste Comte »

Carlyle ayant dit qu'une vie bien écrite est presque ;si rare qu'une vie bien employée, André Maurois pro- te qu' « une vie bien écrite est beaucoup plus rare une vie bien employée ». On en tombera d'accord ; is c'est peut-être qu'il y a beaucoup plus d'hommes e de biographes. Chacun doit vivre sa vie, nul n'est ıu d'écrire ni la sienne, ni celle des autres, et les suc- sont proportionnels dans les deux cas aux tentatives. outons que, en effet, dans les deux cas, ils sont rares, et n'en aurai que plus de plaisir à dire combien j'aime *uguste Comte* d'Henri Gouhier.

C'est peut-être qu'avec beaucoup de sagesse, et une royable ténacité, Henri Gouhier se refuse à être ce e l'on nomme aujourd'hui un biographe et s'obstine à tre qu'un historien. En principe, il n'y a pas de raison ır distinguer l'un de l'autre, puisque la biographie ırrait se contenter, certains même estiment qu'elle le vrait, d'être l'histoire et comme la description graphi- e d'une vie. En fait, on remarque aujourd'hui chez nos graphes une tendance marquée à faire de leur art un ıre littéraire à part, entre le roman et l'histoire, tout

près de ce que serait la psychologie individuelle si elle réussissait à exister. En réalité, les biographes d'aujourd'hui ont l'ambition d'être des psychographes, au lieu qu'Henri Gouhier, maintenant dans sa pureté la notion de la biographie, s'obstine à ne retenir que l'homme et sa vie comme l'objet propre de son étude. Derrière ces attitudes littéraires, il y a des philosophies : l'idéalisme de Bergson et d'Alain, derrière André Maurois ; l'empirisme grec derrière Henri Gouhier. Voici une induction bien aventureuse, mais elle peut, sinon se justifier, du moins s'expliquer.

Parmi tant de formules saisissantes dont Bergson émaillait ses cours du Collège de France, il en est une que je n'ai jamais oubliée. Parlant du caractère, notre maître nous disait que les événements dont la vie d'un homme est composée n'y sont pour rien ; car si cet homme avait vécu dans un milieu différent, à une époque différente, l'aspect extérieur de sa vie eût été entièrement différent et pourtant, son caractère restant le même et traversant ces événements comme une courbe unique, sa vie eût été rigoureusement identique à ce qu'elle a été. L'influence d'un tel enseignement suffit à expliquer le passage de la biographie à la psychographie. Pour l'historien, la seule réalité qui soit immédiatement donnée, ce sont les actions des hommes. Certes, il ne lui est pas interdit, il lui est même fortement conseillé de remonter au-delà et de s'élever des actions aux motifs qui les expliquent ; mais un véritable historien n'en saura jamais plus sur les motifs qu'il n'en peut en apprendre à partir des actions. En tout cas, au lieu de « coïncider » d'abord par une sympathie intuitive avec l'âme de ses héros, pour redescendre de ce centre vers les événements qui s'y rattachent, il ira toujours de la périphérie vers le centre et, s'il est prudent, on le verra

rêter en cours de route, jeter un coup d'œil vers le présumé d'un centre possible et revenir à la périphé- qui reste le lieu naturel de ses investigations. D'un :, l'historien procède comme Aristote des actes aux ıltés et des facultés aux substances, mais les substan- qu'il pose et autour desquelles il tourne lui restent onnues ; le biographe à la mode d'aujourd'hui s'ins- e d'emblée dans les substances, pour en déduire les rations. C'est pourquoi, lorsqu'elles ne lui sont pas ınées, il les invente, car ce que l'homme n'a pas fait, il ait pu et peut-être même aurait-il dû le faire. L'aris- élisme est la philosophie naturelle de l'histoire comme ergsonisme est celle de la biographie romancée.

Donc, Henri Gouhier est et se veut historien. Les roches des philosophes contre l'histoire lui sont con- et ne l'émeuvent guère. Alain lui objecte que « d'une t, elle collectionne tous les morceaux de haches, même ıblables ; d'autre part, quand elle ne peut trouver de :hes, elle dit qu'il n'y en a pas, ce qui n'est pas prouvé ». istorien répond que de tous les morceaux de hache ıblables qui ont été collectionnés, il n'y en a pas deux dentiques. Et quand il ne peut pas trouver de haches, ıe dit pas qu'il n'y en a pas, ce qu'en effet il ignore, is bien qu'il n'en a pas trouvé, ce qui vaut mieux que décrire comme réelles des haches imaginaires, dont ı intuition lui dicte qu'elles devraient exister. Voilà ırquoi la *Vie d'Auguste Comte* qui vient de paraître nme soixante-troisième d'une collection de Vies d'hom- s illustres, est si profondément différente des soixante- ıx autres vies qui l'ont précédée. Cette nouveauté plique sans doute la surprise qu'elle cause, l'agrément e l'on y trouve et même les quelques résistances qu'elle léjà rencontrées. Son auteur a fait exactement ce qu'il

voulait faire ; ses critiques lui reprochent de n'avoir pas fait autre chose, c'est-à-dire ce qu'ils auraient essayé de faire à sa place ; mais les *interprétations* de Comte foisonnent et n'ont pas fini de pulluler, au lieu que de *vie* d'Auguste Comte, nous n'en avons qu'une, et il se pourrait même que nous n'en ayons jamais de meilleure que celle-là.

On pourrait concevoir bien des Auguste Comte différents et dont aucun ne serait entièrement inexact. Nous avons déjà le *Comte psychopathe* de M. le Dr G. Duma, avec les jugements motivés que l'on est en droit de porter sur les extravagances du futur grand prêtre de l'Humanité. On en trouve quelque chose dans le livre d'Henri Gouhier, moins les jugements, ce qui ne laisse plus sous nos yeux que de pauvres ridicules humains dans leur nudité pitoyable. Suit-il de là que l'historien de Comte ait voulu le ridiculiser ? Nullement. Ce n'est pas dans le récit que se trouve le ridicule, c'est dans Comte. Pour l'éliminer de sa vie, il faudrait cacher la vérité. Mais on peut concevoir un autre Comte, celui de l'hagiographie positiviste, qui ne retiendrait du personnage que la figure émouvante, touchante et purifiée de la fin. Nous le trouvons aussi dans ce livre, au moment précis où Comte se manifeste tel et où par conséquent nous avons le droit d'affirmer son existence. Plus exactement encore, nous avons constamment l'un et l'autre, puisqu'ils ont toujours coexisté, et nous les avons avec leurs proportions exactes d'une grandeur secrète qui perce d'abord difficilement sous l'extravagance et les petitesses pour se libérer progressivement et conférer sa dignité jusqu'à ces petitesses elles-mêmes. C'est pourquoi cette vie d'Auguste Comte est quelque chose de décevant pour ceux qui lui demandent d'être plus que de l'histoire. Nous pouvons juger facile-

nt tous les hommes, sauf ceux que nous connaissons très n. Nous sommes capables d'écrire facilement un livre n'importe quel pays, excepté le nôtre. Ce que l'on nande communément au biographe, c'est un jugement tout au moins une explication de l'homme dont il onte la vie. Que ce jugement soit net ou cette explion claire, nous nous tenons pour satisfaits. Pourtant, nous avions intimement connu l'homme lui-même, ıs nous serions avoués incapables de l'expliquer et le juger. Henri Gouhier connaît trop bien Auguste nte, et il nous le fait trop bien connaître pour ne pas ıs laisser dans un embarras du même genre. Voilà omme, à vous d'en faire ce que vous voudrez. Quelle ception pour le lecteur pressé, mais aussi quelle rareté 'un tel don ! C'est un homme qui s'efface derrière l'auır pour ne nous donner qu'un homme ; et non seulent un homme non romancé par un autre, mais déroncé de lui-même : il ne reste plus de roman dans cette de Comte que ce qu'Henri Gouhier nomme la « possion d'un homme par une logique », c'est-à-dire le seul 'il ait réellement vécu.

ÉTIENNE GILSON.

Un Descartes inconnu :
Le « Descartes social » de Maxime Leroy

M. Maxime Leroy nous avait déjà présenté un Descars « philosophe au masque », ami des desseins cachés, esque « chef de conjurés », révolté prudent et décidé à ne

faire paraître sur la scène du monde qu'une partie de ses pensées. Un Descartes secret, non par amour du ténébreux ou complaisance pour l'obscur, mais par une ferme et constante volonté de ne pas tout dire. M. Leroy, qui cherche si volontiers à comprendre les philosophes en interrogeant leurs portraits, eût pu faire argument du Descartes de Franz Hals, volontairement et raisonnablement mystérieux. Aujourd'hui, par la grâce d'un portrait inédit de Jean Liévens, où le philosophe n'a plus ce visage enténébré que lui a donné Franz Hals, mais prend un air enjoué, malicieux, étonnant de vie toute terrestre et charnelle, il découvre un « Descartes social (1) », c'est-à-dire positif et positiviste, naturel et naturaliste. Car, dans le vocabulaire de M. Leroy, social s'oppose à métaphysicien et à mystique et signifie défiance des abstractions philosophiques, indifférence à toute inquiétude religieuse, souci de l'avenir de l'humanité et de son établissement terrestre, confiance dans sa perfectibilité indéfinie. Et pour nous montrer que Descartes est social en ce sens, outre la preuve sensible et privilégiée entre toutes qu'est le portrait de Jean Liévens, M. Leroy trouve sans peine dans le *Traité des Passions* une morale qui n'a pas d'autre ambition que de donner à l'homme un contentement tout naturel ; il appuie sur la prophétie rationnelle du *Discours* qui voit tous les hommes de l'avenir « maîtres et possesseurs de la nature » grâce à la physique mathématique et, dépassant même les temps présents, attend de la médecine qu'elle soit pour l'humanité future maîtresse de sagesse et de bonheur. Il insiste enfin sur la sûreté avec laquelle Descartes a su prévoir nos progrès techniques, lui qui espérait que ses automates, — nos machines modernes, — remplaceraient un jour l'effort humain. Cette philosophie ne suppose-t-elle pas un esprit superbement

(1) Maxime Leroy, *Descartes social*, avec un portrait inédit de Descartes dessiné par Jean Liévens aux environs de 1643. Chez Vrin.

orant du péché originel, un géant dépassant son temps ligne d'être le contemporain de notre siècle de techni- triomphante ?

M. Leroy nous fait un Descartes qui aurait été social tre sa propre métaphysique et malgré les *Méditations*. st que toute métaphysique est pour lui suspecte de ivertir » l'intelligence humaine, je veux dire de la ourner des tâches sociales qui sont sa seule vocation, et me soupçonnée d'être d'intelligence avec l'esprit reli- ux. Mais pourquoi diviser Descartes en deux personna- étrangers l'un à l'autre, le métaphysicien qui sacrifia au it du temps et l'homme, notre contemporain ? Car de te sagesse si accueillante à la technique, les raisons sont tes métaphysiques. Et ce n'est pas par la seule ironie l'histoire que Descartes nous apparaît suivi de l'étrange tège que M. Leroy nous décrit avec une si malicieuse esse : « les premiers rangs, prélats en costumes pontifi- ux et ministres vêtus de noir... sont depuis longtemps ordés par la foule bigarrée de ces philosophes, sociolo- es, statisticiers en houppelande ou en redingote et de physiologistes et de ces physiciens en longue blouse nche de laboratoire (1) ». C'est une métaphysique qui finit la matière par ce qu'elle a de maniable et qui ne connaît en elle aucun mystère pas plus que dans les livers métiers de nos artisans » ; c'est une métaphysique i, faisant à l'esprit un sort à part et refusant de lui nner une place dans une hiérarchie naturelle, ne peut corder à la vie ni originalité ni valeur. Ce sont donc des sons métaphysiques qui expliquent la confiance de escartes dans les moyens mécaniques, pour asservir la ture et pacifier nos passions, c'est-à-dire notre corps. Ce i est recevoir en la Sagesse l'hygiène et la médecine. De t optimisme qui ne soupçonnait pas que l'homme pût venir machine en maniant des machines, la raison est ne métaphysique de l'esprit pur.

(1) *Descartes social*, p. 10.

M. Leroy, qui sait l'art d'interroger les portraits, eût p lire dans le Franz Hals comme dans le Jean Liévens cett défiance de la « créance » spontanée, de toute piété in tinctive, qui est l'âme du cartésianisme, qu'il soit méta physicien ou social. La dignité de l'un et la bonhomie d l'autre se ressemblent en ce qu'elles manquent toute deux de cette heureuse naïveté, qui, en des temps plu anciens, était comme le climat propre à la philosophi Le Descartes social de M. Leroy n'est pas un inconnu pou ceux qui ont compris quelle subtile correspondance join le thème de l'animal-machine à certain « angélisme ».

ÉTIENNE BORNE.

UESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

:RRE DELATTRE. *L'Anschluss du point de vue catholique.*

L'un des plus graves problèmes européens de l'heure présente, qu'une décision juridique ne suffit pas à résoudre définitivement.

Ses données. Ce qu'en pensent les catholiques allemands et autrichiens. Les perspectives religieuses d'un rattachement.

Dr MARIA HLÜTER-HERMKES. *L'idée occidentale à l'école. « Allemagne et France », par Hermann Platz.*

Pour l'union dans l'intelligence mutuelle, la conscience des solidarités profondes et la vérité.

T. DELOS. *Une initiative de professeurs catholiques français et allemands.*

Après un livre, un acte.

SCHÜLER. *La formation de la jeune fille allemande.*

Un « manuel » qui peut intéresser aussi les éducatrices françaises.

'IENNE BORNE. *La République devant l' « Intelligence ».*

La « Descente aux Enfers » de Monsieur Bellessort ou : Le royaume des idées mortes.

)UIS BLANKAERT. *La Logique du chef d'entreprise.*

Sur un livre de M. J. Wilbois.

)LLICULUS. *La vie des journaux.*

Comment on devient journaliste. — Mépris du public et médiocrité voulue. — Le Mois. — Lu. — Monde et Voyages, Toute la Terre, Noir et Blanc. — Voilà. — Paris-Films. — La Semaine à Paris. — Le Petit Démocrate. — Le Coup de patte. — Le Ciel de France.

L'Anschluss
du point de vue catholique

Parmi les questions d'ordre européen qui préoccuper le plus l'opinion, figure au premier rang celle du rattach ment de l'Autriche à l'Allemagne. Aux esprits qui réfl chissent, cette éventualité apparaît grosse de malheu publics ; les catholiques, s'ils s'élèvent au-dessus des su ceptibilités de race et des préoccupations politiques, s'e inquiètent davantage encore au point de vue religieu Dans l'ordre des intérêts spirituels, une solution favorab aux revendications allemandes apportera-t-elle à l'Égli des apaisements? ne fera-t-elle pas plutôt surgir de no veaux problèmes? c'est à leurs yeux la grande questio celle qu'il a paru à *La Vie Intellectuelle* opportun d'étudie

***

Une grande partie de l'opinion publique en Allemagn une minorité, mais très résolue en Autriche, propage depuis dix ans l'idée d'un rattachement de l'Autriche l'Allemagne : examinons d'abord les raisons données e faveur de ce rapprochement.

La première de ces raisons, la plus générale et la pl impressionnante, est que l'Autriche a toujours fait parti toujours fait corps avec l'Allemagne. Peuplée des mêm éléments ethniques que la Bavière, elle est soumise ju qu'au milieu du Xe siècle au même souverain. Le du Henri de Bavière ayant à cette époque pris contre l'en pereur le parti des Hongrois, Othon châtie ce qu'il tie pour une trahison en donnant à Léopold de Babenber

de ses preux qui s'est particulièrement distingué con- les nouveaux envahisseurs, toute la vallée du Danube sortir du défilé de Passau. Un nouveau margraviat est ısi érigé dans l'empire ; il aura sous les Babenberg d'a- rd (XIe-XIIIe siècle), sous les Habsbourg ensuite, la for- ıe que l'on sait. Au XIIIe siècle, Rodolphe de Habsbourg nt la couronne impériale. Élective, ses descendants ıront désormais la garder presque sans interruption. ı XVIe siècle, l'héritage des couronnes de Hongrie, de hême, d'Espagne, fait du duc d'Autriche un des plus issants souverains de l'Europe.

Cette mutilation de la Bavière dictée à l'empereur hon par la raison d'État ne porte cependant aucune einte à l'organisation ecclésiastique créée sous Charle- ıgne. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle le siège épiscopal Passau en Bavière étend sa juridiction sur l'Autriche esque entière ; sous Marie-Thérèse seulement, puis sous seph II, sont érigés en Autriche, aux dépens de Passau, ; évêchés de Linz et de Saint-Pölten.

En 1866, à Sadowa, la force des armes décide d'une gémonie que, depuis un siècle, le roi de Prusse dispute Allemagne à l'Empereur. Quatre ans avant que l'Al- ce, possession deux fois séculaire de la France, nous soit levée, l'Autriche, dont les origines germaniques remon- nt aux grandes invasions, est elle-même expulsée d'une lemagne que les Hohenzollern, la caste des hobereaux ussiens de l'Est, les nationaux-libéraux des Universités, l'Industrie, du grand commerce, prétendent remanier eur aise, unifier dans le luthéranisme.

Les plus atteints par cette mutilation de l'Empire, ce nt, en Allemagne, les catholiques. Près de la moitié ns l'empire au début du siècle, ils n'y compteront bien- t plus que pour un tiers à peine. L'Ouest, catholique et mocratique : Munster, Cologne, Mayence, Francfort, ade, Munich, qui jusqu'alors, appuyé par Vienne et ute la tradition politique et religieuse que représentent s Habsbourg, constituait en Allemagne un esprit et une

force opposés à ceux de l'Est luthérien et autoritaire, s
voit menacé d'un prussianisation méthodique dont le
deux agents sont le militarisme et le fonctionnarisme
Que la France ait alors commis la faute de laisser l
Prusse opérer cette expulsion de l'Autriche, les catholi
ques allemands ne l'ont jamais compris. Faut-il souligne
qu'ils ne furent pas les seuls à voir là une erreur capital
de notre politique? Jusqu'aux premiers jours de l'ét
1914, sur tous les bancs des collèges et des Universités d
France, les professeurs d'histoire commentaient libremen
des manuels où cette erreur était stigmatisée : « La grand
faute de la diplomatie française a été de poursuivre jus
qu'à l'excès la politique de Richelieu quand celle-ci avai
déjà porté tous ses fruits; ce fut un tort, le XVIIIe siècl
écoulé, d'affaiblir constamment l'Autriche, contre-poid
nécessaire en Allemagne de la Prusse grandissante ». Le
partisans du rattachement de l'Autriche à l'Allemagn
devaient donc être en premier lieu — et on compren
maintenant pourquoi — les catholiques : nous disons
les catholiques du Reich.

Aussitôt qu'ils le purent, dès la révolution et la chut
des Hohenzollern, sans même attendre la Constitution d
Weimar, les catholiques d'Allemagne élèvent donc éne
giquement la voix pour réclamer la réparation de ce qu'i
appellent un crime, conséquence d'une « guerre fratr
cide » (1866). Y avait-il alors de leur part, dans ces reve
dications, une manifestation d'esprit pangermaniste,
preuve d'appétits annexionistes? on peut affirmer qu
non. C'était au nom de la tradition — de la traditio
catholique en Allemagne surtout — qu'ils réclamaient
retour d'exil de l'Autriche, comme en revenait égaleme
le Catholicisme. Les espoirs de beaucoup d'entre eux, e
ces années 1918-1921, dans l'Ouest et le Sud surtou
espoirs flattés par la nouvelle Constitution, étaient d
voir réorganiser la vieille Allemagne sur des bases nouve
les mais pourtant traditionnelles, de retrouver dans
fédération de grands États la protection des « libert

maniques » contre l'hégémonie prussienne, d'émanci-
, à la faveur d'un Ouest catholique faisant contrepoids
Est luthérien, la pensée chrétienne d'un germanisme
tourne au paganisme.

Mais déjà, dans l'empire troublé par tant de passions,
la victoire ne semblait encore garantie à aucun parti,
sozialdemokratie, internationale et centralisatrice, les
ulistes, héritiers de ces nationaux-libéraux qui ont
t aidé Bismarck à faire l'Empire allemand, les droites
servatrices protagonistes de l'hégémonie prussienne et
l'idée luthérienne, formaient de tout autres projets.
olus à sauvegarder l'œuvre des Hohenzollern, résultat
n siècle d'efforts et de sacrifices communs, à poursuivre
ification de l'Empire et la fusion de ses peuples, à
ener sous un seul et même drapeau tous les peuples
langue allemande, tous, sans même avoir besoin de se
certer, encouragent le mouvement qui, en Autriche,
sse vers l'Allemagne ce malheureux pays.

On se souvient du drame qui se joua alors sur les rives
Danube. Décidément vaincu, le vieil empire des Habs-
rg s'effondre, se dissout ; de gré ou de force chacun de
peuples reprend sa liberté. Au nom du principe des
ionalités désormais érigé en droit des peuples à dispo-
d'eux-mêmes, l'Entente victorieuse rend la Bohême
a Slovaquie aux Slaves, le Tyrol aux Italiens, la Croatie
a Slovénie aux Serbes, la Transylvanie aux Roumains,
Galicie aux Polonais, la Hongrie à elle-même. L'Au-
he est ainsi ramenée à n'être plus qu'une province
mande de race, de langue, d'histoire. Conscients de
réalités, les 210 députés de langue allemande de l'an-
n Reichsrat autrichien, réunis en Assemblée nationale
visoire, déclarent le lendemain même de l'armistice
novembre 1918) considérer désormais l'Autriche
me une partie intégrante de la République allemande.
elques semaines plus tard, le Staatsrat ou Conseil des
ts (pays ou cantons) autrichiens accepte et confirme
e résolution. Sur ces entrefaites, le gouvernement du

Reich invite le gouvernement de Vienne à se faire repré
senter le 1er février 1919 dans la commission des États o
pays de la République allemande à Berlin, et, le 21 février
l'Assemblée nationale allemande vote à l'unanimité u
vœu invitant les deux gouvernements de Berlin et d
Vienne à s'entendre rapidement sur les modalités polit
ques de l'Union désirée. Le 3 mars, à Berlin où le secré
taire d'État socialiste autrichien Dr Bauer représent
l'Autriche, on est entièremeut d'accord sur les questio
de principe. Un traité est préparé : on convient qu'il se
complété plus tard par des lois d'Empire rédigées de co
cert par des représentants de l'Autriche et de l'Allem
gne. A Vienne, la nouvelle assemblée nationale const
tuante autrichienne (72 sozialdemokrates, 69 christlic
sozial, 26 grands-allemands, 3 indépendants), élue
16 février 1919, approuve.

On en était là des tractations quand les traités de Ve
sailles vinrent mettre le holà. Il était interdit à l'Autric
de prendre le nom d'Autriche allemande, de se considér
comme partie intégrante de la république allemande,
s'unir « à aucun autre État » sans l'assentiment du co
seil de la Société des Nations. L'Allemagne, de son côt
recevait, le 2 septembre 1919, une note aux allures d'ul
matum ; on lui enjoignait d'annuler l'addition ainsi rédig
faite à l'art. 61 de la Constitution de Weimar : « L'A
triche allemande sera, après son rattachement à l'Empi
allemand, représentée dans le Reichsrat par un nomb
de voix proportionnel à sa population. D'ores et déja s
représentants ont voix délibérante ». Ainsi se termin
la première phase de la campagne pour le rattacheme

* * *

Qui l'avait surtout conduite en Allemagne comme
Autriche? la sozialdemokratie. Résolue de part et d'au
à consommer définitivement la ruine des Habsbourg
rendre impossible dans l'avenir toute restauration d'u

nille qui, pour toute l'Europe centrale, représente puis des siècles l'idée catholique au pouvoir, la sozialmokratie espérait en outre exercer en Autriche la ème influence prépondérante qu'en Allemagne et, par écarter rapidement tout ce qui, dans la législation — le de l'école et du mariage surtout — porte encore mpreinte de l'esprit catholique. Comment expliquer s lors que Centre en Allemagne et chrétiens-sociaux Autriche aient appuyé le mouvement ? par cette raison s simple qu'il n'est pas d'exemple que les partis cathoues aient jamais eu le courage de se mettre en travers n grand mouvement de caractère national, qu'ici, en tre, tous deux, en ces premières années d'après guerre de révolutions démocratiques, subissaient l'influence la sozialdemokratie triomphante.

A l'Autriche désemparée, les élections d'octobre 1920 rent rendre quelque courage en brisant la dictature la sozialdemokratie. Partis 69, les chrétiens-sociaux enaient 85. Dans le nouveau Parlement, ils constiient maintenant le parti le plus nombreux ; les sozialnokrates étaient descendus de 72 à 69, les grands allends de 26 à 21 ; huit autres députés formaient un ndbund ou parti paysan de caractère plutôt petit bourois. Sous la saine direction du chancelier Seipel, les rétiens-sociaux allaient retrouver un peu de fierté et bon sens : ils s'éloignaient d'autant de l'idée d'un rathement de l'État à l'Allemagne.

Dix ans écoulés, quelle est aujourd'hui leur attitude ? peut, semble-t-il, la préciser ainsi.

* * *

Réduite à l'état de seconde Suisse, ne pouvant compter aucune des ressources qui font vivre la Belgique, mais e de son grand passé historique, de sa culture catholie, de ses libertés démocratiques, l'Autriche chrétienne-

sociale ne veut point sombrer, province inconnue, dan
un empire centralisé sous la férule de Berlin. En vai
l'Allemagne la presse-t-elle de se jeter dans des bras qu
l'attendent, elle tergiverse et résiste. Longtemps l'homm
éminent qui préside alors à ses destinées, le chancelie
Seipel, semble garder l'espoir de faire vivre son pays ;
attend l'heure où, les mêmes nécessités économiques qu
ont fait dans le passé l'empire des Habsbourg exigear
leur rapprochement, les États successeurs renoueron
entre eux des liens fédéraux.

Dans l'État autrichien, cependant, d'autres élément
politiques partagent avec Seipel et les catholiques l'in
fluence et la direction des affaires. Peu nombreux, ils son
d'autant plus agissants qu'ils se recrutent dans les élite
universitaires, l'industrie, la banque, le grand commerc
la presse. Dans la situation troublée qu'on traverse, leu
chef, le Dr Schober, s'impose par l'énergie de son cara
tère, la netteté de ses vues, la fermeté de sa volont
L'Autriche ne peut pas rentrer actuellement dans
grande famille allemande : rien n'empêche du moins d
préparer les voies à cette éventualité, d'unifier tout ce qu
peut l'être dans la législation et les institutions politique
économiques, scolaires. Sous l'influence de ce parti, don
l'appoint permet seul aux chrétiens-sociaux de gouverne
le travail d'assimilation se poursuit : les diplômes de fi
d'études, les stages universitaires sont déclarés équiva
lents, les tarifs postaux entre les deux pays deviennen
ceux dits de l'intérieur, les codes sont ramenés à des con
ceptions juridiques identiques..., finalement un traité d
commerce est conclu. Mauvaise foi ou insuffisance d'in
formations, la presse étrangère laisse le public dans l'ign
rance de ce travail qui n'est pourtant ni souterrain
hypocrite. Schober renversé par les chrétiens-sociau
parce que trop actif dans le sens du rattachement,
presse parisienne prend parti pour lui contre Seipel
Vaugouin... ; dans le ministère réformé, Schober rentre e
vainqueur pour reprendre son travail avec plus d'arden

ore. Curtius vient à Vienne... ; rentré à Berlin, il rend de la même presse française qu'il n'a rien enu... ; subitement la révélation éclate : c'est d'un veau *Zollverein* qu'il s'agit... On sait le reste.

Qu'un travail se poursuive toujours activement en emagne et en Autriche, au-dessus et en dehors des tis politiques, pour préparer le rattachement éventuel l'Autriche, il ne peut subsister sur ce point aucun ite. Une formule a été trouvée, assez heureuse pour iliariser l'opinion publique avec ces manœuvres, ces sures, ces assimilations : elle émane précisément du Schober : « Ne s'agit-il pas d'un peuple partagé entre ux États? » En Allemagne où la conception de Nation de Patrie ne repose pas comme chez nous sur l'idée du , mais sur celle de *peuple* et de *langue,* cette formule gmatise, avec une énergie que nous saisissons mal, une omalie journellement dénoncée par la plus puissante en mbre de toutes les organisations catholiques allemans : l'*Auslandsdeutschtum*, l' « Union d'entr'aide et de ıtien des catholiques allemands à l'étranger ».

Au cours des dix ans qui viennent de s'écouler, la posi- n des partis en Allemagne à l'égard du rattachement guère évolué. Demeurées maîtresses du ministère des faires Étrangères et de tous les postes diplomatiques, vieille aristocratie terrienne et la haute bourgeoisie ent de toutes les forces à leur disposition : banque, presse, seignement public, pour promouvoir avec plus d'achar- ement que jamais leurs prétentions à réunir en un seul tat fortement centralisé toutes les populations de langue lemande. Que six millions d'Autrichiens viennent grossir rang des catholiques, il n'y a point là pour eux sujet inquiétude pour l'avenir du protestantisme ou du germa- sme : une fois incorporés à l'Empire, ils entreront omme les autres populations dans le même courant « cul- ırel », ils subiront les mêmes influences administratives : législatives, ils recevront du temps, des hommes, des vénements, la même empreinte.

***

Ce rattachement, devons-nous l'envisager comme prochain? Si on devait en croire les diplomates et les hommes d'État catholiques allemands, c'est peut-être par la négative qu'il faudrait conclure. Chargé d'exposer à la Conférence catholique franco-allemande de Berlin (décembre 1929) les raisons de la méfiance dans laquelle l'opinion française reste à l'égard de l'Allemagne, nous avions signalé précisément ce rattachement éventuel; on connaît la réponse que nous fit, au nom de la délégation allemande, le comte Oberndorff, ancien ambassadeur : « Le P. Delattre a fait état hier, parmi les dangers que redoute la France, à la fois de l'Anschluss et de la centralisation croissante de l'Allemagne. Or le Révérend Père doit rayer l'une ou l'autre de ces deux questions de sa liste, car centralisation et Anschluss sont deux éventualités incompatibles. »

Nous n'avons pas un instant douté de la loyauté du comte Oberndorff. La thèse qu'il formulait à Berlin en décembre 1929, c'est la thèse autrichienne dans toute sa franchise, celle qui permet aux catholiques bavarois de protester avec la dernière énergie contre la politique centralisatrice du Reich. Mais cette déclaration représente-t-elle la pensée du Centre? Nous avons pour croire le contraire des raisons plausibles. En septembre 1930, s'élevant, à l'occasion du congrès des journalistes catholiques à Bruxelles, contre ce que nous venions d'écrire en juin dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Joos, dont la parole traduit avec plus d'autorité que celle du comte Oberndorff la pensée du Centre, nous faisait écrire : « Joos et beaucoup d'autres avec lui pensent que, sous beaucoup d'aspects, la centralisation doit encore être renforcée dans l'empire. Tout ce qu'ils concèdent, c'est qu'on accorde aux différentes provinces, qui seront remembrées conformément aux exigences géographiques et culturelles, cette autonomie culturelle que la France leur refuse chez elle

s l'Allemagne telle que l'envisagent M. Joos et ses , les pays seront donc mis sur le pied des communes. étendus, ils ne jouiront pourtant pas de droits diffé- s (1). »

e Centre veut donc une Allemagne centralisée sous ouvoir fort résidant à Berlin ; la constitution qu'il nd de ce pouvoir sauvegardera, dit-il, les libertés cul- lles. A ces déclarations de M. Joos, on ne saurait atta- trop d'importance. De la première, nous savons lle exprime plus qu'un espoir, qu'une volonté, qu'elle uit la collaboration active à un fait capital : l'unifica- et la centralisation de l'Allemagne sur le modèle çais. Ce fait trouvera-t-il sa contrepartie dans un nd : la garantie effective des libertés culturelles? Nous ésitons pas à déclarer qu'aucune vraisemblance n'ap- ici les espoirs exprimés par M. Joos. Non seulement Constitution de Weimar a fait faillite en ce qui con- ne cette garantie organique (art. 18), mais le Centre, ouvoir depuis la révolution, n'a même pas été capable faire voter une loi scolaire unanimement réclamée par catholiques. Si c'est un fait que l'Église jouit actuelle- nt dans l'empire d'une liberté qu'elle n'a jamais con- avant guerre, il en est de même de la sozialdemo- tie, du communisme, de la libre pensée, etc... ; de cette rté il faut même reconnaître que les adversaires du olicisme et du Centre profitent beaucoup plus effica- ent. Nous avons trop insisté ailleurs sur la déchristia- ation progressive de l'Allemagne pour y revenir ici : pelons seulement que, des voix obtenues par le Centre dernières élections, 60 0 0 sont des voix de femmes.

) « Joos und viele andere mit ihm sind der Auffassung, dass in vielen Punkten die zentrale Reichsgewalt noch stärken müs- , dass dafür aber die einzelnen nach geographischen, kulturel- usw. Gesichtspunkten zusammenzufassenden Landschaften, als asagen kommunalisierte Länder eine weitgehende Autonomie, nentlich auf kulturellem Gebiet, erlangen müssten, die heute französischen Provinzen versagt ist. » (Lettre du 27 août 1930.)

Le national-socialisme victorieux, disposant d'un pouvoi fort, étendu, sans contrepoids, respectera-t-il ces « liber tés culturelles » ? Il est permis d'en douter.

*
* *

Quelle serait, dans ces conditions, du point de vue reli gieux, la conséquence du rattachement de l'Autriche C'est ce qui nous reste à examiner.

De la condition présente de l'Autriche sous l'aspec religieux, nous avons dit assez dans nos *Luttes présentes d catholicisme en Europe centrale* (Paris, Spes, 1930), pou n'en recueillir ici que l'essentiel. Elle se caractérise pa une balance à peu près égale des partis au Parlement d Vienne, mais aussi par une sujétion des catholiques au nationaux-libéraux : en face des chrétiens-sociaux 66 députés qu'appuiera sans doute le Heimatblock (8 dép. se trouve la sozialdemokratie : 72 députés. Le parti chré tien-social gouverne, mais, en fait, grâce à l'appoint du par des intérêts économiques (grands allemands) du Dr Sch ber : 19 députés : là est l'explication de bien des manœu vres politiques qui nous étonnent... Il faut ajouter qu dans l'Autriche, république très décentralisée, les *Pay* gardent encore, en face du pouvoir central, des liberté régionales très étendues.

En Allemagne, la position respective des partis e tout autre. Par le nombre, l'organisation, l'activité, c'e la Sozialdemokratie qui possède l'influence prépondéran et joue le premier rôle ; le Centre, dans l'impuissance c il se trouve de faire, d'accord avec les droites hostiles intransigeantes, une politique conservatrice de sage évo lution, subit son ascendant et, quoi qu'il en dise, nage da ses eaux. Du point de vue parlementaire, l'apport de l'An chluss permettrait-il aux catholiques des deux pays de fai une politique plus indépendante, plus énergique ? Ce

ıs milieux allemands le pensent. « Tandis que, disent-
l'Autriche isolée reste à tout instant exposée à voir
sozialdemokrates l'emporter, Vienne écraser de sa dic-
ure tous les autres pays ou cantons, une législation de
ılturkampf ravager les libertés culturelles, la mentalité
cheviste envahir les campagnes, elle échapperait, réunie
Allemagne, à cette tyrannie pour dépendre d'un gou-
nement où le Centre et le parti populaire bavarois,
ıforcés du parti chrétien-social autrichien, continue-
ent de former un contrepoids sérieux au national-
ialisme. » Il n'y a là, croyons-nous, qu'une illusion. Du
: de l'Anschluss, dans le gouvernement du Reich, l'in-
ence des communistes surtout se trouvera renforcée, et
politique de surenchère poussera plus à gauche encore
Sozialdemokratie ; dans les centres au contraire, la ten-
n s'accentuera entre les deux courants prussien et
ınd-allemand, centraliste et fédéraliste. En outre, trahis
main comme hier par les droites nationalistes ou libé-
es, les Centres subiront de la part des Sozialdemokrates
e pression encore plus forte, plus antireligieuse, plus
ttement socialiste.

Il faut l'avouer : l'heure est passée où l'on pouvait
ɔérer la formation d'un bloc de l'Ouest assez fort pour
pposer aux influences de l'Est. D'Est et d'Ouest il ne
a d'ailleurs plus question dans une Allemagne démo-
ıtique véritablement unifiée sous la tutelle de Berlin.
ijà la multiplication des mariages mixtes fait descendre
ıs arrêt la courbe du catholicisme dans les régions les
ıs catholiques de tradition ; il ne semble pas douteux
e ce chancre gagnera le Sud tout comme il dévore la
ovince rhénane, puisqu'il est la conséquence fatale de
ıvasion des régions catholiques par les hauts fonction-
ires, les professeurs d'Universités, les riches industriels
majorité issus de milieux protestants. Depuis un siècle
plus, Berlin a mis très au point sa méthode de pénétra-
ɔn pacifique, sa politique d'assimilation ; aujourd'hui les
sultats en sont d'autant plus efficaces que la crise éco-

nomique et les préoccupations matérialistes mettent entièrement les hommes dans la main de ceux qui, par la centralisation des ressources financières, dispensent la manne de la terre. Où n'ont pas résisté les Rhénans ni les Westphaliens, ce n'est pas l'Autrichien qui tiendra.

Si l'on s'arrête à considérer quels sont les protagonistes les plus résolus de l'Anschluss, on est frappé d'y voir figurer au premier rang la Sozialdemokratie, l'autrichienne surtout, que son caractère bolchévisant rapproche davantage des communistes que des Socialistes allemands, puis sur le Danube comme sur l'Elbe, les nationaux-libéraux. A n'en pas douter, l'Anschluss marquera donc une victoire du Nationalisme et du Libéralisme. Qui pourrait espérer, dans ces conditions, que l'Église catholique en tire quelque avantage? Chaque fois que des Catholiques allemands se sont préoccupés d'obtenir de leurs adversaires un brevet de « germanisme » ils n'ont pu y parvenir qu'en flirtant avec le protestantisme, le nationalisme ou le socialisme, qu'en sacrifiant par conséquent quelque chose de leurs convictions spirituelles, de leur éminente dignité religieuse. Il en sera demain, si l'Anschluss se réalise, pour les catholiques autrichiens comme pour ceux des pays rhénans ou westphaliens. Il semble bien que sur le Danube on ne se fasse guère là-dessus d'illusion. Plus encore que la fierté du passé, des préoccupations religieuses expliquent l'opposition grandissante qu'y font à l'Anschluss les milieux demeurés catholiques.

*
* *

Dans toute étude sur l'Allemagne d'à présent, des distinctions s'imposent plus impérieuses qu'ailleurs : celle des catholiques d'avec le reste de l'Empire, celle même des catholiques d'avec leur représentation officielle : le Centre. Plus indispensable que jamais à la défense des droits et des intérêts des catholiques, le Centre est devenu une organisation politique où des groupements syndicaux

ɔsent de fait aux autres leurs vues, leurs idées ; qu'ils
ıt eux-mêmes dominés par des préoccupations d'al-
:e et de concurrence sozialdemokratiques tout à la
ce n'est un secret pour personne : on n'en saurait
tre responsable pour autant l'ensemble des catholiques
nands, épiscopat, clergé, organisations ; il n'en reste
noins vrai qu'en politique, l'action du Centre compte
e et qu'officiellement ce parti est nettement pour
schluss.

effort développé par l'Église catholique en Allemagne
vraiment digne d'admiration. La dispersion de ses
nts à travers l'empire a eu pour conséquence la diffu-
du catholicisme dans toute l'Allemagne depuis un
e. Plus une province, plus une ville peut-être où il n'y
es catholiques — bien que trop souvent pas encore
lise, d'école, de prêtre, d'instituteur... De ce chef, des
stiques consolantes peuvent être produites ; il n'en
e pas moins vrai que, suivant cette parole de
Schreiber, évêque de Berlin : « Toute église nouvelle
la diaspora suppose dans ses fondements des héca-
bes d'âmes », et que, suivant un autre : « Toute
isse qui n'est pas organisée pour mettre immédiate-
t la main sur les catholiques qui viennent s'établir
son territoire, peut compter le nombre des âmes
lle perd par celui de ses immigrants. » Les progrès de
éisme, de la libre pensée, de l'indifférentisme y sont
yants. Le rattachement de l'Autriche lui apporterait-
ı renfort assez sérieux pour retarder des échéances
es ? Nous n'osons ni le croire ni l'espérer... bien plu-
ɔensons-nous qu'à l'exemple de la Westphalie et des
s rhénans, l'Autriche subirait à son tour l'influence
ıristianisante de la culture qui rayonne de Berlin et
Universités allemandes.

est rarement sur une parole d'espoir qu'on est amené
nclure une étude sur l'esprit moral et social des pays
Europe centrale, de l'Allemagne surtout. Comme en
ıce au XVIIIe siècle, une philosophie nouvelle de la

vie, de la société, de l'État, se répand, gagne, envahit tou
les esprits ; on l'appelle d'un terme général : le bolch
visme. Cette maladie, comme beaucoup d'autres, s'attaqu
à chaque peuple suivant son tempérament. La France d
Louis XV s'est ri des prophètes qui lui annonçaient 178
et 1793 ; l'Allemagne catholique au milieu du XXe siècl
considère avec plus de sérieux les terribles semailles ;
est aisé de comprendre pourquoi dans l'Autriche enco
si profondément religieuse on n'envisage qu'avec effroi l
perspectives d'un rattachement.

PIERRE DELATTRE,
Institut de Théologie,
Enghien, Belgique.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'idée occidentale à l'école.
« Allemagne et France », par Hermann Platz

.e petit livre du romaniste de Bonn (1) est une prépa-
on à tout enseignement du français dans les hautes
ies allemandes, enseignement qui a pour but la con-
ssance de la culture française. C'est la première tenta-
: pour donner une forme nouvelle aux rapports entre
lemagne et la France en partant des forces vives de
lemagne actuelle, des faits réels et de la communauté.
Réalité et communauté, réalisme et solidarité sont,
ıme l'explique l'auteur dans la première partie, les
es fondamentales qu'on distingue dans le mouvement
.a jeunesse, dans les expériences de la guerre, dans la
ıstitution de Weimar, dans l'interprétation de l'his-
·e, dans le but poursuivi par la pédagogie actuelle et
.s les efforts de la pensée philosophique. La jeunesse
.llemagne et de France veut saisir avec impartialité et
pect, et tels qu'ils sont, les hommes et les choses, la
rie et le monde ; et, par des rapports sans cesse renou-
és et par des discussions générales, détruire les préven-
ıs entre les deux peuples. Le résultat du fait de la
erre est « un désir ardent d'unification et de pacification
ıs une Europe écrasée par les événements historiques,

) Hermann Platz, *Deutschland und Frankreich*, 1930 (Versuch
er geistesgeschichtlichen Grundlegung der Probleme), 150 pages.
ritz Diesterweg éd., Francfort-sur-le-Main.

à l'étroit, surpeuplée, qui ne sait où elle va, et qui, p conséquent, est désunie ». Une des lois politiques de Constitution de Weimar est la reconnaissance de tou communauté, nationale et universelle. Les nouvell recherches historiques révèlent, surtout pour le moye âge, l'idée fondamentale de l'Occident : l'universalisn réaliste et symbolique. La pédagogie veut vaincre la fa blesse qui vient d'une vie intérieure trop intense et tro exclusive, ainsi que la crainte de tout contact avec réalité. Pour cela, il faut élever les jeunes gens à l'ai de la profession et du travail, les mettre en contact av la réalité, et les mêler à la communauté. La philosoph enfin se détourne de la tendance idéaliste et positivis qui diminue l'être, et veut la remplacer par une tendan critique et réaliste et par une théorie universelle de propriété. L'époque présente revient donc à l'esprit occ dental qui, dans sa partie essentielle, a été formé, au cou de l'histoire des esprits, par l'Allemagne et par la Franc

La deuxième partie de l'étude est intitulée : « Solidari de l'Allemagne et de la France dans l'Occident considé au point de vue réaliste. » L'Allemagne et la France so solidaires dans le domaine des faits. Cela se voit da l'histoire de la civilisation et dans le caractère des deu peuples. Géographiquement apparentées, l'Allemagne la France sont unies plus encore dans le domaine intelle tuel, dans la conception occidentale d'après laquel « toute vie et toute activité doivent être au service l'esprit plus qu'au service de l'intérêt et du système ». I but essentiel du travail en commun des deux peupl doit être de pénétrer l'esprit particulier de chacun, q ressort nettement des œuvres extérieures de la civilis tion : esprit « qui est né des rapports généraux de to travail avec la réalité et le logos ». — Platz fait ensui l'analyse du caractère des deux peuples, analyse qui, fac

nent, rectifie quelques interprétations plus spirituelles 'exactes.

Le chapitre essentiel du livre traite « de l'état actuel du ionalisme en Allemagne et en France et de sa désor- nisation ». Dans ce chapitre l'auteur donne une place ns l'histoire des esprits à la réaction qui s'est manifestée Allemagne contre la France surtout dans les *Discours a nation allemande* de Fichte. Avant tout il représente me façon nouvelle et saisissante « la disparition des tionalismes, et l'idée de solidarité dans la réaction » aurras et Fichte — Les nationalistes français et Nietzs- e — Les nationalistes français et l'Allemagne). Pour première fois on montre, — ce qui a été souvent établi ur la science, la pédagogie, l'art et la philosophie, — e la politique française a puisé en Allemagne des idées entielles et des impulsions. Platz montre ce que doit e et ne doit pas être l'enseignement des langues vantes s'il veut faire connaître la culture d'un peuple ; il ajoute maintes remarques très pénétrantes sur le itre et son enseignement. A plusieurs reprises et avec e agréable franchise, il exprime l'idée que l'idéal classi- e n'est pas la seule conception du monde qu'aient les lemands. La pensée allemande date de plus de 150 ans. endant des milliers d'années elle fut une pensée occi- ntale dont la base était l'universalisme, le réalisme et symbolisme. Les principes qui doivent guider dans l'é- de de la civilisation d'un peuple découlent d'une his- ire objective des esprits dont l'auteur a indiqué les andes lignes et dont nous espérons bientôt un plus uple développement.

On doit mettre les jeunes gens en contact avec la cul- re française comme avec une manifestation précieuse originale de l'esprit occidental, qui montre ce qu'il peut présenter, éprouver et réaliser, et cela non dans un

esprit de « polarité franco-allemande », mais de solidarit des deux pays. L'auteur montre comment on peut fair cela en prenant comme exemple le moyen âge, qu'il étu die au point de vue de la civilisation.

Ce petit livre servira actuellement et dans l'aveni Justement à une époque où, par le développement d mouvement communiste et du mouvement socialiste national, les irresponsables intellectuels cherchent empêcher le rapprochement de l'Allemagne et de l France, ce livre est un acte. Un travail intellectuel e commun pour préparer l'histoire française et allemand des esprits doit se faire d'abord dans les universités, pui dans les hautes écoles. C'est la pierre fondamentale de l nouvelle Europe. On n'avancera dans cette voie que pa un travail clairvoyant et impartial.

Dr Maria Schluter-Hermkes.

Une initiative de professeurs catholiques français et allemands

Le nombre des réunions organisées pendant les vacan ces dans le dessein de permettre à des Français et à de Allemands de confronter leurs points de vue et de com prendre leurs positions mutuelles va chaque année gran dissant. Si toutes ne semblent pas d'inspiration égalemen heureuse, nous nous réjouissons pourtant de leur multi plicité. Elle est un bien, elle est même nécessaire. Si ce entrevues, pour être utiles, doivent répondre à des préoc cupations communes aux participants, si elles exigent de liens spirituels préalables, pourquoi n'y aurait-il pas autan de rencontres de ce genre qu'il y a, dans les deux pays d'individus ou de groupes unis par un même idéal ou u même travail ?

rmi les initiatives écloses durant les vacances, il n'est ans intérêt de signaler celle qui a groupé, les 18- illet, à Cologne, quelques professeurs catholiques ands et français. Cette réunion, de caractère privé, ıe au zèle infatigable du Professeur Hermann Platz, Jniversité de Bonn, à la bonne volonté accueillante puissante « Union des Universitaires catholiques » *ol. Akademikerverband*) et de sa section de Cologne, ·vouement d'une Française, Mlle Michel, professeur ange dans un lycée de Cologne. Ces noms, à eux étaient un gage de l'idéalisme élevé, de l'esprit ien, qui présideraient aux débats ; la composition eux groupes, français et allemand, pris en presque té parmi les professeurs en exercice de l'enseigne- secondaire, a permis de donner aux échanges de vue ur réaliste, objectif, concret, qui en assura la portée ce.

organisateurs poursuivaient un double but. Le pre- était, si l'on peut dire, un dessein d'éducation géné- ont bénéficieraient les participants : par des conver- s courtoises, mais d'une imperturbable franchise, r mutuellement à pénétrer dans la psychologie par- ere de chaque nation, afin de mieux comprendre les ons qui si souvent déroutent les esprits de peuple à e. Comprendre les données psychologiques des pro- s, ce n'est sans doute pas les résoudre, mais c'est du faire évanouir les pseudo-problèmes, et c'est se e en mesure de poser les vrais en leurs termes authen- . Cette connaissance des données de fait est un des ers devoirs de quiconque enseigne ou fait œuvre cateur.

second but, d'ordre plus technique, répondait aux cupations professionnelles des deux groupes de par- ıts. Comment les programmes et l'enseignement es professeurs présentent-ils aux jeunes Allemands re de la France, sa culture, la physionomie morale habitants? et aux jeunes Français celles de l'Alle-

magne? Les Français se reconnaissent-ils dans l'im
qu'on donne d'eux? et réciproquement les Alleman
Quelles méthodes sont en usage, dans l'enseignement
littératures étrangères, des langues, de l'histoire, — d
philosophie même, qui implique une doctrine des relat
internationales? Quelles directives donnent les inst
tions officielles? Quelles initiatives sont laissées aux
fesseurs?

On devine combien peut être précieuse la docume
tion mise à jour dans une enquête menée par des pr
seurs de nos lycées ou colleges libres et par des mem
du corps enseignant des *Höhere Schule* allemandes, q
lumière peut apporter l'exemple concret des méthode
usage dans l'autre pays. Les résultats de l'enquête e
leçons de l'expérience ont été magistralement exp
par le Dr Schümmer (rédacteur lui-même des Direc
officielles allemandes et directeur d'un grand lycé
Bonn, il était spécialement qualifié pour cette tâche)
le Dr Gerhards (Bonn), par Mlle Beermann, par le pr
seur Platz lui-même. Du côté français, les très remar
bles rapports de MM. Devivaise, professeur de philos
au lycée de Guéret, Lacroix, professeur de philos
au lycée de Bourges, celui de M. Monchoux (Évreu
communication de M. Vaussard (École des Roches) n
pas été moins riches en notations psychologiques, pré
ves pour les Français eux-mêmes.

Des enquêtes de ce genre, pour garder toute leur e
cité, doivent porter sur le milieu scolaire tout entier;
doivent être menées en collaboration dans l'enseigne
public et l'enseignement libre. Il n'est peut-être pas
tile non plus que, sans sortir de l'enseignement s
daire, elles se fassent en contact avec les professeu
l'enseignement supérieur, qui, recevant les jeunes g
la sortie des lycées et colleges, ont pour première
d'en apprécier la mentalité. Les organisateurs des 5
réunions de Cologne ont tenu compte de tous ces élé
nécessaires.

: telles rencontres privées, tenues sans fracas, dans elles le petit nombre des participants est un gage de r sérieux et d'intimité, où le travail, bien préparé, nent délimité, s'accomplit dans une atmosphère de oisie toute chaude de charité chrétienne, nous sem- appelées à rendre d'immenses services. L'essai tenté ogne en juillet dernier est tout à l'honneur des pro- urs catholiques français et allemands qui en ont eu ative ; il sera poursuivi, espérons-le, et servira mple.

J.-T. Delos,
Faculté libre de Droit, Lille.

La formation de la jeune fille allemande

mi les nombreux écrivains allemands que passionnent lement les questions d'éducation, Elis. Schneider, Doc- en philosophie, présidente depuis quinze ans d'une association de jeunes filles, occupe une place impor- par sa profonde connaissance de la jeunesse féminine ses besoins actuels. Elle vient de publier un *Manuel* (1), substantielle et forte, qui offre, à côté d'une étude que et générale, des directions pratiques pour l'éduca- le la jeune fille. Elle étudie d'abord avec une com- nsion affectueuse l'âme féminine dans sa complexité, iode déconcertante de la jeunesse, « période d'évolution ttente, d'audace et de timidité », où l'âme qui s'igno- ncore se découvre et s'essaie à vivre par elle-même. A ment périlleux et important, seuls des éducateurs gents qui seraient de grands chrétiens humbles et dé- ssés pourraient exploiter toutes les richesses que Dieu sées dans les âmes. L'auteur étudie minutieusement le ppement intellectuel, moral, religieux, de la jeune t tous les dangers qui le retardent ou l'arrêtent. Elle it, ces dangers, dans l'esprit du siècle et dans ses ma-

(1) *Handbuch der Weiblichen Jugendpflege*. Herder, Fribourg en 0, 1930.

nifestations morbides : littérature, théâtre, plaisirs, préj
etc...; dans la vie familiale désorganisée, et dans la pr
sion, que beaucoup de jeunes filles doivent embrasser
tôt : profonde étude de l'âme féminine moderne, incer
et troublée; tableau saisissant, brossé en traits vigoure
justes, qui montre quelles misères morales et matér
l'auteur a rencontrées dans son apostolat social et chré

Elle cherche, dans une seconde partie, un remède ra
et efficace à la déchéance qui menace la jeunesse. Actu
ment, elle le voit uniquement dans la formation de l
chrétiennes fortement organisées, qui, sans supplant
famille, procureront à la jeune fille ce que la famille ne
lui donner intégralement : le soutien moral, la form
religieuse, sociale, politique, la préparation morale et
que à sa vie de mère et de citoyenne. Elle expose un
d'études, un intéressant programme de conférences, d'
pations et de plaisirs variés, qui rendent les ligues en
magne si vivantes et si bienfaisantes. C'est un exposé
ple et attachant, où abondent souvenirs et anecdotes
œuvre vécue, parfois douloureusement, d'un haut i
social et pédagogique.

J. Schüler.

La République devant l'« Intelligence »

M. André Bellessort vient de se faire le Frédéric Le
des morts. Semblable à ces apologistes sans malice
pour rassurer la foi de leurs coreligionnaires, fo
dénombrement entier des savants spiritualistes, M
lessort, pour s'approuver de n'être pas républicain,
une revue générale des intellectuels français entre
et 1875, fait état et étalage de leur défiance du ré
démocratique et de toute idée généreuse; et la pr
est ainsi faite que les institutions républicaines sont
damnées par l'Intelligence. Surtout n'allez pas con
parmi les « représentants de cette intelligence »
écrit M. Bellessort) un Hugo, un Michelet, une G
Sand. Leur témoignage n'a aucun poids et ils ne s

dmis à voter dans ce suffrage universel des compé-
es : n'ont-ils pas gardé du goût pour les idées géné-
et quelque foi en l'homme après l'invasion et la
mune? Ce sont des princes des nuées et non « des
sentants incontestés de l'intelligence française ».
s un Renan, un Gobineau, un Fustel de Coulanges, un
e auront assez d'idées claires dans la tête et de pessi-
ne dans le cœur pour mériter les honneurs d' « une
e avec ».

Bellessort ne dissimule pas ses intentions : il descend
ce stupide XIXe siècle pour faire l'appel des précur-
de Charles Maurras. Certes il y a encore dans
st Renan beaucoup d'idéologie. (C'est de ce nom
avec Napoléon Ier et tous les autres esprits clairs,
ellessort flétrit la philosophie.) Ne croyait-il pas que
est en train de se faire? Ce barbouillage hégelien
mule mal une survivance de son éducation cléricale.
il avait aussi le sens du réel puisqu'il pensait que le
e humain ne serait jamais raisonnable et que l'indi-
n'a d'autre droit que celui d'être gouverné pour son
Aphorismes qui sont les colonnes de toute politique
tifique. Il excommuniait l'esprit démocratique et
gnait pour l'avenir des supériorités intellectuelles
une république populacière. Le sentiment de l'égalité
pour lui un préjugé de rustre. Il avait le sens des
nonieuses hiérarchies et, sans avoir lu *Anthinéa*, savait
n'y a de beauté au monde que si l'inférieur est subor-
né et sacrifié au supérieur, le barbare au grec, le save-
au philologue. Ses vues sur l'organisation de la cité
nt toutes rationnelles et utilitaires : « La France était
grande société d'actionnaires formée par une spécu-
n de premier ordre, la maison capétienne. Les action-
es ont cru pouvoir se passer du chef et continuer seuls
affaires... Les affaires devenant mauvaises, il y aura
demandes de liquidation. » Voilà un royalisme de tête
rbouillé des vieilles fidélités théologiques et senti-
tales : la préface de la logique et du positivisme
rrassiens.

Avec Renan, votent contre la République le comte Gobineau, qui déjà tenait pour aventurier tout rot arrivé au pouvoir. Fustel de Coulanges, qui n'aimait les érudits allemands et purifia ainsi l'atmosphère i lectuelle, Taine enfin, qui se vengea sur la Révolutio la peur que lui avait faite la Commune.

Mais tous ces chevaliers de l'intelligence avaient commune faiblesse : ils étaient anticléricaux et n'osa souhaiter Henri V par crainte des jésuites. Grâce intuitions du génie maurrassien, nos intellectuels mieux avertis et savent quel parti la cause de l'ordre tirer d'une alliance entre le catholicisme et le positivis Hélas ! le livre de Monsieur Bellessort est en retar quelques années...

M. Bellessort nous pardonnera de n'avoir pas en dit avec quelles grâces humanistes et universitair mène le dialogue avec les ombres qu'il s'essaie à rani Ombres d'intellectuels, les plus ténues et les plus va de toutes les ombres. M. Bellessort doit avoir bie l'esprit, et du plus français, puisqu'il leur donne que illusion de vie. Son art ne ressuscite que leur visage. L pauvres idées politiques ne sont que les feuilles mo de leur automne désabusé. D'autres ont eu peur pour l rentes en 1871. Eux ont craint pour leurs bibliothèq Leur épouvante est plus noble, certes. Mais c'est t leur expérience et toute leur sagesse. Qu'ensuite ils a fait de l'ordre, c'est-à-dire de la sécurité, un idéal p que, cette pensée de vieillard ami de ses habitudes s dalise notre jeunesse... Ce sont des ombres. Taisons-n Mais que Monsieur Bellessort les fasse et se fasse a eux professeur de sagesse politique, qu'il déploie t son élégance et tout son art de l'explication de te pour nous prêcher un empirisme terre à terre, un n nalisme sans horizons, nous lui répondrons que n avons d'autres maîtres que Taine et Renan. La peur d' dupé par les fumées de l'idéal et le goût du solide que M. Bellessort ne peut entendre parler d'Huma

iberté, de Vertu sans une discrète exaspération. En
e avec la stricte orthodoxie maurrassienne, il ôte à
grands mots toute leur virulence en ne les employant
u pluriel : les humanités, les libertés, les vertus.
s, qui n'avons pas l'esprit clair et qui au surplus ne
mes pas des gens distingués, nous les écrirons tout
même au singulier. Nous sommes passés aux barbares.
e que la politique est une science. Parce que toute
nce a ses principes au-dessus d'elle. Parce que la poli-
e reçoit les siens de la morale. Parce que notre mo-
n'est pas esclave du temps et du lieu. Elle est uni-
elle et elle a besoin de grands mots au singulier :
nanité, Liberté, Vertu, Dieu. Cette morale, notre
ale, n'est pas seulement un simple souci de dignité
rieure. Elle a juridiction sur les sociétés.
ourquoi donc voudriez-vous que ce démagogue de
ret qui hurle que la religion est affaire privée nous
e plus que ce professeur distingué qui nous suggère
la morale est affaire privée?

ÉTIENNE BORNE.

La Logique du Chef d'Entreprise

Vie Intellectuelle a déjà souligné l'importance des tra-
de M. J. Wilbois (1). Dans la collection qu'il dirige chez
n, le directeur de l'École d'Administration et d'Affaires
t de faire paraître un nouvel ouvrage, sous ce titre sug-
if : *La Logique du Chef d'Entreprise* (2). On peut y voir

Cf. *La Vie Intellectuelle*, 10 juin 1930.
J. Wilbois, *La Logique du Chef d'Entreprise*, collection : Les
-mecum du Chef d'Entreprise. Paris, Alcan, 1931, XII-251 pages,
.

comme le couronnement des autres volumes de la co tion; mais, et c'est l'auteur lui-même qui le fait remar dans son introduction, on peut le considérer au cont comme une préface. L'auteur a condensé dans ce nou volume des enseignements psychologiques qui peuvent utiles à tout homme et particulièrement à un chef d'e prise. C'est, en effet, un ouvrage très concret et les exen sont surtout adaptés au public que vise le titre. Mais ch peut y prendre son bien, l'élève de philosophie à qui il vira de trait d'union entre l'enseignement livresqu abstrait et la vie industrielle où il sera jeté demain, bien que l'industriel et l'ingénieur, déjà rompus au m qui y trouveront le « fil d'Ariane » si précieux pour cl et comprendre leurs propres expériences.

Beaucoup d'hommes d'affaires n'obtiennent pas de activité le « rendement » auquel ils pourraient préte Pourquoi? Parce que, dit M. Wilbois, ils commettent « fautes de logique ». Et, dans la première partie de ouvrage, il décrit les plus fréquentes et les plus coût de ces fautes : une mauvaise hygiène physique et men des notions préconçues, des généralisations hâtives, l des mots et des nombres, la question mal posée, l'obs tion et la documentation imparfaites, l'ignorance des ca et enfin le manque d'esprit d'invention. Quant à la deux partie, elle est consacrée à l'exposé des remèdes au m desquels les disciples de M. Wilbois élimineront, de leu ces regrettables « fautes de logique ». Tout cela est fort ressant, mais ne peut se résumer.

Au fond, ce que M. Wilbois appelle « fautes de logic ne sont que des conséquences du manque d' « *esprit que* » si fréquent chez les techniciens. Toutes les rec qu'il indique sont excellentes, mais il y a une chose q vade-mecum ne peut pas donner, c'est la manière de servir. Pour cela, il faut de la culture générale, et cette dition nécessaire est irremplaçable. Pour être un *chef* d'industrie ou homme d'État, la technique importe pe M. Wilbois l'enseigne), ce qu'il faut, c'est être un « hon homme ».

LOUIS BLANCKAERT.

La vie des journaux

Une librairie populaire, connue pour éditer des « clefs s songes », « le parfait secrétaire » ou *Le chat botté* sur pier à chandelles, vient de publier une brochure pour seigner comment on devient journaliste. C'est à l'usage as doute de ces petits ramoneurs, qui avaient chacun, on Villemessant, leur article dans le ventre. Avec des oles et des manuels comme ceux-là, nul doute que le Xe siècle connaisse enfin des journalistes parfaits. Mais journaux ? On nous dit bien comment on devient jour- liste ; on ne nous dit pas comment on fait les journaux. n'est pas la même chose, à beaucoup près ! De temps temps un journal nous apprend bien comment on le orique, matériellement. Aucun, que nous sachions, ne us a dit comment, de quelle pensée, par quels moyens tellectuels et pratiques, par quels efforts déterminés il st construit un nom, une réputation, un établissement, ne fortune. Ce serait pourtant fort intéressant, ce secret s dieux de l'opinion.

Au moins voyons-nous comment de nouveaux journaux saient de se tailler des fiefs dans le public. Cela nous cite parfois à des réflexions moroses.

Nous avons vu récemment se créer quelques magazines ustrés. Sinon pour tous, du moins pour plusieurs, il est ès visible que l'on s'efforce d'atteindre une clientèle oyenne pour qu'elle soit nombreuse. On veut la foule. r, on part de cet axiome connu que la foule est stupide, e le gros public est essentiellement médiocre. On cherche donc systématiquement cette médiocrité.

Le calcul est-il juste ? des grands lanceurs de journaux, ls livraient leurs méthodes, vous diraient probablement contraire. Cependant un résultat pénible est acquis : s publications à grand lancement, en visant la moyenne s lecteurs, abaissent le niveau de cette moyenne en leur

imposant bon gré mal gré, par le jeu de la publicité des primes, une médiocrité plus grande encore que ce qui règne. D'autres publications concurrentes surenc rissent sur cette médiocrité et font plus bas encore. Mê quand ces journaux ne réussissent pas, ils ont contrib à affaiblir l'esprit public.

Il y a là un danger qui devrait préoccuper tout le mor et les organisations de presse en particulier. Au siè dernier et plus récemment encore, les publications po laires certes ne respiraient pas les hautes sciences ; m elles étaient souvent en légère hausse sur leur pub auquel elles demandaient un tout petit effort d'adaptati Ce public se sentait grandi par son journal et lui en g dait ainsi reconnaissance. Nous n'en sommes plus là, e est dommage qu'on ne voie pas que cette élévation p gressive du lecteur facilitait la tâche du journal aut que son abaissement la complique, malgré les apparenc Car enfin le petit ramoneur qui aura appris le jour lisme dans son manuel populaire en même temps q copiait des formules de lettres, finira lui-même par av trop d'esprit, pour le public de catoblépas qu'on n fait !

* * *

Bien sûr, ce n'est pas dans cette erreur que sont to bés les éditeurs d'une nouvelle revue : *Le Mois*, qui présente sous l'aspect d'un compact et volumineux octavo. C'est la plus grosse de nos revues. Le num coûte quinze francs. La collection tiendra de la place da les bibliothèques, si la publication réussit. On a vis faire une revue universelle, et pour un monde aussi co pliqué et divers que le nôtre, il fallait nécessairem beaucoup de papier. L'important dans une revue, c'est choix des matières. Si on part du principe que tout intéressant, il faudrait réimprimer la grande encyclopé toutes les semaines. *Le Mois* donne l'impression de l'

nbrement parfois plus que de la richesse ; les questions angères y tiennent une grande place et parfois il semque ce soit au détriment des choses françaises, après .t aussi intéressantes. Chaque partie de la revue est prélée d'une illustration en hors texte, où se trouvent rapchées et mêlées en salade russe des éléments fort ers de l'actualité. Ce procédé fait un peu symbole.

La préoccupation des choses de l'étranger paraît cependnt se développer en France, puisque, après le *Je suis tout* récemment lancé, vient de naître *Lu*, un hebdodaire en grande partie composé d'articles traduits de rnaux étrangers. Ce journal est lancé par les mêmes teurs que *Vu* : on reconnaît au moins l'esthétique du re. Les articles ainsi traduits sont abondants, relatifs x grandes questions d'actualité ; d'autres suivent, par e assez singulière conception, les principales rubriques s journaux, afin sans doute de créer un élément de versité. Assurément il y a dans le tas de ces traductions s choses intéressantes, mais croire que cela permet de ivre l'opinion mondiale serait bien vain. L'esprit qui éside à l'ensemble du journal est plutôt de curiosité que documentation, et se tient dans une atmosphère assez eu élevée.

***

C'est surtout le goût de l'exotisme que cherchent à tter d'autres magazines nouveaux comme *Monde et yages*, *Toute la terre*, *Noir et blanc*. Ne raccrochez pas la à ce romantisme des ports, de l'aventure, de « l'évaon » qui sévit en littérature. Les enfants (et les grandes rsonnes) aiment depuis toujours les histoires qui se passnt au loin. *Le Journal des voyages* a eu, voici trente et iarante ans, grande vogue. Ceux-ci en sont la suite. *Monde et voyages* paraît deux fois par mois. Il appartient la Librairie Larousse. Malgré son titre, il traite des plus verses actualités, notamment des actualités scientifiques.

Chez Larousse, on travaille dans le neutre mais avec bon tenue. *Toute la terre* se présente sous un plus grand f mat, et offre plus de variétés. C'est un magazine hebd madaire, fondé et dirigé par l'éditeur Baudinière. L'e tisme en est curieux et intéressant. Les grandes régio françaises sont aussi étudiées. Des actualités de mode de reportage varient l'agrément de la revue ou en rompe l'unité selon les goûts. Aucune direction de pensée d'a leurs, comme on pense. Ici encore il s'agit de distra avec beaucoup d'images et un texte facile. Cette rev représente cependant un effort vers la saine distracti bien présentée.

Noir et blanc est également hebdomadaire, et s'intére plus spécialement aux choses coloniales. C'est un jour neutre, dont l'administration semble assurée par u société belge éditrice d'un journal d'assez mauvais a l'*Heure*, récemment fondé (voir notre précédente rub que). Mais il fait une place aux questions missionnair qui y sont traitées par des spécialistes comme MM. P Lesourd et Pichon.

* *

Tombons de quelques crans avec *Voilà*, qui se présen comme « l'hebdomadaire du reportage ». Aimez-vous reportage? on en a mis partout. Les quotidiens s'enco brent de longs feuilletons qui se qualifient reportages qui ne sont trop souvent que de longues études ou d récits de voyages purs et simples. Intéressant parfois, m cela dépend du « reporter ». *Voilà* exploite le ren acquis par le reportage; on s'adresse au gros public sa aucun raffinement et il s'agit à tout prix de lui plai Cela s'achète. Le directeur est M. Georges Kessel, le fr du romancier Joseph Kessel, et qui a déjà à son actif journal *Détective*. Cette dernière publication exploit les annales du crime avec une telle recherche malsai qu'à Paris on en a interdit l'exposition dans les kiosqu *Voilà* est moins malsain; mais c'est que *Détective* l' beaucoup.

***

N'oublions pas de mentionner parmi ces créations nou-
les un quotidien : *Paris films*, consacré à peu près
clusivement au cinéma. La presse du cinéma remonte
léjà plus de trente ans. Depuis quelques années, *Comœ-*
z lui consacre chaque jour une page, et c'est le *Ciné-*
mœdia. Le nouveau quotidien pouvait bénéficier de ces
orts, quoique, malgré tout le développement acquis par
cran, un journal qui lui soit consacré chaque jour sem-
e peu aisé à remplir; mais il fallait être l'organe du
néma français, dans toute la France et à travers le
onde. *Paris films* a préféré se restreindre à Paris en
mplissant chaque jour de nombreuses colonnes avec les
ogrammes des cinémas parisiens, qui n'ont d'intérêt
l'ici et que d'ailleurs donnent déjà d'autres journaux : *La*
emaine à Paris, notamment, dont le rédacteur en chef
aude Fayard a créé et mis en forme des rubriques pour
s programmes de cinéma qui ont rendu de grands ser-
ces. A propos de cette dernière publication indiquons
ne l'imitation qui règne en matière de création journalis-
que a suscité un hebdomadaire, *à Paris*, fondé sous les
aspices de M. Paul Lévy, directeur d'*Aux Écoutes*. *La*
emaine à Paris s'en est dégagée en élargissant son for-
nat et en acquérant ainsi des possibilités nouvelles.

***

Agrandissement de format qu'il faut signaler parce
u'il marque un progrès régulier et sensible, celui du
Petit Démocrate. Sans entrer ici dans la question poli-
ique, on peut remarquer qu'autour du *Petit Démocrate*
xiste une des plus méthodiques créations de parti
u'on ait essayées en France dans certains milieux. Le
Petit Démocrate, longtemps dirigé avec quelque har-
liesse par M. Robert Cornilleau, a réuni avec de faibles
noyens une excellente rédaction politique. La partie lit-

téraire laisse davantage à désirer, — et la littérature, c
moyen d'action ! On atteint les esprits d'élite, qui s
suivis par la foule. Elle n'y est cependant pas ignorée
se crée là un foyer dont pourrait sortir un quotidien,
aux temps futurs où l'utilité de la presse sera compris

En attendant, la presse Coty — car il faut emplo
cette formule — se complète. Aux deux *Ami du p
ple* qui flanquaient *le Figaro* était venu s'adjoin
récemment l'*Ami des sports*, hebdomadaire dirigé
MM. Frantz Reichel et Roland Coty. Depuis a été c
le Micro, consacré à la T. S. F. A présent voici *le Coup
patte*, hebdomadaire satirique dirigé par le chansonn
Augustin Martini. On connaît la formule de ces journa
qu'on n'a pas pour l'occasion renouvelée. Des dessins
Sennep, Guérin, Poulbot, des fantaisies sur l'actualité
Martini, des échos. Les thèmes cotystes sont soutenus
cette manière, avec assez de discrétion, parfois quelc
esprit, d'autres fois de la lourdeur ; on est honnête, m
avec des allusions égrillardes à l'occasion. C'est en mie
un succédané du *Charivari* que nous avons connu ces d
nières années. La presse Coty dispose ainsi de moy
multiples d'agir sur l'opinion. Cette action n'est pas ce
que nous aurions souhaitée. Par son thème principal,
reste l'anticommunisme, elle n'est pas sans effet utile.

* *

Terminons sur une note aimable et imprévue. De jeu
poètes, qui croient trop aux règles de Boileau pour ê
capables au moins quant à présent de révolutionner
littérature, ont fondé une revue : *le Ciel de France*. Ple
de jeunesse, à défaut de mieux. Il s'en fonde souvent,
ces revues. Ici, l'inattendu, c'est que, dans les exemplai
adressés aux critiques, une fleur, une vraie fleur, était g
sée dans les pages. Non, non, malgré les textes en vers
l'assassinent parfois, la poésie n'est pas morte en Fran

FOLLICULUS.

LES LETTRES ET LES ARTS

AUL CLAUDEL.
ambassadeur de France à Washington.

Sainte Jeanne d'Arc et sainte Thérèse de Lisieux.

Ce *Discours aux Dames Catholiques de Philadelphie* a été prononcé en anglais par Claudel le 24 avril dernier. Il ne nous en voudra pas de faire profiter les femmes françaises de la leçon qu'avec une si grande et haute simplicité il proposait à ses auditrices américaines.

.-H. LELONG.

Aux sources du Pari de Pascal.

Cette brève étude n'entreprend pas la critique du *Pari*. Elle recueille seulement divers textes plus ou moins apparentés au *Pari* et ajoute peut-être deux noms aux prédécesseurs lointains de Pascal. On y voit aussi que le texte de R. Sebond, qu'on est souvent tenté de mettre à l'origine du *Pari*, s'en distingue foncièrement et qu'en tout état de cause il faut reconnaître l'originalité de Pascal.

NDRÉ GEORGE.

Autour de Pascal et de Port-Royal.

Le *Pascal* de Mauriac. — Belles Amies de Port-Royal. — Gilberte Pascal. — Dans la lumière de Port-Royal.

CYPRIEN RICE. *Le problème linguistique en Per*

Comment (pour les Persans) écrire persan?

A. G. *De Paris à la Méditerranée a Morand.*

Images de notre pays... en attendant itinéraires d'Amérique.

RENÉE ZELLER. *Rue du Chien qui pêche... prolong*

Heureux prolongement, qui ne relève de l'urbanisme, mais de la plus délic charité.

PIERRE LADOUÉ. *Le récent remaniement du Mu du Luxembourg.*

Conservateur-adjoint du Musée national du Luxembourg.

Pour une visite fructueuse de no « Musée des artistes vivants ».

AUGUSTE MARGUILLIER. *L'art français dans Cours rhénanes.*

Un petit livre de Pierre du Colomb qui éclaire un épisode glorieux et peu co de nos annales artistiques.

B. MOUTHIEZ. *Disques.*

Musique religieuse. — Disques d'orch tre. — Piano. — Disques de chant. — « disque d'altitude ».

Sainte Jeanne d'Arc
sainte Thérèse de Lisieux

COURS AUX DAMES CATHOLIQUES DE PHILADELPHIE

est un grand plaisir pour moi de visiter à nouveau
ırd'hui cette splendide ville de Philadelphie, berceau
ndépendance Américaine, qui est associée à tant de
enirs de nos deux nations, et de répondre à l'invita-
de l'Alliance Catholique des Femmes, qui, je le sais,
sente le meilleur de la Catholicité dans ce grand
diocèse. Comme vous me l'avez rappelé et comme
gnore généralement, l'Église catholique de France
é un rôle très opérant dans le succès du mouvement
l'Indépendance, en levant une contribution volon-
de huit millions de livres tournois qui fut d'un
l secours pour le succès de la cause des insurgés à
oment où la destinée de ce Nouveau Monde était en
ns. Mais, après tout, l'argent et les choses matériel-
nt la forme la moins importante de cet intérêt et
tte affection durable que la France catholique n'a
s cessé de montrer à votre naissante communauté
ames libres. Il n'est pas nécessaire de vous rappeler
e bonne part de ce continent septentrional a été
verte par des missionnaires français, le Père Mar-
e entre autres (dont, soit dit en passant, le lieu de
nce, la ville de Laon, n'est pas situé très loin du
. Dans la formation de la vie ecclésiastique et spiri-

tuelle en Amérique nous sommes fiers de rappel
noms de Mgr de Chevreuse, de Mgr de Forbin-Jans
(auparavant) de Mgr de Montmorency-Laval, de ta
ces évêques missionnaires de l'Ouest, dont la vie hér
nous a été dépeinte d'une façon si romantiqu
Mrs Willa Cather. Les premiers Martyrs et Saints du
veau Monde furent des prêtres et des religieuses fra
les Pères Jogues, Brebeuf et leurs compagnons, r
ment canonisés à Rome, ainsi que la Bienheureuse
de l'Incarnation qui vient de fournir la matière d'un
volume à notre distinguée amie, Miss Agnès Rep
Les Sulpiciens furent les premiers, à Boston et à
more, à donner l'éducation ecclésiastique conforme
prit et aux méthodes de leur saint fondateur, M.
Et ce serait pour moi une tâche infinie d'essayer
mérer les couvents, les écoles des deux sexes, les co
gations, les pieuses semences de toute sorte dans la
terre catholique, qui sont le fruit des efforts en ce
des pionniers religieux français. Aujourd'hui enc
travail n'est pas terminé, et, bien souvent, depuis
arrivée à Washington, j'apprends quelque nouvelle
tion, due à l'initiative d'un esprit ingénieux et d'un
brûlant pour la gloire de Dieu et le bien des homm

J'espère que vous ne trouverez pas dans mes p
cet esprit de jactance et de vaine gloire qui est si so
dénoncé comme un péché spécifiquement gallican
qu'aucune nation ne puisse être considérée com
étant exempte. Mais, si l'orgueil et la vanterie peuv
justifier, il me semble qu'ils sont mieux à leur
quand il s'agit de la conquête des âmes, de l'acqu
et de l'organisation d'une vérité bienfaisante dan
large part du globe, que quand il s'agit de la poss
de richesses matérielles ou de territoires, si impo
soient-ils.

n tout cas, ma seule intention, en remémorant ourd'hui ces glorieux souvenirs de notre passé com-n, est de vous rappeler, et de me rappeler à moi-me, que ce beau sentiment qu'on appelle ailleurs itié Franco-Américaine reçoit dans votre Assemblée vrai nom, qui n'est pas amitié, mais fraternité. Entre catholiques de nos deux nations il ne s'agit pas de x brèves crises d'amitié, l'une à la fin du XVIIIe siècle 'autre au début du XXe. Il s'agit d'une tradition inin-rompue de trois siècles, d'un échange continuel, non de ce sentiment froid et vague qu'on exprime par le t de sympathies, mais de vivante, active et brûlante rité.

Et maintenant, puisque nous avons ici l'occasion de ıs rencontrer, moi le représentant officiel de la France, vous les représentants de ce qu'il y a de meilleur dans féminité catholique américaine, qu'allons-nous nous e? Quand des enfants se rencontrent, de quoi parlent-sinon de leurs parents? Mais nous, Français, et vous, holiques Américains, n'avons-nous pas beaucoup de ents communs? Nous ne sommes pas de médiocre ssance. La terre et le ciel ne sont pas assez vastes pour ıtenir tous les membres de notre famille. Il n'est pas icile de trouver parmi eux des maîtres pour nous eigner nos devoirs communs et des guides pour nos nmunes aspirations. Et comme je suis aujourd'hui mi des femmes, je vais choisir, parmi ces figures fami-es, les deux qui me paraissent plus particulièrement alifiées pour représenter ce double esprit si nécessaire une démocratie, c'est-à-dire à une communauté ommes libres : l'esprit d'indépendance (que nous uvons appeler aussi l'esprit de spontanéité) et l'esprit mour et d'obéissance passionnée. Une de ces figures sainte Jeanne d'Arc, et l'autre est cette petite reli-

gieuse catholique si chère au cœur de votre bon cardi
sainte Thérèse de Lisieux, que nous appelons auss
« Petite Fleur ».

Quand Jeanne d'Arc apparut, les jours étaient p
sombres pour la France qu'ils ne l'étaient pour l'Am
que à l'époque de Valley Forge. La plus grande et la p
riche partie du pays était sous la domination du roi d'
gleterre. La capitale elle-même était conquise. La ha
noblesse, « l'intelligence », le haut clergé lui-même et
principaux ordres religieux, étaient du côté d'Henri V
de Bedford. Le roi de France était un frêle jouvenc
qui doutait de son propre droit. Toutes les bata
étaient perdues, toutes les villes étaient prises, et la
nière, Orléans, sur la rive droite de la Loire, venait d'
assiégée. Et ce que tant d'hommes importants et instr
et bien intentionnés avaient accepté, une jeune berg
de dix-huit ans, Jeanne d'Arc, ne l'accepta point.
vit que cela n'était pas juste, que Dieu ne peut
loir le maintien de ce qui n'est pas juste, que quel
chose devait être changé, même si les hommes et
généraux n'y réussissaient pas. Du fond de son âme,
entend ce grand appel, ce cri glorieux qui, de ce j
n'a jamais cessé de retentir en elle : « Enfant de D
va ! va ! va ! » Où va-t-elle? Elle va à Chinon pour sa
son roi, elle va à Orléans pour délivrer la ville, ell
à Reims pour donner une couronne, et elle va à Ro
pour recevoir elle-même une couronne, la couronne
martyre parmi les flammes du sacrifice ! Mais la mort
même n'a pas exempté Jeanne de son devoir ! « En
de Dieu, va ! va ! va ! » Et Jeanne va toujours ! Elle a
jusqu'aux extrémités de la terre ! elle a été en Asie e
Afrique avec nos missionnaires ! Et ces derniers te
elle a été en Amérique avec Washington et Lincoln.
tout où il y a quelque chose de mal, où il y a une i

: subie par une nation ou par une classe d'hommes, par-
t où le peuple souffre sous le joug de l'ignorance, du
jugé ou de la brutalité, là Jeanne d'Arc va ! Elle va,
: va, elle va. Elle va plus loin que le Mississipi, plus
ı que les Montagnes Rocheuses, elle atteint un autre
éan. Une nation entière est imbibée de son esprit que
ıs appelez « l'esprit de frontière », sans doute parce
il ne connaît pas de frontières. Si l'espace lui manque,
a terre fait défaut devant ses pieds, le ciel étoilé lui
neure ouvert.

Jn grand écrivain catholique anglais que nous avons
récemment le plaisir de rencontrer en Amérique,
C. Chesterton, a fait dans un de ses livres une remarque
ırante sur ce « juste milieu » (« golden mean ») qui,
ın la philosophie aristotélicienne, est la base de toutes
vertus naturelles et la racine de toute sainteté. Il dit
: le « milieu » entre les tendances de notre nature a
trouvé non par une sorte de mélange ou de diminu-
ı, mais en développant, en face de chacune de nos dis-
itions naturelles, une autre disposition ou un intérêt
ıosé qui sert à l'équilibrer, non en nous efforçant,
exemple, d'obtenir une espèce de rose pâle et dou-
x, mais en nous intéressant à la fois au rouge pur et
blanc éblouissant. Il donne comme exemples la dévo-
ı égale de l'Église pour la chasteté et pour la mater-
é, vertus qui sont exemplarisées sur nos autels par la
rge Mère ; pour la pénitence et pour la beauté liturgi-
; pour le respect des parents et pour l'indépendance
âmes. Catholicité signifie respect pour toute l'humaine
ure. Si, dit M. Chesterton, vous cultivez dans votre
e seulement une vertu sans vous occuper des autres,
s elle a une tendance à pousser comme une mauvaise
be et à occuper indûment le champ entier, au grand
ımage et désagrément de tout le monde. Et M. Ches-

terton exprime cette pensée en disant : « Le monde
plein de vertus chrétiennes qui sont devenues folles.

Il vous est facile d'imaginer, chères Mesdames, d
désordre il y aurait dans le monde si chaque jeune fill
figurait avoir en elle l'étoffe d'une sainte Jeanne d'
Mais, sans sortir de France où vous avez convenu de
ter avec moi aujourd'hui, l'Église est capable de trou
dans son trésor un autre lot de vertus, que Jeanne d'
possédait aussi, mais auxquelles les circonstances n
pas permis de se révéler aussi bien. Qui, du moins p
un observateur superficiel, fut plus différente de sa
Jeanne d'Arc que sainte Thérèse de Lisieux ? La prem
passe sa courte vie à combattre à cheval sur les cha
de bataille. L'autre passe sa vie, presque aussi cou
entre les murs d'un couvent d'où elle ne sort jam
même pour une heure. L'une a tout un pays à sauver
roi à couronner, et trouve une mort glorieuse sur
trône de flammes. L'autre passe sa vie extérieure à éc
des vers innocents, à peindre des peintures enfantine
meurt sur sa couche monastique consumée par un
intérieur. Quelles destinées plus différentes ? Et cep
dant toute l'Amérique catholique éprouve le m
enthousiasme et la même vénération pour ces deux
nes filles françaises, pour celle qui fut soldat et pour c
qui fut religieuse, pour Jeanne d'Arc et pour Thérès
Lisieux, parce qu'elle sait que toutes deux furent m
par les mêmes motifs, amour de Dieu et de l'humar
obéissance sans réserve à la Divine Volonté et conse
ment au total sacrifice.

Tout saint est voué à une tâche spéciale et est ad
à certaines conditions données et à une certaine épo
J'espère qu'il n'est pas irrespectueux, bien que cela pu
sembler un peu paradoxal, de dire que sainte Thérès
Lisieux est mieux adaptée à l'Amérique d'aujourd'hu

elle plus de signification et d'intérêt que sainte
ne d'Arc. Elle fait face à un besoin plus grand, et
parce que son exemple et sa doctrine sont plus
ertement, emphatiquement et, si je puis dire, plus
ement en opposition et en contradiction avec les
cipes de vie modernes. Nous sommes ici dans le pays
a Déclaration de l'Indépendance, et chaque citoyen,
me ou femme, porte profondément gravé dans son
r chaque article de cette glorieuse Charte. Mais toute
ie de sainte Thérèse fut une déclaration de dépen-
ce. A l'âge où la vie ouvre des horizons infinis devant
jeune être, Thérèse convoite les quatre murs d'une
ule comme d'autres convoitent la liberté, elle convoite
pauvreté comme d'autres convoitent la richesse, elle
voite l'obéissance totale à une règle et à la volonté
n Supérieur comme d'autres ont soif de ces choses
t on fait l'éloge aujourd'hui en les désignant par les
ux noms d'autonomie et de self-control. Pourquoi un
ir si étrange et en apparence si contraire à la nature
maine et à nos instincts animaux? La réponse est la
role de Notre-Seigneur adressée à sainte Madeleine :
Une seule chose est nécessaire. » Nous sommes pauvres
rce que nous nous soucions de beaucoup de choses et
sommes capables d'en posséder aucune. Sainte Thérèse
n voulait qu'une seule. Sa vie entière est pour nous
e leçon de renoncement et de persévérance. Elle n'a-
it pas sans cesse sur les lèvres ce refrain : « Comme
te vie est morne et douloureuse et mesquine ! Comme
serais heureuse si j'avais une Lincoln, ou une fourrure
mille dollars, ou un meilleur mari, ou des enfants qui
e donnent plus de satisfaction ! » Elle était comme un
n musicien auquel le chef d'orchestre a confié une
rtie très intéressante, mais très difficile. Il n'a pas trop
toute son attention et de tout son talent pour suivre

à la fois la mélodie toujours changeante qui lui est r
lée page après page par la partition posée sur son pup
et les indications du chef d'orchestre, et en même te
prêter l'attention la plus exquise, chaque fibre de son
et de son corps demeurant tendue vers ce qu'exécu
ses camarades à sa droite et à sa gauche. J'exprim
toute ma pensée en disant que les yeux sont faits p
regarder en avant et les oreilles pour entendre ce qu
passe à nos côtés. C'est tout à la fois cette unité d'in
tion et ce sentiment de dépendance vitale par rappo
notre prochain et d'aide à lui prêter, qui est la gra
leçon que nous a donnée la « Petite Fleur de Lisieu
Elle nous enseigne que dans cette vie l'unité d'intent
est meilleure que des bavardages sans but et de bruya
éclaboussures dans toutes les directions. Il vaut mi
après tout, suivre la volonté de Dieu et les douces et
tes directives de la charité tout autour de nous, que
s'abandonner aux suggestions à courte vue de l'int
individuel qui ne nous mènent nulle part. C'est la gra
vérité qui a été exprimée dans le livre de l'Ecclésiasti
par cette sentence dorée que je ne me lasse jamais de ci
Ne impedias musicam, n'empêchez pas la musique. E
musique partout existe autour de nous, que ce soit
notre âme, dans les âmes des autres, ou venant des An
C'est cette suave musique qui était à la fois entendu
jouée par ce fils de saint François quand il frottait d
morceaux de bois mort l'un contre l'autre. Il n'est pa
bois si mort qu'il ne puisse en sortir quelque musi
pour une âme vivante.

PAUL CLAUDEL.

(traduit de l'anglais par Anne-Marie P

ux sources du Pari de Pascal

Les fervents exégètes de l'œuvre pascalienne ont pu couvrir chez les Anciens quelques lointains vestiges de gument du *Pari*. A cet égard, Sénèque et Platon lui-me seraient les précurseurs de Pascal.

Ne lit-on pas, en effet, dans le *Phédon* : « Il me semble, isque notre âme parait immortelle, qu'il est digne et nt qu'on se risque de croire qu'il en est bien ainsi. Ce que est beau en effet, et il faut se chanter à soi-même nme une incantation de semblables pensées (1) »? Considère les motifs de crainte et d'espérance, écrira nèque à Lucilius, et, quand de part et d'autre il y aura ute, penche du côté qui t'est favorable, crois ce que tu éfères (2). »

Sans doute le fil est ténu qui relie ces passages au célè-e fragment de l'*Apologie*, mais d'autres textes lui sont is curieusement apparentés. Tel ce lambeau d'argumen-ion pascalienne que je trouve, par hasard, dans l'œuvre ez oubliée d'un théologien du XIIe siècle :

« Ou l'âme est mortelle, ou elle est immortelle. Si

1) *Phédon*, 114 d (chap. 63), trad. Mario Meunier, Paris, Payot, 2, p. 307-308. M. Mario Meunier rapproche ce passage de l'Apo-ie de Socrate 40 C-41 C (chap. 32) dont le raisonnement se résu-rait ainsi : ou la mort est un anéantissement absolu, ou c'est le sage d'un lieu dans un autre. Si c'est le sommeil complet, c'est bien très précieux. Si c'est le passage dans un lieu qui serait, nme on le dit, le rendez-vous de tous ceux qui ont vécu, rien peut arriver de meilleur.

2) Lettres à Lucilius, XIII. Sénèque va même jusqu'à ajouter : i plures habebis sententias metus, nihilominus in hanc partem ius inclina, et perturbare te desine ».

elle est mortelle alors que vous la croyez immortelle ne s'ensuivra pour vous rien de fâcheux ; mais il pourr vous en coûter du désagrément si elle était immortelle que vous la teniez pour mortelle. Il vaut donc mie croire à l'immortalité de l'âme (1). »

Ainsi raisonnait Alain de Lille, maître fameux a Écoles de Montpellier et de Paris, l'un de ces esp curieux qui ont préparé la renaissance intellectuelle XIIIe siècle (2).

Et notre auteur d'abriter sa démonstration sous l'au rité d'Aristote, comme il convenait (3).

Dans le même temps (Alain de Lille est mort à Citea vers 1203) et dans des termes presque identiques, n retrouvons cet argument chez un anglais, Alexan

(1) « Aut anima est mortalis, aut immortalis. Si mortalis anima, et credis eam esse immortalem, nullum tibi inde prov incommodum; si autem est immortalis, et credis eam esse mo lem, aliquod potest tibi inde provenire incommodum. Ergo me est ut credatur immortalis quam mortalis » (Alanus de Insulis, *Fide Catholica.* Migne, P. L., t CCX, lib. I, cap. XXI, col. 334).

(2) Alain de Lille a mis en cours, au Moyen Age, le content *Liber XXIV Philosophorum*. Parmi ces 24 propositions de tend néo-platonicienne, voire même panthéistique, insistant sur la tr cendance de Dieu et son immanence dans les choses, se trouve lement la définition : *Deus est sphœra intelligibilis cujus cent ubique, circumferentia nusquam* (Regulae de Sacra Theolo reg. VII. — P. L., t. CCX, col. 627) mentionnée par S. Bonaven (*Itin. ment.*, c. 5, n. 8), S. Thomas d'Aquin (*De Ver.*, q. 2, a. 3, obj. Maître Eckhart, entre autres (Cf. aussi *Le Roman de la Rose, Gar tua*), et que Pascal devait reprendre : « Tout ce monde visible qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions, au delà espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix d réalité des choses. *C'est une sphère dont le centre est partout, la ci férence nulle part.* » Brunschvicg, édit. min., p. 348.

(3) Alain de Lille ne se donne pas pour l'auteur de cette a mentation : « possumus uti ea insinuatione qua usus est qui religiosus contra philosophum qui negabat animam esse immo lem. Ait enim : », etc...

:kam, professeur aux écoles de Paris entre 1150 et 1170, eur du *De Naturis Rerum*, l'un des ouvrages les plus résentatifs des hommes de science de l'époque, et très ticulièrement des anglais, tournés déjà vers l'expérimentation :

Écoutez quelle est la puissance de l'art de persuader. Un étudiant Paris, sur le point de mourir, déclarait qu'il ne croirait jamais à ésurrection future si on ne l'en convainquait par un argument oable. Un de ses fidèles compagnons le persuada de cette nière :

Si tu crois à la résurrection future, celle-ci arrivera ou n'arrivera as. Si tu crois qu'elle arrivera alors qu'elle n'arrivera pas, ta foi e te sera point nuisible. Si tu crois qu'elle arrivera et qu'en fait le arrive, cette foi t'aura été utile. Mais si tu ne crois pas et que résurrection future doive arriver, il t'en coûtera un éternel alheur. C'est donc mieux pour toi de croire que de ne pas oire. »

Ayant entendu cet argument, l'écolier crut, et c'est dans la foi il vécut son dernier jour (1). »

O res commendabilis, honesta societas ! s'écrie Alexandre ckam, après avoir conté cette rapide et raisonnable aversion *in extremis*, dont il n'est pas défendu de sou-e.

Bien entendu, il serait parfaitement gratuit d'avancer e de ces textes procède le célèbre fragment de Pascal. 1 reste, y a-t-il lieu d'en rechercher la source histori-

(1) « Audi etiam quantum valeat rhetorica persuasio. Scholaris tur quidam, laborans Parisius in extremis, asseruit se nunquam ditiurum esse resurrectionem futuram, nisi ei probabiliter per-aderetur. Accessit ad eum socius ejus fidelis, convincens eum ibus : « Si credis resurrectionem futuram, aut erit aut non erit esurrectio. Si credis eam fore, et non erit, non nocebit tibi haec ides. Si credis eam fore, et erit, prodesse tibi poterit haec fides. Sed si non credis, et resurrectio futura sit, aderit tibi vae aeternum. Melius est ergo tibi credere quam non credere. » Hac dita allegatione, credidit scholaris, et credens diem clausit extremum » (*De Nat. Rerum*, cap. 173, « *De septem artibus* », éd. Wright, ndon, 1863, p. 297.

que? Cette considération vient si logiquement à l'es que l'argument fut manié par les premiers apologi chrétiens. Au temps de Dioclétien, en effet, sous forme plus compliquée, Arnobe l'employait déjà :

« ...Si telle est la condition des choses futures, qu'elles ne peu être atteintes ni saisies par aucune appréhension anticipée, le le plus raisonnable, entre deux opinions douteuses, et dans tente d'un événement incertain, n'est-il pas d'adopter celle donne des espérances plutôt que celle qui n'en donne pas? côté, en effet, nul risque, si ce qu'on nous montrait comme chain s'évanouit et nous fait faute; de l'autre, le préjudic énorme, car c'est la perte du salut, s'il se trouve, quand le t arrive, qu'on ne nous a pas trompés (1). » (trad. E. Havet, *Pense Pascal*, page 183, note 3).

Bayle signalera ce passage d'Arnobe (2). Est-il vrais blable que Pascal l'ait déjà connu?

M. Léon Brunschvicg suggère, non sans apparenc raison, qu'il songeait plutôt à l'argument du *Liber C turarum* (*seu Naturæ*) *seu Liber de Homine* de Raym Sebond que Montaigne avait traduit sous le titre *Théologie naturelle.*

Sebond émet successivement ces deux proposit contraires : *Il y a un Dieu* et *Il n'y a point de Dieu*, d'en supputer les conséquences :

« La premiere luy apporte de la fiance, du bien, de la consol et de l'espérance. — La seconde, du mal et de la misere : il c donc et recevra, par nostre reigle de nature, celle qui est et leure de soy et plus proufitable pour luy; et refusera celle qu

(1) « Cum haec sit futurorum, ut teneri et comprehendi nu possint anticipationis attactu : nonne purior ratio est, ex du incertis et in ambigua expectatione pendentibus, id potius cre quod aliquas spes ferat, quam omnino quod nullas? In illo periculi nihil est, si quod dicitur imminere, cassum fiat et vacu in hoc damnum est maximum, id est salutis amissio, si cum pus advenerit, aperiatur non fuisse mendacium » (Arnobius A *Adversus Gentes*, II, 4. P. L. t. V, col. 815-816).

(2) *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, 1730, t p. 607, art. Pascal, note 1.

table d'elle mesme, et qui luy apporteroit toutes incommodi-
aliquod incommodum, disait tout à l'heure Alain de Lille) : aul-
ent il abuseroit de son intelligence, et s'en serviroit à son
; ce qu'il ne peult ny ne doibt faire en tant qu'il est homme.
quel bien pourroit il esperer de croire que Dieu ne feust pas?
fruict en pourroit il recueillir?... Par quoy il est tenu de croire
Dieu est. » (*La Théologie Naturelle,* chap. LXVIII ; cité par Bruns-
:g, *op. cit.*, p. 438.)

ascal a dû rencontrer ce texte de *La Théologie natu-*
:. « C'est souvent le même ton et le même tour,
arque M. Fortunat Strowski (*Pascal et son temps*, t. III,
38-239), et c'est la même idée qui circule toujours
s l'œuvre achevée de Sebond et dans l'ébauche brisée
Pascal. »

[ais Pascal songeait-il précisément à ces lignes quand
ómposait le *Pari* ?

u'on y regarde de plus près, et l'on verra que ce rai-
nement ne peut être assimilé à celui de Pascal.

a « fiance », la consolation, l'espérance dont parle,
effet, Raymond Sebond ne vont point seules mais s'ac-
ıpagnent des gênes, des privations que doit s'imposer
:royant. Si Dieu n'existe pas, s'il n'y a pas de vie
ıre — outre le mal d'être dans l'erreur — le croyant
un marché du dupe.

:t c'est pourquoi nous rejetons absolument les raisons
le « sieur de Ceriziers, aumosnier de Monseigneur
Duc d'Orléans », exposait avec cynisme dans le *Philo-*
ie françois : « Quand la ruine de l'âme serait aussi
ırée que celle du corps nous est inévitable, on devrait
ffrir que la raison cherchât de quoi se tromper et se
:er, puisque son erreur serait innocente et son impos-
e véritable (1). »

) Paris, Antoine de Sommaville, 1643, t. II, p. 377; cité par
:st Jovy, *Études pascaliennes*, II : « Un excitateur de la pensée
:alienne, Pascal et Silhon », Vrin, 1927, p. 41.

D'après saint Paul au contraire, si les promesses d
foi n'étaient pas tenues, les bienfaits de la religion la
parfaite, élevée, anoblissante, ne seraient point souh
bles. « Si c'est pour cette vie toute seule que nous
tons notre espérance dans le Christ, nous sommes e
tous les hommes les plus dignes de pitié », déclar
sans ambages (I Cor., xv, 19). La fausse croyance n'es
une médecine, mais un poison ; aussi ne peut-on sou
qu'en tout état de cause il est avantageux de croire : «
combat que j'ai soutenu à Ephèse contre les bêtes n
rien de plus qu'une aventure humaine, dit encore
Paul, qu'est-ce que j'y gagne? » Et, reprenant à son co
le vers de Ménandre : « Si les morts ne ressuscitent
mangeons et buvons, puisque demain nous mourro
(ibid., xv, 32.)

L'apologiste qui spéculerait sur les biens d'un rém
rateur et d'un au-delà entièrement problématiques
mettrait donc, non seulement une maladresse, mais
sorte de malhonnêteté, car le croyant dont l'espér
serait vaine se trouverait actuellement frustré.

« ... après tout, note Jacques Rivière, la religion n'est intéres
que si elle est la vérité. Et si par hasard elle se trouvait ne p
tre, il faut avouer que le premier devoir serait de s'en débarr
Impossible de comprendre ceux qui prétendent qu'il faut dé
la religion à cause de son utilité sociale, même si on n'y croi
Maurice Barrès. Quelle insulte à la Religion! J'aime mieux ses
ennemis. Car enfin, si elle n'est pas vraie, la religion n'es
qu'un fort détestable embarras (1). »

Dans les *Pensées*, il ne s'agit pas de comparer les
effets de la foi aux inconvénients du scepticisme, co
dit *la Théologie naturelle*, d' « assortir ces choses l'

(1) *A la trace de Dieu*, Paris, édit. de la Nouvelle Revue
çaise, 1925, « Le respect dû à la vérité », p. 28.

ultre, pour veoir laquelle d'elles convient plus à l'estre au bien, et laquelle y convient le moins ». Pascal montera que le risque est moins grand à gager pour, qu'à ger contre, non pas que *de toutes façons* c'est chose meilleure de soy et plus proufitable pour luy » de croire ie de ne pas croire. « Si vous gagnez, vous gagnez tout ; vous perdez, vous ne perdez rien », dira-t-il, mais il faut tendre : rien qui soit comparable au tout que vous uvez gagner. D'un côté, le risque porte sur un bien rissable, de l'autre sur une éternité de béatitude. Il est cile dès lors de voir « ce qui vous intéresse le moins ». Est-il encore permis de supposer le texte de Sebond à rigine historique du *Pari* ?

Du moins, si Pascal a réellement puisé à cette source, l'a purifiée, il a détourné le courant ; de lui-même il a trouvé ses pères par-dessus ses pères. En cela, Pascal t plus près des apologistes du IVe et du XIIe siècle que i philosophe espagnol du XVe.

Sans doute, pourrait-on rassembler encore des textes ialogues (1). Qu'importe ; ils n'ont point retenu l'attenon des siècles, tandis que la mémoire de Pascal reste ernellement attachée à l'argument du *Pari*.

C'est que l'application, si hardie, en apologétique, du lcul des probabilités est ici toute nouvelle. Mais, en plus

(1) Le premier, M. J. Calvet (*Notes sur les pensées de Pascal, à propos l'édition Brunschvicg*, dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, l'Institut catholique de Toulouse, juin 1905) a remarqué le passage de Silhon, *De l'Immortalité de l'âme*, 1634, Livre I, discours II. A signaler également Antoine Sirmond, S. J., *Démonstration de ime tirée des principes de la nature, Fortifiée de ceux de l'Aristote, plusieurs beaux secrets de la philosophie sont mis en leur jour*, 1637, 456, etc... — V. Jacques Chevalier, *Pascal*, Appendices IV, 2, 359-361.

de cette mise en œuvre, une autre originalité de Pa
ne peut manquer de nous apparaître.

Écoutez-le :

« — Oui, mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire, vous
embarqué. Lequel prendrez-vous donc? Voyons. Puisqu'il faut c
sir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux ch
à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre
son et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et v
nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n
pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il
nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitu
Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estim
ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous per
vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter. — Cela
admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop... »

— L'objection n'est-elle pas précipitée? On supp
qu'il faut gager. Qui me dit qu'il faut gager? Je n'ai
cette vie : peu de chose. Mais je perds tout si je l'englo
dans cette aventure. Sans garanties, je m'abstiens.

— Bien raisonné s'il n'y a pas de doute. Or il y a
doute.

— Je nie qu'il y ait un doute.

Là, Pascal se tairait, ou il flagellerait son *libertin* d
de ces grands mots ironiques dont il a le secret.

Mais ce contradicteur imaginaire, Pascal ne l'eût jam
rencontré, et peut-être qu'aujourd'hui il n'existe
davantage celui qui a la tranquille et totale assurance
le problème de Dieu ne se pose pas, qui est aussi te
blement débarrassé d'inquiétude.

Pascal ne s'adresse pas à l'âme qui est à ce point dén
nie de richesse intérieure que les problèmes éternel
trouvent sans écho. Pour celle-là l'Apologie est vai
Seuls l'entendront ceux qui ont conscience de côto
des gouffres, et tout l'art de l'Apologie sera de les y p
cipiter.

ritiquant l'apologétique pascalienne, on oublie trop
ıt son caractère éminemment pratique. Il ne s'agit
démonstrations spéculatives, mais d'action ; aussi,
t-il pas vérifier le mécanisme du *Pari* comme on
ne les preuves classiques de l'existence de Dieu. Il
e apologétique qui démontre scientifiquement mais
ne faut guère attendre d'efficacité directe, en vie
te. Celle de Pascal veut nous intéresser personnel-
; d'où ses surprises, sa logique, son éloquence.
véritable éloquence du *Pari* — Dieu ! se moque-
le l'éloquence ! — consiste à présenter le problème
une affaire de Bourse dans laquelle nous sommes
engagés que nous-mêmes en formons l'enjeu.
pourra disserter sur l'inadmissible intrusion des
natiques en un domaine étranger. Pour le moment,
aissons la force d'un pareil argument en apologéti-
vante.
onnaissons aussi l'incomparable habileté de Pascal.
roide dialectique d'Arnobe, d'Alain de Lille et des
est manifestement impuissante à émouvoir. L'ar-
tation de Pascal, dramatique comme le calcul
et précis d'un capitaine évaluant le temps qui reste
rganiser le sauvetage des passagers de son navire
dition, est poignant.
lui vient cet accent ?
etite expérience des échantillons de textes mis en
du *Pari* me semble propre à mieux faire saisir ce
a, en celui-ci, de pressant, de direct, de personnel.
i, Taine invitait à lire le discours du Paysan du
, tel que l'a rédigé Cassandre, pour faire apprécier
vigueur et sa verdeur la fable de La Fontaine.
tant, l'originalité de l'auteur du *Pari* ne vient pas
accourci génial : les raisonnements des prédéces-

seurs de Pascal ne manquaient ni de fermeté, ni, q
quefois, d'adresse dans leur présentation. Sans la mis
œuvre nouvelle, d'ailleurs contestable en théorie, l'a
ment du *Pari* recélerait encore je ne sais quelle v
secrète dont on éprouverait l'effet sans pouvoir l'ex
mer...

Il faut croire que nous avons atteint l'apologétique pu

M.-H. LELONG, O. P.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Autour de Pascal et de Port-Royal

Le Pascal *de Mauriac.*

ur François Mauriac, la « rencontre avec Pascal » nte à loin. Dans les pages qui portent ce titre, e (1), et à propos de la petite édition Brunschvicg, ous faisait-il pas cette confidence : « Ce *bouquin* é partout avec moi depuis l'année de ma seconde rè, jauni, chargé de notes, de coups d'ongles, de phophies, de dates, de pétales séchés, pareil à ces livres parle Rimbaud *qui avaient trempé dans l'Océan* — clos mme mort dans le temps des folies et des divertisses, — revivait, se rouvrait, certains soirs, en même s que mon âme, et pour ma soif revenue, la source ouveau bouillonnait. »

ais ce n'est pas seulement pour cet aveu qu'il faut e l'article de 1923. Comme il est précieux, et comdéjà le livre d'aujourd'hui (2) s'y voit en germe, avec randes idées directrices, le son particulier qu'il rend, squ'à certaines phrases dont nous retrouvons les ter- En y joignant les quelques pages si sincères et si neuses sur l'*Orgueil de Pascal* que vient de publier *Vie Intellectuelle*, nous avons désormais une magnifivue d'ensemble, « le Pascal de Mauriac », et l'on rêve e édition idéale où *Pascal et sa sœur Jacqueline* serait

La Rencontre avec Pascal (revue hebdomadaire, n° du troisième naire de Pascal, 14 juillet 1923).

Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline, in-16, 254 p. (« Le Passé nt », Hachette, 1931.)

encadré de ces deux insignes fragments. (Mais! au f
la « bibliothèque Grasset » où paraissent les œuvres co
plètes de l'auteur...)

Nous disions : les idées directrices. Et avant tout, ce
ci. Est-ce grandir Pascal que de le masquer ? Pascal n
fait-il agenouiller devant lui, ou devant Jésus-Christ ?
se rappelle la célèbre page qui sert d'introduction au li
d'Emile Boutroux : le philosophe en prière devant
héros, cherchant, « dans un docile abandon », *la gr*
inspiratrice qui seule peut donner a nos efforts la direc
et l'efficace.

C'est proprement, en faveur de Pascal, contredir
Pascal lui-même : « On ne s'imagine Platon et Arist
qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des g
honnêtes, et, comme les autres, riant avec leurs am
et quand ils se sont divertis à faire leurs *Lois* et l
Politique, ils l'ont fait en se jouant ; c'était la partie
moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie, la p
philosophe était de rire simplement et tranquillemen

Donc, Mauriac réagit contre l'idée romantique de « l
frayant génie », ou contre le misanthrope sublime
manuels littéraires. « Justement — écrivait-il dès 1923
personne avant Pascal et personne après lui n'a pu de
ner en quelques traits simples et éternels cette carte
relief de l'homme, avec ses sommets et ses creux. » C
un peu une carte en relief de Pascal, avec ses sommet
ses creux, qu'il a entendu dresser. Comme Henri Bremo
il a bien compris que la grandeur de Pascal est d'av
surmonté son orgueil immense, d'avoir terminé dan
sainteté une vie commencée dans une grande ambiti
C'est de son propre livre entier qu'on peut dire ce
l'auteur écrit d'un certain point du récit de Gilbe
Périer : il y « éclate ce qui apparaitra désormais, à cha
instant de cette vie et jusqu'à la mort : la profonde hu
nité de Pascal ». Et il ajoute : « Comme dans ces m
cles où les cœurs des saints demeurent intacts au mi
des flammes, l'histoire de Pascal est l'histoire d'un co
que l'orgueil de l'esprit n'a jamais pu consumer [

sprit d'enfance, dans un génie tel que le sien et, au ur même de cette immense intelligence, une secrète cheur intacte, voilà ce que connaissent bien ceux qui, contents d'admirer Pascal, n'ont jamais pu se défen- de le chérir » (p. 95).

Car une grande tendresse « éclate » aussi dans ce livre : ıdresse clairvoyante, merveilleusement intelligente, is encore respectueuse. *Qui a jamais compris la gran- r de son ami?* Mauriac ne peut contenir cette plainte, ıgeant au fameux jugement de Nicole : « Il sera peu ınu de la postérité. » Mais lui-même, s'il traite Pascal ami, ce n'est certes point pour en réduire la grandeur. e ne crois pas non plus qu'il ait jamais rien fait de s « grand ». Ces deux flots qui coulent, dès le départ cette vie, l'un vers la gloire, l'autre vers Dieu, il en ntre le cours avec une vérité et un art admirables. ıtilise soigneusement les grands travaux de ses devan- rs (Brunschvicg, Strowski, et par dessus tout, pour scal chrétien, Pascal *mort en catholique* — n'en déplaise ı mémoire d'Augustin Gazier — c'est l'abbé Bremond lui donne le *la*...). Mais tout est fondu, repris, réor- estré, emporté dans un mouvement splendide, dans un courci unique où rien ne manque et où tout est bien ni. Comme la vertu de Pascal même, le ton monte de s en plus, les dernières pages sont à la hauteur sublime deux dernières années de ce grand homme et grand étien.

Ce livre est celui où Pascal est rendu le plus sensible cœur, sans que l'intelligence y perde. L'auteur des *nsées* n'y est nullement moins grand savant, ni moins nd écrivain, ni moins grand homme. Il n'est plus isolé le « rocher solitaire » de M. Léon Brunschvicg, voilà t. « Le miracle, n'est-ce pas au contraire que ce pro- ieux esprit ait pu, de siècle en siècle, se mêler à la le des êtres inquiets, qu'il se soit tenu à leur niveau, e, sans s'abaisser jamais, il ait su se mettre à la place chacun? » Barrès le voyait comme un héros de Cor- lle ; Mauriac, si l'on peut dire, le prend *où* Racine. Et

« le miracle », c'est qu'il n'est pas moins héroïque air
il est seulement plus vrai.

L'esprit humain, à l'ordinaire, dépouille la multiplic
vivante des grands hommes pour les faire rentrer dans
cadre où se complait son besoin d'harmonie et de sim
cité. Cette stylisation, ce choix, qui sont de l'essence
l'art (même s'ils n'en font pas le tout), — la science ne
connaît pas moins. Nécessairement elle rationalise
faits. *Toute théorie*, disait récemment Valéry (résuma
j'imagine, Meyerson), *ne se peut construire qu'aux dép*
du réel. Eh bien ! ce besoin profond de l'esprit se retrou
aux admirations du « cœur ». Et s'il a ses raisons que
raison ne connaît pas, l'on peut dire aussi qu'il donn
la raison plus que le réel ne connaît — il réduit dans
admirations la complexité frémissante d'une vie a
lignes nobles et froides d'une statue. Pascal est l'exe
ple-type de cette pieuse déformation. On sait que po
vaincre la douleur d'une rage de dents, Pascal, dit-on, s'
taqua au problème de la roulette et le résolut. On gé
ralise, et pour un peu, ne lui donnerait-on pas une cor
nuelle rage de dents, afin qu'il pût inventer toujou
Combien plus juste François Mauriac qui observe à p
pos de l'usage de maladies : « Cette souffrance misérai
et basse, qui entravait ses recherches scientifiques, ret
dait aussi sa recherche de Dieu. » Car Pascal est
homme, et, comme tout homme, n'est ni ange, ni bête

*
* *

Belles Amies de Port-Roy

A propos de la Mère Angélique et de ses austères co
pagnes, Mauriac note quelque part : *Il y avait bien de*
tendresse chez ces âmes redoutables. Ce n'est point amo
des transitions si j'inscris cette remarque au seuil
livre de Mlle Cécile Gazier : *Les Belles Amies de Po*

ıal (1). Livre charmant, d'ailleurs, comme son titre, et Port-Royal n'intervient que pour auréoler ses *belles ies*. « On connaît surtout de Port-Royal le côté sévère ; parle surtout, et parfois avec exagération, de ses ıeurs, de ses austérités, de son inhumanité même ; et 'on s'accorde à lui reconnaître un aspect estimable, elques-uns disent admirable, il ne vient guère à l'idée personne de lui chercher un aspect aimable. »

'est cet aspect-là qui nous apparaît ici. Mais à vrai e, pour nous le présenter, l'auteur a dû quelque peu ıchir les murs de l'abbaye. Certes, elle saisit la moin- occasion de nous montrer la *tendresse*, l'humanité, de âmes rigoureuses ; mais enfin, c'est de leurs amies, de rs amies du dehors qu'il s'agit. La princesse de Guéméné, bord, et qui revenait de loin. La royale amie, Louise- rie de Gonzague, reine de Pologne, qui, elle, ne reve- t pas de l'amour, mais de l'ambition. Mme de Sablé, la ırmande (comme son frère le grand prieur du Temple) dont La Rochefoucauld goûtait si fort les confitures. ne d'Aumont est à part : sa douleur de veuve fut sa ıle aventure, elle l'ensevelit dans le cloître et, des bel- amies de ce livre, il est symbolique qu'elle seule n'ait ; son portrait hors-texte. Mme de Longueville, Mme Sévigné nous sont familières, encore que leur visage t tout renouvelé, rajeuni, sous ce pinceau délicat. Et ne de la Fayette, je crois, montre ici son *vrai visage*, aucoup plus qu'en nul portrait antérieur. Enfin, Mlle Joncoux est l'amie de la fin, celle des derniers jours, ; mauvais jours : Marthe, après beaucoup de belles adeleine.

Mlle Gazier connaît admirablement ces figures, ces ıes, ces murs, ces choses. Pour elle, Port-Royal a-t-il elque secret ? (Nourrie dans le sérail... si l'on ose dire ur la plus grave des abbayes !) Son livre a bien de l'a- ément, et que l'on peut goûter sans remords, en

1) 1 vol. in-8 écu, VIII-255 p. avec huit portraits hors-texte. — Per- , 1930.

oubliant la bulle *Unigenitus*, la question de droit, la qu
tion de fait, et les *Provinciales*. Ce qui n'est pas d'u
faible originalité, en de tels domaines !

Et puis, Mlle Cécile Gazier a le sens de l'histoire,
l'histoire intime et vraie : en quelques traits justes
fins, elle excelle à évoquer les lieux augustes ou les bea
personnages d'autrefois. C'est peut-être Mme Arvè
Barine retrouvée.

*
* *

Gilberte Pasc

Selon tout le monde, la sœur de Pascal, c'est Jacquelin
Pour Gilberte, — Mme Périer, la sœur aînée, — « sa v
toute vouée aux siens, dédiée sans réserve au renom
ses cadets, se voulut uniquement fraternelle ». Air
parle Mme Marguerite Perroy, dans l'introduction d
livre où elle tente de faire connaître Gilberte Pasca
c'est-à-dire de réparer un injuste oubli (1). Livre aimabl
sans plus, où l'on ne nous prend certes pas en traîtr
puisqu'on nous déclare à l'abord : « Qu'on n'espère poi
ici un travail érudit, nécessitant des habitudes, une pr
paration spéciale. » Après cet aveu, comment reproche
à l'auteur d'enrichir Corneille du vers le plus conn
d'*Athalie* ? Ou, en une ligne, d'expédier à Port-Roy
« l'Oratoire presque entier » ?...

*
* *

Dans la lumière de Port-Royal (2

Le titre surprend un peu, et Sainte-Beuve, lui, montra
« l'ombre ». L'avant-propos ne surprend pas moins, c
voici ce qu'on nous dit, à l'abord : « La lumière de Por
Royal éclaire les consciences sur elles-mêmes et apaise l
passions. » Les mauvais esprits retourneront la phras

(1) 1 vol. in-8, 258 p. Vrin, 1930.
(2) *Dans la lumière de Port-Royal*, bois gravés de J.-V. Prost.
1 vol. in-4, 1500 exempl. numérotés. Editions du Sycomore, 48, ru
d'Assas, 1931.

mme certaines pensées de La Rochefoucauld, c'est-à-
e comme un gant : « L'ombre de Port-Royal trompe
consciences sur elles-mêmes et déchaîne les passions. »
Le livre de M. Jean Quercy, d'ailleurs, ne prétend qu'à
us divertir. Il s'agit de trois nouvelles, et qui ne laissent
s d'avoir, dans l'aspect extérieur, un certain air Henri
Régnier. Port-Royal romancé nous étonne peut-être.
Monsieur, dit M. Pascal... » — « Rassurez-vous, Mon-
ur, répondit en souriant Jean Racine... »
Simple question d'habitude, sans doute, et sous ces
nspositions l'on devine un lettré.
Et puis, le papier est si beau, la présentation magnifi-
e! Quel dommage que les « bois gravés par Jean-Vital
ost » soient si noirs, et nous montrent trop bien, eux,
e la lumière n'est pas chose janséniste!

André George.

Le problème linguistique en Perse

La Perse, comme tant d'autres pays de l'Orient, est enga-
e à fond dans un effort pour se transformer d'après des
odèles européens ou américains. Il était inévitable qu'un
ouvement pareil se fît sentir également dans le domaine de
langue et de la littérature. Pour ce qui est de la littérature,
mitation du style occidental, surtout du style français,
ait commencé, dès l'époque de Nasireddin Chah, à abâ-
rdir le style persan, qui avait certes besoin d'un renouvel-
ment, mais d'un renouvellement qui fût dans les cadres et
lon l'esprit du génie persan.
Mais la question brûlante du moment, posée surtout par
n cercle littéraire de jeunes, *La Perse nouvelle* (*Irani juvan*),
t la question de l'alphabet.
C'est un fait incontestable que l'écriture persane (autant
re arabe), surtout lorsqu'elle s'écrit *chikasté* (brisée), pour
lis que soient ses contours sous la plume d'un calligraphe

de profession, se lit difficilement. Au bout de cinq annés d'études, les écoliers persans éprouvent encore bien de peine à déchiffer convenablement un texte, et des professeu du premier ordre m'ont avoué qu'ils ne peuvent presq jamais constater, au premier coup d'œil, le contenu esse tiel d'une page, ni trouver tout de suite le passage qu'ils ch chent. Des personnes judicieuses ont estimé que l'adopti des caractère latins vaudrait une économie de deux annés dans les études primaires. La difficulté de l'écriture actue est habituellement augmentée par ce fait que les manue d'école, aussi bien que les livres d'un intérêt plus génér sont imprimés ou lithographiés d'une façon très défe tueuse.

Depuis l'époque de Nasireddin Chah, un nombre croissa de Persans ont appris le français et se sont habitués à c textes parfaitement lisibles. La comparaison avec les text persans se fait d'elle-même. Il s'y ajoute le fait, qui ne po vait être sans retentissement, de l'adoption de l'alphab latin par la république turque, voisine de la Perse, et p quelques républiques turcomanes de l'Asie Centrale sovié que.

Malgré cela, le mouvement en faveur de l'alphabet lat n'avance que lentement. Les hommes mûrs, habitués depu l'enfance à l'écriture arabe, ne se sentent nullement dispos à l'échanger contre un alphabet « firangui ». L'exemple la Turquie ne les émeut pas. Les Turcs, disent-ils, n'ont p une littérature abondante et riche comme la nôtre ; il impo peu, pour eux, d'écrire d'une façon ou de l'autre. Qu' fassent à leur gré. Attachons-nous d'autant plus à nos chè vieilles habitudes persanes.

Rappelons-nous que la Perse est un pays aristocratique conservateur et qu'elle a conscience d'être le déposita d'une civilisation très ancienne et très spéciale.

Ce qui attache encore les Persans à l'écriture arabe, c' qu'elle est pour eux quasi divine, étant la forme sous laque la révélation définitive a été accordée au Prophète. Mais point de vue national, ils méprisent les Arabes, senta davantage leur affinité avec les races cultivées de l'Europ

c'est en présentant la question sous cet angle que les partisans de la nouvelle écriture réussissent le mieux à gagner des adhérents. Abandonnons, disent-ils, le cercle étroit des peuples musulmans arriérés, tels que les Arabes et les Persans, et mettons-nous franchement au milieu de la grande société des nations éclairées de l'Occident. L'alphabet latin, outre ses avantages pratiques, sera le signe et le moyen de cette association. Afin de pourvoir à la conservation des trésors de notre littérature, il faudra se décider en même temps à l'impression méthodique, en nouveaux caractères, de tout ce qui vaut la peine d'être conservé.

Quoi qu'il en soit, pour que ce mouvement aboutisse, il faudra, tôt ou tard, que le Gouvernement s'en occupe. L'initiative privée se révèle généralement peu efficace en Perse. Le régime qui a fait beaucoup pour le renouvellement des sphères de la vie nationale et de l'éducation ne manquera pas, sans doute, au moment propice, de faire sortir, enfin, ce pays aryen du joug séculaire d'un alphabet qui, pour citer Louis Massignon (dont la récente visite à Téhéran a été précieuse pour nous tous), « a deux défauts : son polymorphisme mal différencié, qui donne le même aspect à des consonnes différentes, et des formes variées à la même consonne, et son caractère de cursive sténographique, qui omet les voyelles qu'on ne peut deviner et rétablir qu'en liant l'étude de l'alphabet à celui de la grammaire ». Et Massignon ajoute : « Il est difficile de démocratiser et de généraliser l'instruction en persan au moyen d'un pareil instrument. »

Sur « la littérature persane, dans le passé et dans le présent », le littérateur distingué qu'est M. Achtiani a fait récemment, dans la grande salle de l'Université américaine, une conférence très brillante et très sage. Faisant l'historique de la langue persane depuis l'époque de l'invasion arabe jusqu'à nos jours, le conférencier a signalé les coups formidables portés à cette langue par les conquérants musulmans, qui auraient voulu substituer l'arabe, langue sacrée du Coran, au persan, langue profane et véhicule de religions fausses. « Mais nous autres nous n'avons jamais véritablement appris à parler l'arabe », a dit spirituellement M. Achtiani. « Les

campagnards n'ont même jamais commencé à le parler et
habitants des villes se sont vite mis à remplacer les vocab
arabes par des mots persans. » En effet, le génie persan
s'est pas laissé étouffer, et l'on pourrait même se félici
d'un enrichissement de la langue par tant d'éléments arab
n'était le fait douloureux de la perte irrévocable des élémen
persans qui leur ont cédé la place. Heureusement, la gran
épopée historique de la Perse s'était toujours conservée
prose, de telle façon que le génial poète Firdausi put en fa
le monument poétique impérissable qu'est le « Chahnameh

De nouveau à l'époque mongole, nous a rappelé M. Achtia
la langue persane a eu beaucoup à souffrir des activités litt
raires d'écrivains qui ignoraient jusqu'aux règles mêmes
la grammaire persane. Le conférencier a cité un certain no
bre de vers persans de cette époque qui révélaient ce
ignorance.

Enfin, M. Achtiani, comme tous ceux qui s'intéressent à
pureté et à la beauté de la langue persane, déplorait l'abâta
dissement du persan, à l'époque moderne, par l'imitatio
servile de modèles français ou autres. Il a cité une quanti
de passages, tirés, pour la plupart, de journaux de Téhéra
écrits dans un style qui faisait rire l'auditoire, mais qui n'e
que trop souvent le fruit d'une abdication fâcheuse de l'e
prit persan devant une culture étrangère. En cette matièr
comme l'a très bien dit M. Achtiani, il faudrait, tout e
accueillant avec reconnaissance et avidité l'apport de
science et de la pensée de l'Occident, trouver, pour cet
science et cette pensée, une expression persane authentiqu
former un vocabulaire et un style appropriés, en se servar
d'une méthode réfléchie conforme au génie historique de l
langue persane.

Pour qu'une telle œuvre puisse se réaliser, une Académi
est une nécessité absolue. Appelons de nos vœux le jour o
les soucis économiques du pays seront suffisamment apaisé
pour que l'on puisse se souvenir et se préoccuper de se
besoins spirituels et intellectuels.

Téhéran.

CYPRIEN RICE, O. P.

De Paris à la Méditerranée avec Morand

Images du monde est le titre d'une « encyclopédie illustrée de vie moderne », qui s'est fondée l'année dernière et me parait 't originale, malgré tant d'essais antérieurs. Plus qu'au-ne autre, en effet, elle joint l'utile à l'agréable, ou, plutôt, ntellectuel au visuel. Ces « images » ont la perfection que nnent aujourd'hui les procédés de l'héliogravure, mais le tte, au lieu de tomber au rang de parent pauvre, de déshé-é, reçoit désormais une double mission. Un chapitre inau-ral, confié à un grand écrivain ou un personnage important, ume l'ensemble ou forme prélude au livre; et les « légen-s » explicatives au bas de chaque image sont rédigées par spécialiste. Nous avons eu ainsi *Mer, Marines, Marins* de ul Valéry, avec les commentaires d'un capitaine au long urs, — le dernier ouvrage de Jean-Brunhes, *Races*, dont documents étaient commentés par sa fille, Mme Brunhes lamarre, — un volume sur l'*Indochine* présenté par Albert rraut, expliqué par un membre de l'Ecole française d'Ex-me-Orient; — voici enfin un « itinéraire » composé tout tier par Paul Morand, puisque cette *Route Paris-Méditerra-* lui doit intégralement son texte (1).

Ce P.-L.-M.-là, bien entendu, est uniquement automobile, l'on peut dire. Morand, fervent du volant, qui a parcouru inéraire bien des fois et depuis longtemps, dresse en son troduction l'un de ces raccourcis modernes, rapides, qui nt si bien dans sa manière et dont le fameux trajet de l'O-nt-Express (*Ouvert la nuit*) forme tout ensemble le premier le plus notoire exemple. « Nous nous proposons, — com-ence notre guide, — de tracer ici l'itinéraire de Paris à la éditerranée par la route. L'avion n'est qu'une trouée rienne, entre deux aéroports, et le chemin de fer qu'un nnel noir et bruyant entre les demi-teintes de l'Ile-de-

(1) 1 vol. in-4°, texte de Paul Morand, 96 planches, Firmin-Didot llection dirigée par M. Florent Fels), 1931.

France et le soleil exigeant qui nous attend au-dessus de
mer antique. La route seule (servitude nationale que les v
les imposent aux campagnes) classe les paysages, au lieu
les bousculer. »

Petite chicane : je m'étonne qu'un Morand « n'utilise
pas mieux l'aviation, comme écrivain, comme voyageur.
artiste si moderne nous devait d'incorporer à l'art l'inco
parable poésie et la volupté du vol. Je crois bien qu'il a to
jours passé à côté. A peine quelques lignes, — dans *Lewis
Irène*, sauf erreur — et qui ne sont pas des plus originales
ne doit pas aimer l'avion. La phrase qu'il applique au voya
en auto, je l'accorderais volontiers, pour ma part, au tra
par avion qu'elle concerne bien davantage : « Ce n'est p
faire injure à un pays que de le rayer ainsi d'un coup,
diagonale, ce n'est pas en méconnaître les beautés loca
que de l'embrasser d'une seule étreinte, c'est au contraire
comprendre d'un seul regard, mieux goûter ses contrast
lui restituer son unité. »

Naturellement, profusion d'images modernes et de touch
pittoresques : « Ici, la route est bombée comme un pneu.
— On approche du Midi : « Désormais l'huile remplacera
beurre, et l'anis la bière. Il n'y a plus que des quais Jea
Jaurès. » — Aix et Avignon : « Des hostelleries aux arm
papales, des casinos, des garages, temples du moteur, et d
emporiums marseillais ont éclaté au bord de la route
milieu des panneaux-réclames et des réservoirs d'essence ;
repos s'est enfui de ces relais. *Le tourisme* [je souligne la ju
tesse ingénieuse du trait], *comme partout, a tué ce qu'il se pr
posait d'exalter.* »

Il faut signaler, d'ailleurs, le souci de cet automobilis
cultivé pour qui l'histoire, l'art, et même le monde spiritu
existent. Déjà, les réflexions sur la *Vitesse* nous avaient liv
la note du moraliste. On la retrouve ici : « On croise d
cyprès de trois cents ans qui se promènent en camion aut
mobile vers quelque villa d'Arménien enrichi ou quelq
nouvelle *réserve*. Renversés, perdant leur terre par un cors
d'ais disjoints, ils se secouent, ligotés, se débattent av
désespoir, grands moines noirs faits pour la paix des cim

·res, pour le secret des bastides perdues, pour l'air pur de montagne, et qu'on va condamner à vivre au milieu des les, des mocos et des chercheurs de martingales. »

Dans le choix des héliogravures, dans les légendes, perce soin de ne pas oublier l'élément spirituel d'un paysage : Saint-Pierre-sous-Vézelay et son illustre voisine méritent en que nous fassions, si le temps nous est donné, ce détour quelques lieues sur cette véritable terre sainte française. »

« Tous les pèlerins de France ont grimpé par les venelles Vézelay jusqu'à l'église de Sainte-Marie-Madeleine, qui t bien l'église où semblent se rejoindre le plus tendrement le spect et l'amour en un sublime geste de pierres. » Il voit ·on *jacobin dans les deux sens du mot*. « Lyon, romain, gaulis, ecclesiastique, républicain, industriel, artiste, gastrome, prospère et prie... »

Magnifiques illustrations d'un bout à l'autre. On a discrèment choisi dans les photos plus classiques du Touring-ub. L'essentiel du recueil relève de Kertesz et de l'artiste iginale qui s'appelle Germaine Krull ; beaux et larges panomas, ou perspectives plafonnantes, mises en pages hardies mme des Tiepolo ou glorieuses comme des Piranese... out cela curieux et neuf, très digne d'une collection si brilmment inaugurée hier, aujourd'hui continuée.

A. G.

Rue du Chien qui pêche... prolongée

Ce n'est pas un paradoxe que la *Rue du Chien qui pêche* ait éuni les doubles suffrages de l'Académie française et de l'Aadémie de l'Humour français ; qu'elle ait obtenu un prix lonthyon et celui du *Cri de Paris*. C'est avec trop de vérité, n sens trop aigu du réel, que Geneviève Duhamelet peint la ie des « gosses » de faubourg, pour que cette vie ne déborde as de son livre avec tous ses aspects : héroïsme et misère,

richesses complexes d'émotion, de gaieté, de comique et de tragique. N'est-ce pas Jules Lemaître qui disait jadis de Zola dans son feuilleton littéraire : « Ce n'est pas un réaliste, il voit que le laid, et encore le voit-il plus grand que nature, c'est un lyrique »? Le réalisme véritable c'est, en effet, celui de Geneviève Duhamelet qui sait voir, ou plutôt, qui sent tout le poignant de la vie du peuple pauvre, mais qui entend sonner aussi ses clairs éclats de rire et s'émeut de « sa fraternité d'Évangile ».

A s'en tenir au seul point de vue de l'observation, la richesse d'humanité offerte à l'analyse dans la *Rue du Chien qui pêche... prolongée* a de quoi ravir les psychologues. Ces âmes enfantines et populaires, qui vivent en public et auxquelles l'éducation n'a pas appris le recel des sentiments, sont des « types » d'un relief saisissant, encore qu'embryonnaires.

Voici d'abord Bertrand, l'hystérique, qui se vante avec force détails cyniques d'avoir étranglé son perroquet. Pur mensonge pour le plaisir morbide de mentir et de simuler un remords larmoyant du forfait imaginaire :

« — M'as-tu dit, oui ou non, que tu avais étranglé le perroquet? demande à Bertrand sa maitresse abasourdie de découvrir l'affabulation.

« — Voui...

« — Pourquoi donc as-tu menti, alors?

« Et tandis que je passe de force la main sous son menton pour tourner vers moi sa face de brute et son regard fuyant, il me répond, sincère cette fois :

« — J' sais pas... »

Moins grave apparaît le cas de Cavelier, il est de ceux « dont il faut qu'on parle, même pour les traiter d'imbécile ». Sa maîtresse, d'une finesse de doigté peu commune, ne lui fait plus d'observation directe, tandis qu'il multiplie à dessein les infractions au silence et à la bonne tenue : « Michaud et son voisin, signale-t-elle, Demaison et son voisin... »

Il y a aussi Ugel le « Pas Malin », qui se vante bêtement d'avoir une auto, « une bath auto ».

« — Sais-tu, Ugel, tu devrais bien m'emmener aussi quand

vas à la campagne. Il n'y aurait pas une place pour moi, hasard?

« Il m'évalue d'un coup d'œil qui m'amuse.

« — P' tête bien, en se serrant...

« — Alors, c'est entendu, tu me préviendras la prochaine s, pour que je sois libre ce jour-là.

« Il dit oui, mais s'en retourne à sa place d'un air préoc- pé.

« Je reprends ma classe sans plus penser à ma plaisan- e: mais, au bout d'une heure, je vois Ugel qui lève la in...

« — Dites, M'zelle... si c'est nous qui vous emmène pro- ner... alors, vous paierez l'essence!

« Je suis tranquillisée sur l'avenir du « pas malin », il ra se débrouiller dans la vie ».

Plus loin nous apparaît Géant, l'orphelin tragique, l'avor- demi-idiot, qu'une tendre main maternelle avait revêtu que matin « d'un tablier rose empesé comme un surplis » qu'on était habitué à voir « avec une frange soyeuse sur front bossué »

Un jour il arrive complètement rasé, « avec les bosses de crâne si comiquement proéminentes que les autres n'ont retenir un fou rire ».

C'était dans la cour, un matin. Avant que je puisse inter- ir, ils ont fait une ronde autour de lui, et Géant, le pauvre x petit Géant, frappait à poings fermés ses camarades en criant des mots orduriers... »

a mère de Géant était morte.

lais il y a aussi des âmes si braves et reposantes! Bruel, exemple, le Parigot nerveux et délié qui ne pleure jamais, s auquel une blessure arrache des hurlements incoerci- : « Voyons, dis-moi, qui t'a fait tomber? — Personne! ai empiergé dans moi et j' mai dingué dans l'arbre... »

t cet autre dont la maîtresse a pincé le doigt jusqu'au g, par inadvertance, en refermant son pupitre.

— Hein! Qu'est-ce qu'elle a dit, maman, en voyant cela?

— Elle a dit rien. J'y ai laissé croire que c'était d' ma e. Vous en faites pas. »

Ces types et celui de la douce infirme, Annette, qui tri
sans arrêt sur son lit de pauvresse pour que son « frang
aille à la Colonie... près de Lisieux, là où la petite Thér
son trésor de roses, nous consolent de rencontrer la « b
galeuse ». Celui-là, un voleur, fils d'un assassin auquel
oncle, très brave homme, a prêté son nom, retrouve
son âme, au moment où il est chassé de l'école, un sentir
humain « de surprise, de douleur et de reproche ».
regard s'illumine soudain et bouleverse le cœur si tend
si apostolique de sa maîtresse. Ce malheureux, d'av
voué à Cayenne, avait deviné confusément qu'en ce cœ
il y avait quelque chose, la seule chose qui pût être
salut.

Dans *La rue du Chien qui pêche prolongée* les éclaircies
fréquentes où le ciel apparaît ; ce ciel qui luit mystéri
ment pour les « gosses malchanceux » dans les yeux si
de leur maîtresse. On sait, d'ailleurs, où elle puise sa
voure souriante et ce trésor de charité qui épargne
humiliation à l'un, qui console l'autre et s'ingénie à p
la paix jusque sur les « carrés » et dans les pauvres
ments où elle devine que sa présence fera du bien. Q
nous permette d'évoquer ici la silhouette de l'institutri
service : « Le cadre d'abord : la cour, pleine du brou
sale d'un matin d'hiver, les douze arbres aux corsets d
aux membres tors, nus et luisants, les murs rugueux c
lesquels s'accroche le banc de bois où les plus petits de
gosses se serrent le matin comme des oiseaux exotique
le barreau d'une cage.

« Et puis les personnages : moi, le col du manteau ren
jusqu'au nez, le béret enfoncé jusqu'aux sourcils et les
perdues dans mes poches, à cause du froid, d'abord, e
parce que, sous ma main droite, roulent les grains de
chapelet et que, allant et venant, je sème les *Ave Mar*
le sol dur de la cour, les entremêlant parfois de sing
versets :

« *Ave Maria gratia plena.* Miche, continue à grimpe
le banc, tu auras de mes nouvelles.

Sancta Maria Mater Dei. Larosée, cinq mauvais p

ccatoribus. Mais non, mais non, mon vieux, tu ne t'es pas t mal! »

A la fin de son livre, Geneviève Duhamelet semble se faire upule de son adieu définitif à la *Rue du Chien qui pêche*. Il : vrai que le dévouement est un lien qui nous attache aux ux, plus fort que le bonheur, mais il faut bien que les vies largissent et que les destinées évoluent vers des tâches uvelles. Nous en sommes heureux pour Mlle Duhamelet; ılement la *Rue du Chien qui pêche* a beaucoup perdu, et sa ur au sol dur où rayonnait une si fine et si clairvoyante nté, la cour toute semée d'*Ave Maria*!

RENÉE ZELLER.

Le récent remaniement du musée du Luxembourg

Musée « des artistes vivants », le Luxembourg est soumis, conséquence, à des remaniements périodiques. C'est un u de passage, où bien des artistes déjà ont passé... Il y a elques années, la cohorte des Impressionnistes l'a quitté ur le Louvre. Le mois dernier, bon nombre d'œuvres d'artes décédés — et nés avant 1851, telle est la règle appliée présentement — en sont partis à leur tour, pour des stinations différentes : *dispar exitus*... Au Louvre sont ées des sculptures de Marqueste, Bartholomé, Carlès, etc. . Dépôt des Marbres, puis à divers monuments publics ont : affectées d'autres statues. Au total, plus de quarante gran- s pièces ont franchi le seuil du Musée de la rue de Vaugi- d, à jamais.

Du côté des peintres, pareille migration. Le Louvre a u cinq Carrière, deux Degas, un Fantin-Latour, l'*Angélina* Manet, *l'Atelier* de Bazille, etc. Nos cartons se sont allés, au profit de ceux du Louvre, de plus de 5.000 dessins de udin, auxquels se sont ajoutés plus de 200 dessins de Bar-

rias, autant de Puvis de Chavannes, plus de 150 d'E Delaunay, autant de Paul Renouard, plus de 100 de Lé Cogniet, etc... D'autre part, de nombreuses œuvres — pe tures, dessins, sculptures, médailles —, dues à des artis étrangers, ont gagné le Musée de Jeu de Paume, disti désormais du Luxembourg, qui reste, lui, le Musée des se Français. Enfin, des milliers d'estampes, parmi lesquel d'admirables et infiniment précieuses pièces de Delacro Méryon, Fantin-Latour, Desboutin, Pissarro, Carolus-Dura Toulouse-Lautrec et bien d'autres ont été versées au Ca net des Estampes de la Bibliothèque nationale, beauco mieux désigné que le Luxembourg pour conserver des g vures et, à l'occasion, les mettre en valeur. Quant aux tap series de Gobelins de l'époque Louis XIV qui ornaient les mu — salpêtrés — de notre salle de sculptures, elles ont gag les ateliers de réparation, avant de réintégrer le Mobil national.

Tous ces départs — le mot expulsion serait aussi inju que cruel — nous ont permis de disposer de façon plus ratio nelle les œuvres qui nous restent, dans les salles qu'un série nettoyage fait paraître à présent plus vastes et mieux écl rées. Le hall destiné à la sculpture a été, sur les plans M. Hautecœur, partagé par des épines constituant com une suite de petites salles aux parois desquelles se range dans un ordre harmonieux et sur des socles sans vains or ments, groupes de marbre, figures de bronze, de bois, pierre et de granit.

Rodin reste représenté ici par les bustes de *Puvis de Ch vannes* et de *Dalou*. (Son *Saint Jean-Baptiste* et son *Age d'r rain* se trouvent maintenant dans le jardin, ainsi que la *Da seuse* et la *Porteuse d'eau* de Joseph Bernard, à des empla ments devenus libres.) Voici Bourdelle, avec son *Beethov* sa *Tête d'Héraclès* et l'*Héraclès archer*, dont la puissan silhouette se profile, là-bas, patinée d'or, dans la premi des salles de peinture. Voici, à côté d'aînés comme Sai Marceaux et quelques autres, voici Maillol, Despiau, Je Boucher, Drivier, Desbois, Gardet, Pompon, Chauvel Échantillonnage complet de notre école française conte

aine de sculpture. Les influences, les tendances apparais-
t aussi différentes que les techniques et les matières
ployées.

es influences, les tendances, nous avons essayé de les
e comprendre, d'autre part, en ce qui concerne les pein-
, par les groupements et rapprochements effectués dans
onze salles que peut parcourir le visiteur.

Après le groupe des traditionalistes, classiques, académi-
s, que composent des vétérans des Artistes français comme
dinand Humbert, Maxence, Friant, des portraitistes
me Etcheverry, Cayron, les Laurens, et quelques gloires
la Société Nationale comme Caro-Delvaille, Henri Lerolle,
Béraud, J.-E. Blanche, nous avons placé les réalistes :
tet, qui, avec huit peintures, dont la grande toile *Vic-
es de la mer*, occupe tout un panneau, Lucien Simon,
icotte, Milcendeau, Eugène Martel, qu'on pourrait appe-
des « caractéristes », René Ménard, ce néo-classique, et
s les éclectiques épris des beaux effets de lumiere : Gas-
La Touche, Albert Besnard, Hélène Dufau.

A côté de quatre « tableaux-témoins » — un Renoir, un
ley, un Monet et un Pissarro — qui représentent la géné-
on mere de l'Impressionnisme, en voici les adeptes et les
tinuateurs : Lebourg, Ernest Laurent, Albert André,
asque, Le Sidaner, Henri-Martin. Et puis, ceux qui ont
rché la luminosité par la division systématrique des tou-
s : Seurat, H. E. Cross, Daniel de Monfreid, Signac, Hip-
yte Petitjean... Plus loin, les intimistes : Bonnard,
ussel, Vuillard — beau décorateur quand il le veut —. Et
utres décorateurs : René Piot, Desvallières, Maurice Denis,
on n'a pas voulu séparer de l'école de Pont-Aven, repré-
tée ici par un panneau dont Gauguin occupe le centre
c son *Cheval blanc*, entouré de Serusier, Émile Bernard,
nand Séguin...

es filiations diverses des peintres contemporains, influen-
par Cézanne et ses beaux tons pleins (Ch. Guérin, Jean
, Flandrin, Marquet), ou spécialement attirés par les
ts d'éclatante lumière et de couleur franche (Matisse, Van
ngen, Manguin, Camoin), ou épris de la ligne et du

« style », comme Billotey, Dupas, Aubry, Despujols,
constructeurs comme Asselin et Duncyer de Segonzac,
chercheurs du rythme comme Friesz — tout cela avec
interpénétrations inévitables et les concessions faites
nécessités de l'harmonie des couleurs et de l'équilibre
formats, s'affirment dans les salles numérotées de 6 à 11.
Salle 9 présente comme un résumé de toutes les techniq
appliquées à un thème à la fois vague et particulier, « l'ori
talisme », de Cottet à Van Dongen, de Dagnan-Bouveret
Albert Besnard à Vergé-Sarrat et à Quelvée.

Appauvri par des départs périodiques, le Musée du Luxe
bourg ne cesse de s'enrichir d'acquisitions ou de dons.
verra, dans la Salle 12, les œuvres nouvellement entr
dans nos collections nationales modernes. L'éclectisme
plus absolu règne dans cette salle, d'où s'évaderont tou
tour, pour laisser place à de nouveaux venus et aller oc
per, dans les salles du fond, le rang qui leur convient,
Besnard (légué par M. Chouanard), deux Brianchon,
Dufrénoy, un Laprade, trois Marquet, deux Lhote,
Dufresne, un Seevagen, un Hugues de Beaumont, un Ch
lemagne, un Camoin, un Peugniez (*Les Hôtes*) tout réce
ment acquis par l'Etat, etc., etc.

Dans la salle 13, des dessins et aquarelles seront prés
tés par roulement. Nous avons des milliers de magnifiq
dessins en réserve dans nos cartons. Nous les exposero
successivement dans cette salle, qui ne sera pas la mo
visitée, la moins vivante, de ce Musée « des artis
vivants », auquel nos soins tendront à donner toujours p
de clarté, de valeur éducative — et de vie.

PIERRE LADOUÉ,
Conservateur-adjoint
du Musée national du Luxembou

L'art français dans les cours rhénanes

Depuis le XIIIe siècle, où l'architecture nouvelle créée dans e-de-France, l'*opus francigenum*, s'imposa peu à peu à toute urope et même à l'Orient où l'importèrent les Croisades, qu'à nos jours où la leçon de nos peintres impressionnis- captant le soleil sur leurs toiles fit s'éclaircir à leur tour palettes de toutes les écoles, la France, à maintes reprises, xercé sur les arts de l'étranger une influence primordiale. des moments les plus marquants de l'histoire de ce rayon- nent a été au XVIIIe siècle le prestige exercé sur les prin- allemands par l'art de Versailles et ses splendeurs. Cha- n d'eux rêve alors de suivre un si brillant exemple et de nstruire à la mode française. De leurs efforts et de leurs lisations dans ce sens M. Louis Réau, dans un des volumes son *Histoire de l'expansion de l'art français* (1) (utile remise point de l'ouvrage vieilli et insuffisant de Dussieux, *Les listes français à l'étranger*), avait déjà donné un résumé fort tructif. A sa suite, un de nos meilleurs historiens d'art, Pierre du Colombier — qui n'est pas seulement le critique averti dont les lecteurs de *Candide* goûtent chaque semaine judicieuses chroniques d'art moderne, mais est aussi un naisseur érudit des choses du passé et spécialement de les d'Allemagne, — a jugé avec raison qu'il convenait de iter ce sujet dans une étude détaillée, et il vient de le faire ns un petit livre aussi agréable que savant : *L'Art français ns les cours rhénanes* où s'exerça plus particulièrement l'in- ence de notre art (2).

Il débute, dans un premier chapitre, par un tableau vivant

1) Paris, H. Laurens, éd.; trois volumes parus.

2) Paris, « La Renaissance du Livre »; in-16, 189 p. avec 22 plan- es hors texte. C'est le deuxième volume d'une collection intitulée l'Art français à l'étranger », où avait paru précédemment un vrage, également excellent, de M. Pierre Lespinasse : *Les Artistes nçais en Scandinavie.*

et coloré de l'état des principautés rhénanes à l'aube du XVIIIe siècle. Cette région avait été, durant le cours du XVIIe, une des plus ravagées d'Allemagne, d'abord par la guerre de Trente ans, puis par les luttes de l'Europe contre Louis XIV. Aussi tout était à refaire. Par suite « l'époque entière porte, en Allemagne bien plus qu'en France, le signe de la jeunesse. On ne répare point ce qui existait : on crée, on construit à neuf ». Et c'est dans des capitales nouvelles que va s'épanouir cette renaissance : Mannheim, Bruchsal, Coblence, Bonn, Carlsruhe, Louisbourg. Les princes qui en ont fait leur résidence vivent tous « dans l'éblouissement du soleil qui vient de s'éteindre, de Louis XIV. Versailles, Marly ce sont les deux modèles qui hantent sans cesse leur imagination, les deux mots qui reviennent sans cesse sous la plume ». Aussi vont-ils s'efforcer de les imiter dans leurs constructions nouvelles; et ils dépensent sans compter parce que celles-ci apportent à leurs sujets un reflet des magnificences louisquatorziennes. Sans doute deux autres influences, l'italienne et l'autrichienne (celle-ci n'étant qu'une adaptation germanique de celle-là), continuent, surtout au début, à s'exercer, mais peu à peu le renom des architectes français, Robert de Cotte, beau-frère de Jules-Hardouin Mansard dont le génie puissant domine la fin du règne de Louis XIV, Germain Boffrand, son élève — vient les contrebalancer, et Balthazar Neumann, architecte du prince-évêque de Wurzbourg, Philippe-François de Schœnborn, envoyé par celui-ci à Paris en 1713 a avec ses deux confrères parisiens des conférences où il leur soumet ses plans et où il sollicite leurs conseils. D'autres architectes allemands imitent son exemple et vont s'instruire à l'école d'architecture de Jacques-François Blondel, et peu à peu tous subissent l'ascendant des modèles français.

La pénétration s'effectue alors de deux façons : par l'envoi de plans que, sans quitter Paris, des artistes célèbres, comme Robert de Cotte et Boffrand font à leurs clients princiers (leur fournissant en même temps un de leurs élèves comme conducteur des travaux); ou bien, plutôt, par l'expatriement d'architectes français dont les uns parfois — comme Piga-

· s'établissent définitivement en Allemagne, ou dont les
ıtres — tels que La Guêpière et Ixnard — consacrent aux
ıurs rhenanes de longues années de leur vie, accompagnés
toute une petite colonie française d'artisans et d'artistes.
S'appuyant sur une documentation extrêmement abondante
ıisée aux sources originales et qu'il résume avec précision,
. Pierre du Colombier nous conduit successivement dans
utes les résidences princières où travaillèrent nos artistes et
udie leurs œuvres : à Darmstadt, où Louis-Rémy de la Fosse
e son vrai nom Nicolas Le Rouge) édifie en grande partie
château ; — à Bessungen, dont l'Orangerie et les jardins
nt son œuvre ; — à Mannheim, où Jean-Clement de Froimont
nstruit le château, un peu emphatique et terne, de l'électeur
latin : — à Bonn et à Poppelsdorf, résidence de ville et de
mpagne de l'électeur de Cologne, dont Robert de Cotte
ait tracé les plans qu'exécuterent ensuite deux de ses éle-
s : Guillaume Hauberat et Benoit de Fortier ; — à Bruhl,
divers architectes français travaillent au château de l'e-
cteur de Bavière, où les jardins sont dessinés par Domini-
e Girard, élève de Le Nôtre, où François Cuvilliés, fils du
and décorateur, édifie le charmant pavillon de Falkenlust,
ı de ces « Ermitages » où « Solitudes » auxquels se com-
aira le goût romantique des petits souverains allemands ; —
ns l'électorat de Mayence, où le petit château « La Favo-
e », malheureusement disparu, était une imitation de
arly ; etc. Mais c'est surtout dans le Palatinat que s'épa-
uit l'art de chez nous : l'électeur Charles-Théodore, jeune
ince de vingt-cinq ans, de culture française si poussée
'il correspondait avec Voltaire, appelle à lui, en 1749, un
chitecte d'un an seulement plus âgé que lui, Nicolas de
gage, de Lunéville, qui arrive accompagné d'un sculpteur,
-A. Verschaffelt, Belge d'origine, mais qui avait été élève
Bouchardon. Ces deux artistes vont donner toute leur
esure au château de Schwetzingen, près Mannheim, dont
peuplent les jardins de charmantes constructions : le
nple d'Apollon, le temple de Minerve, la délicieuse Mai-
n de bains, et de curiosités comme la Mosquée, la Volière,
:., qui ravissent encore aujourd'hui les visiteurs. Pigage est

aussi l'auteur, en dehors de ce parc, de la salle de spectal
« merveille d'harmonie tendre, égale a ce que le XVIIIe sic
a fait de plus achevé dans ce genre », et, à Mannheim, d
autre chef-d'œuvre : la bibliothèque du château. Puis il co
truit le château de plaisance de Benrath, près Düsseldorf.
il se montre d'une virtuosité inouïe et a encore comme c
laborateur Verschaffelt, et il en dessine les jardins qui, p
encore que ceux de Schwetzingen, montrent l'union de
grande perspective française et de l'intimité anglaise.
dehors de ces ouvrages capitaux, on lui en doit encore be
coup d'autres, notamment à Heidelberg, tandis que Ve
chaffelt lui-même s'exerce à l'architecture et y réussit d
deux édifices remarquables : l'église d'Oggersheim et l'ar
nal de Mannheim.

Après ces deux grands artistes, d'autres sont encor
citer : Le Nimois Michel Ixnard, d'une imagination brillar
dont l'œuvre capitale est l'église de l'abbaye bénédictine
Saint-Blaise dans la Forêt Noire, et qui avait dessiné p
la Résidence de l'électeur de Trèves à Coblence un p
grandiose qu'un autre architecte, Peyre le jeune, fut cha
de ramener à des proportions plus modestes; — le célè
Chalgrin, qui fut architecte de l'électeur de Cologne, et co
truisit sans doute la jolie chapelle Louis XVI du château
Bonn; — Charles Mangin, l'auteur de la Halle au blé
Paris, qui édifia à Mayence, ou il demeura douze ans, l'hô
du comte de La Leyen, que Goethe qualifiait de « petit pa
dis architectural », mais qui a malheureusement été détru
— N.-A. Salins de Montfort, auteur notamment du château
Saverne et qui travailla aussi à Francfort; — Pierre Pa
qui édifia à Deux-Ponts le palais de Saresbourg; — er
Louis-Philippe de la Guépière, qui fut au service du m
grave de Bade-Durlach et, en Wurtemberg, construisit
théâtre de Stuttgart et l'avant-corps du Château, puis
deux charmants petits châteaux de plaisance « Mon repo
et « Solitude ».

Mais la France ne fournit pas à l'Allemagne que des ar
seurs; aux architectes s'adjoignaient souvent des sculpteu
peintres et décorateurs de tout genre : pour le château

nn, les pièces d'archives nomment les peintres Claude ıdran et Vernansal, les sculpteurs Vassé et Desjardins, l'é-niste Boulle ; pour la résidence de Coblence on fait venir Paris des toiles de David, de Vincent et de Ménageot, tan-; que de son côté l'électeur palatin commande des tableaux Raoux et protège un peintre parisien, Pierre Goudreaux, qui :tait marié et fixé à Mannheim ; le sculpteur Jacques-Fran-is Rousseau travaille au château de Bruhl ; le pastelliste vien est employé par l'électeur de Cologne ; le peintre Mel-ıg décore le château de Carlsruhe et est fréquemment associé x travaux de Michel Ixnard ; Suvée devient, en 1789, pein-: du duc Maximilien de Deux-Ponts, et Nicolas Guibal intre des ducs de Wurtemberg pour lesquels il décore les afonds de leur résidence de Stuttgart et exécute au château Louisbourg des fresques qui sont la meilleure partie de n œuvre considérable ; à la même Cour, le sculpteur -F. Lejeune, talent plein de grâce, exécute de nombreux s-reliefs ou statues, notamment au château de Hohen-im...

Tel est, sommairement esquissé d'après l'histoire que ıus en donne en détail M. Pierre du Colombier en y joi-ıant la reproduction des plus belles créations dont nous nons de parler (1), le tableau de l'activité de nos artistes tre-Rhin au XVIIIe siècle. Cet épisode glorieux et peu nnu de nos annales artistiques méritait d'être mis en pleine nière. On sera reconnaissant à M. Pierre du Colombier de voir fait de façon aussi complète et aussi parfaite (2).

AUGUSTE MARGUILLIER.

(1) Il est bien dommage, seulement, que ces reproductions ne ient pas présentées plus logiquement, et qu'au lieu de semer les anches comme au hasard dans le volume et de mélanger tous les ifices, l'éditeur n'ait pas pris soin de les distribuer suivant l'or-e du texte ; l'intérêt de celui-ci eût été encore accru. Cette gligence serait d'ailleurs facile à corriger dans les futurs exem-ıires, puisque les planches ne sont pas numérotées.

(2) L'Académie des Beaux-Arts vient de lui témoigner elle-même te gratitude en lui décernant pour cet ouvrage une de ses prin-ıales récompenses.

Disques

Essayons de nous guider à travers l'extraordinaire chat
ment de beautés, aussi différentes que multiples, dont n
avons à parler aujourd'hui.

1. **Musique religieuse**. — César Franck a perdu un peu
sa vogue d'il y a quinze ou vingt ans. Ses inégalités, les g
cheries de son orchestre, son « mysticisme » un peu se
mental, ne répondent plus au goût plus moderne d'obje
vité volontiers brutale, de pittoresque et de « métier ».

Quoi qu'il en soit, sur les grandes orgues de nos égl
Franck (qui n'était vraiment doué — mais qui l'était s
rieurement — que pour les faire chanter) conserve sa b
et noble place. Voici son *Prélude, Fugue et variations*
célèbre et si émouvant, de cette beauté d'âme, de cette
dresse d'ascète qui ne sait s'exprimer qu'à Dieu seul,
une douleur impuissante, mais apaisée et disciplinée par
mour, qui fait le charme incomparable et profondém
religieux de cette musique. Gramophone en a fixé pour n
l'interprétation du Maître Dupré. Les jeunes organistes
tous se sont attaqués à cette œuvre assez facile, avec un
gal bonheur, seront ravis de trouver là un modèle d'ex
tion vraiment digne et capable de dissiper leurs hésitati
voire leurs conflits. Quoiqu'on puisse en imaginer d'au
qui soient encore très défendables. L'enregistrement est b
mais ne réussit pas à triompher parfaitement de toutes
difficultés du genre. La grande majesté de l'orgue y est n
gré tout humiliée, les jeux d'anches surtout paraissent
peu grêles et décolorés.

Gabriel Fauré est l'autre grand maître de la musique
gieuse moderne. Mais d'un génie bien différent. Si v
esprit est doué d'une grande, d'une très grande soupl
analogique, je vous dirai qu'on le compare à Mozart et Fra
à Beethoven. Beethoven était plus religieux. Mais venon
au *Requiem* enregistré par Gramophone et à l'égard de
nous sommes bien en retard. Rendons hommage à la gra
Compagnie française qui, après nous avoir donné une an
et intelligente collection de chants grégoriens, édite ce
chef-d'œuvre, encore bien méconnu (comme à peu près

é) de notre musique religieuse contemporaine, de notre
ique tout court.

oi qu'on pense de cette œuvre, il faut l'avoir sous la
. Ce n'est pas franchement de la musique d'église, mais
serait pourtant bien moins déplacée dans le saint lieu
le *Requiem* de Berlioz qu'on y entendit, et même que
de « Gounod » déclamatoires et vides que l'on y entend
re. Fauré a manifestement horreur du surchauffé, des
essions violentes. Son *Requiem* si majestueusement sim-
surpris plus d'un auditeur par son absence de drama-
et son calme si délié et si lucide. Mais ne parlez pas
oideur. Écoutez l'*Offertoire*, où règne, discrète et conte-
une émotion intense et *vraie* qui vous envahit à la
se émouvante et très douce des chœurs; le *Sanctus*,
e si belle ampleur, chanté devant des horizons indéfi-
évoquant d'interminables clameurs triomphales qui
ent dans un lointain céleste; l'*Agnus Dei*, qui, sur une
die gracieuse des violons, fait monter une grande et
e supplication qui s'écrase enfin comme une longue
e de marée; le *Libera*, où se concentrent la vigueur et
thétique étalés d'ordinaire dans le *Dies irae*, dont l'ab-
ici est caractéristique. Nous sommes très loin du mélo
es horreurs frémissantes de Berlioz; mais aussi des insi-
élégances d'un Saint-Saëns, ou du sentimentalisme
se de Massenet qui, lui aussi, a écrit un *Requiem* !...
e encore cette belle tenue ! cette discrétion peut-être par
ents excessive, mais qui ressemble en cela bien plus à
ngile que les pieux éclats de ceux dont l'heure est tou-
venue; cette vue, sereine avec sublimité, de la mort
ienne, qui est bien ce que le Christ a donné à ses frères
us surhumainement beau, de plus profondément émou-
!

xécution et l'enregistrement offrent quelques inégalités.
olistes, la soliste surtout, se croient encore un peu trop
éâtre. Parfois quelques parasites, quelques « lointains »
ux. Mais l'ensemble est très bon et fait honneur à la
té Bach aussi bien qu'à l'éditeur.

Parmi les **disques d'orchestre** notons, chez POLYDOR, le
ncerto brandebourgeois de Bach, musique merveilleuse
nté solide et de plénitude, que le Maître Wilhelm Furt-
gler et l'orchestre philarmonique de Berlin interprè-

tent avec une régularité un peu scolastique mais somptue
et très nuancée. C'est extrêmement réconfortant. L'enre
trement est très bon, peut-être pas assez en dehors, ni p
fié de certaines résonances dans les *forte*. Le même c
d'orchestre nous donne, au verso du deuxième disque, l'
tracte n° 2 de Rosamonde l'Antique; mais il nous pa
moins à son aise dans ce Schubert un peu embarbouillé.

Les *Danses polovtsiennes* du Prince Igor, maintenant
célèbres partout, ont tenté à son tour POLYDOR. Enregis
ment excellent : timbres très distincts et bien équilib
L'exécution, confiée aux Concerts Lamoureux, sous la di
tion de M. Albert Wolf, a belle allure, mais peut-être
toute la richesse de nuances possible.

Richesse, et dans le brillant et dans le subtil, qui sem
bien atteinte par M. Piero Coppola et la Société des Conc
du Conservatoire interprétant, pour GRAMOPHONE, le *Tomb
de Couperin* de Ravel. Exécution singulièrement viva
souple et nette, d'une des œuvres les plus sympathiques
peut-être les plus durables de ce prestigieux musicien. To
les étonnantes qualités de Ravel s'y retrouvent : son int
gence, sa vivacité d'esprit, sa précision et sa délicatesse
touche, sa science et sa virtuosité orchestrale vraiment ét
nantes, avec cette nuance d'ironie légère et tendre que l
peut bien préférer au ton volontiers distant et provocat
qui gâchent un peu, à mon sens, la beauté de plusie
autres de ses œuvres. Admirez la vivacité et la clarté merv
leuse du Prélude, l'esprit délicieux de la Forlane, la gr
poudrée et subtile du Menuet, la sûreté de mesure
rythmes compliqués et catastrophiques du Rigaudon (d'
leurs exécutés avec une perfection ravissante). C'est
incomparable régal de l'esprit. Quant à l'enregistrement
peut compter parmi les meilleurs enregistrements d
chestre.

3. **Piano**. Ils sont trop ! Les grandes firmes ne redout
plus ces enregistrements assez aléatoires. COLUMBIA fixe
l'usage des débutants, des grands aussi, une interprétat
des *Scènes d'enfants* de Schumann. Le virtuose Yves
veut bien se prêter à cette entreprise à la fois puérile
périlleuse. Il la mène à bien. Son jeu délicat et nuancé, p
être un peu trop nerveux à certains endroits, fait bien di
ces petits chefs-d'œuvre ce qu'ils ont à dire et qui est ra

nt. L'enregistrement, très honorable, n'est cependant pas rfait de tous points: les mouvements lents : la *Rêverie*, *Liebestraum* et *Pastorale*, chevrotent un peu et maintiennent mal la justesse du son.

M. Alfred Cortot nous donne chez GRAMOPHONE une belle *Ballade* de Chopin d'une poésie délicate, qui ne rend justement qu'un des deux caractères de cette œuvre d'inspiration es dramatique.

Avec M. Brailowsky, qui joue pour POLYDOR, Chopin prend ne tout autre allure. Quelle vie dans cette Ballade ou un Ineur, que l'on croyait maladive ! Le même virtuose excelle avec sa maîtrise et son tempérament prodigieux la Toccata en ut dièse mineur de Debussy. La cire estampe un peu bien, mais sans du tout l'endommager.

M. Walter Rehberg a moins de chance. Ce qu'il joue, chez ODEON, de Rachmaninoff, de Grieg, de Mendelssohn, est endu d'une manière assez défectueuse et, d'ailleurs, n'est s du plus grand intérêt.

4. CHANTEUSES nous fait, avec le même disque, un double aisir. C'est la seule manière, je crois bien, qu'on ait trouvé r quelque chose de cinquantenaire de Moussorgsky, ce nk-opera russe de la musique, à qui la musique moderne rait dû emprunter ce ton, cette série populaires dont elle ange trop. Voici Gopak, danse petite russienne, d'une rdeur merveilleuse, exécutée au violon-alto par M. Maurice ardeau. Brillamment. Mais le disque ne rend pas le timbre l'instrument avec autant de pureté que sur son autre face, il nous fait entendre le même artiste jouant une pièce en *ldier amoureux*, si pleine de fraîcheur et de fantaisie, de la op ère Nelly Bachelier. Nous voudrions bien aussi que s'amie et si regrettée petite sœur ait plus grande place soleil.

5. Parmi les **disques de chant**, voici un peu des classiques Berlioz : d'une voix souple et bien sonnante, Mlle Brohier nous révèle, d'après Schubert, que la *Truite* est un ison féminin, qui vit dans l'onde claire et y fait, à intervalles réguliers, des gruppettos tout pleins de grâce et de ésinvolte. Si vous êtes d'un autre avis, trouvez cela charmant tout de même, et tournez le disque : vous y entendrez

dans *le Secret*, du même, une Mlle Brothier plus indiscutable (GRAMOPHONE).

GRAMOPHONE nous donne encore du Chaliapine, mais ni du meilleur ni du mieux rendu. Les deux chansons populaires qu'il nous chante : *Maschenka*, d'une douleur déchirante, et *Down the Petersky*, truculente et douloureuse aussi, mettent surtout en valeur la diction étonnante du grand artiste, et la souplesse de sa voix, dont les *pianissimo* sont d'ailleurs mieux rendus que les *forte*.

COLUMBIA fait aussi de la musique populaire russe. Moins théâtrale. Un disque excellent. Des voix superbes d'éclat, d'étendue et de pureté : Mme Zimborskaya dans *Karmantchiki*, M. Leporsky dans *Tourmente de neige*, l'un et l'autre accompagnés par des chœurs russes et un petit orchestre dont j'avoue n'avoir pas su discerner la composition. C'est d'un effet prodigieux.

6. Terminons par une jolie curiosité : le **disque d'altitude**. POLYDOR est allé à 2500 mètres dans les hauteurs pour prendre sur le vif et nous rendre au naturel des tyroliennes et des airs de cor des Alpes. Tout y est : les notes fausses du chanteur, les « canards » du cor, les voix innombrables des clochettes du troupeau, les cris des bergers et les lointaines résonances. Pierre Deffontaines verrait là, avec enthousiasme, un disque-type de géographie humaine, dont il faudrait gratifier les discothèques de nos écoles. Ce disque est très bon. Il a même le bon esprit de n'avoir que deux faces.

B. MOUTHIEZ.

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

La Vie Intellectuelle

ANNÉE. — OCTOBRE 1930 A SEPTEMBRE 1931

Tomes IX, X, XI, XII

TABLES

. — Table des articles

ant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs

ymes

ous aspires a la devotion, treschere Philo-thee... ..... IX, 38

union catholique du théâtre ..... IX, 208

Inde contre l'opium ..... IX, 457-458

ur le problème de l'École ..... X, 8-28

e sens de la mort ..... X, 213-214

e IXe Congrès de la Presse latine ..... X, 267-269

Association de la Critique littéraire ..... X, 269-270

91, date mémorable ..... X, 379-380

cience et vulgarisation ..... X, 481-482

es raisons de M. François-Albert ..... XI, 55-60

es causes immédiates de la Révolution espagnole ..... XI, 270-289

Union des catholiques ..... XI, 363-379

es comités de l'Union européenne ..... XII, 137-143

n (Ph.). — Psychologie des aveugles ..... XI, 96-98

rges (J.). — **Wladimir Soloviev et Eugène Tavernier, d'après des lettres inédites** ..... X, 340-360

Évêques russes en exil ..... XI, 216-217

Allo (E.-B.). — **L'asiatisme de nos pères** .... IX, 420-
Le dogme et la philosophie du Bouddhisme..... XI, 395-

Ancelet-Hustache (J.). — Littérature de guerre. M. J. Norton-Cru à *La Vie Intellectuelle* ..... IX, 491-

Andro (M.). — Études sur l'éducation de l'enfant ..... X, 410-

Athayde (T. de). — **Un mystique du Nouveau Monde** ..... XI, 109-

B. (M.). — Pour apprendre agréablement l'histoire de l'art..... IX, 524-
Le véritable visage du Christ..... XI, 217-

Bardy (G.). — Le Christianisme et l'empire romain ..... IX, 173-
Catholicisme et Protestantisme..... X, 34-
Moralistes latins..... X, 209-
La liberté de l'enseignement supérieur (1875)..... XI, 48-
Les études patristiques à l'Université catholique d'Amérique..... XI, 407-

Baty (G.). — Une interprétation de Molière.. X, 294-

Beaupin (E.). — **Le problème des stupéfiants**. IX, 258-

Bizet (R.). — Le Cinéma..... XI, 128-

Blanckaert (L.). — L'application pratique des assurances sociales ..... IX, 97-

Blüth (R.). — **Joseph Conrad et Dostoïewski**. XI, 320-

Boissard (A.). — **La Turquie nouvelle**..... XII, 124-

Borne (E.). — Un Descartes inconnu : Le « Descartes social » de Maxime Leroy.... XII, 249-
La République devant l'« Intelligence ». XII, 276-

Bourdelle (A.). — **Les Humbles églises de France**..... XI, 504-

Boutinaud (A.). — Le Congrès international de Psychologie religieuse de Vienne. XII, 51-

nond (H.). — **Les illuminés de Picardie**..... IX, 8-21; X, 304-326; XI, 136-160
n (F.-M.). — **Une nouvelle école d'exégèse**. La « Formgeschichtliche Schule »..... XII, 180-198
ant (M.). — Images de Paris... IX, 134-146; 315-328
L'Union catholique du Théâtre.... IX, 368-380
« Donogoo » ou le Demi-tour du monde en 25 tableaux..... IX, 517-523
« Le rêve du mendiant ou l'Opéra de quat'sous » — « Carte rouge »..... X, 163-170
Musiques nouvelles..... X, 297-300; XII, 172-176
La renaissance du Vieux-Colombier.. X, 520-528
Pour connaître la musique contemporaine..... XI, 124-126
Grétry et notre temps..... XI, 527-528
n (M.). — Lettres Brésiliennes. La pensée et l'œuvre de Jackson de Figueredo. IX, 475-483
Une vie de Jésus..... X, 212-213
Le portefeuille de Lamennais..... X, 377-379
Préface à une sociologie..... XI, 311-313
« Palestrina »..... XI, 524-527

.-J.). — La conversion d'un Juif au XIIe siècle..... X, 36-38
on de Wiart (E.). — M. Maritain et le Bergsonisme..... IX, 63-68
Pour mieux connaître l'Église..... X, 371-373
ce (P.). — Une soirée persane à la Sorbonne..... XI, 213-215
ensol (G.). — Du nouveau sur l'Affaire Dreyfus..... X, 327-332
les (P.). — L'Église en marche..... X, 210-212
elain (F.-M.) et **Deman** (Th.). — Le Ve Congrès international d'éducation morale..... IX, 410-416
Journée pédagogique de Lille..... X, 414-416
Psychologie appliquée à l'éducation.. XI, 265-268

Chérel (A.). — **Machiavel et la pensée française au XVIIe siècle** ..... IX, 148-172
Claudel (P.). — **La Confession** ..... XI, 7-12
Sainte Jeanne d'Arc et sainte Thérèse de Lisieux ..... XII, 289-290
Cœuroy (A.). — Les « opinions musicales » de G. Fauré ..... X, 171-172
« Claude Debussy » ..... X, 300-301
Congar (M.-J.) et **Féret** (H.-M.). — Face aux « Casques d'acier » ..... IX, 283-286
Conversion d'Erik Peterson ..... XII, 211-212
Copeau (J.). — « L'Orateur chrétien » ..... X, 361-366

Decahors (E.). — Les Ordonnances du 16 juin 1828 ..... XI, 42-45
Delamarre (M. Jean-Brunhes). — Un anglais en France au XVIIIe siècle : Arthur Young ..... X, 118-120
Delattre (P.). — « La farce du désarmement ». IX, 93-97
L'Anschluss du point de vue catholique ..... XII, 254-261
Delos (J.-T.). — Une initiative de professeurs catholiques français et allemands .. XII, 272-275
Deman (Th.). — **La querelle des humanités.** IX, 118-13
L'Église et le Théâtre ..... IX, 180-19
(**Châtelain** F.-M. et). — Le Ve Congrès international d'éducation morale ..... IX, 410-41
Une enquête sur l'humanisme ..... IX, 484-49
Sur le « Traité de la Concupiscence ». XI, 380-39
Dermenghem (E.). — **La Franc-Maçonnerie au XVIIIe siècle** ..... IX, 332-34
Histoires d'outre-mer : Indiens et nègres d'Amérique; Juifs, Arabes et Berbères du Moghreb ..... XI, 171-17
Diès (A.). — **Le Platonisme en Tchécoslovaquie** ..... X, 250-25
La vie privée dans la Grèce classique. XI, 340-34

hamelet (G.). — A propos du nouveau livre de Céline Lhotte..... IX, 131-133
mesnil (R.). — La naturalisme de Huysmans et sa conversion..... IX, 304-314
peyroux (H.). — Une thèse de doctorat sur Vitoria..... XI, 306-311

guet (E.). — L'Épreuve..... X, 206-208
ret (H.-M.). — Hommage au Professeur Geyser..... IX, 70-72
et **Congar** (M.-J.). — Face aux « Casques d'acier »..... IX, 283-286
stugière (A.-M.). — **Humanisme et scolastique au Quattrocento. Les études de Pic de la Mirandole**..... IX, 460-474
lliculus. — La vie des journaux..... X, 120-126; 440-445; XII, 281-286
ntenelle (Mgr R.). — **L'Action Catholique**. XII, 27-38
sca (F.). — Le mémento pratique d'archéologie française de V. Flipo..... X, 292-294
ucher (L.). — Les « Derniers entretiens » de Ch. Renouvier..... XI, 261-265

(A.). — Religions du monde..... XI, 412-414
De Paris à la Méditerranée avec Morand..... XII, 317-319
(D.). — Notes de Psychologie ouvrière..... XI, 299-305
llien (E.). — La vie des métaux..... X, 473-476
rnier (A.). — **Le monopole de l'enseignement sous la Restauration**..... XI, 26-41
orge (A.). — « La fin des notables »..... IX, 175-176
Le mouvement des idées scientifiques. IX, 228-245; X, 61-71; XII, 71-88
Partenau..... IX, 495-496
Girondins et Montagnards..... X, 333-336
L'œuvre de Louis de Broglie et la physique d'aujourd'hui. X, 452-469; XI, 224-253

Deux thèses de philosophie scientifique..... X, 476-48
Autour de Montaigne..... XI, 98-10
Histoire ancienne..... XI, 161-17
Eugénie de Guérin et son dernier historien..... XI, 498-56
« Hérédité et races »..... XII, 90-94
Autour de Pascal et de Port-Royal... XII, 307-31

Gilson (E.). — **Le problème de la philosophie chrétienne**..... XII, 214-23
Sur un « Auguste Comte »..... XII, 245-26

Gouhier (H.). — « Histoire du Saint-Simonisme »..... XI, 447-45

Grolleau (Ch.). — « Fugitives » de J. des Cognets..... X, 266-26
« Aspects de la cathédrale de Strasbourg »..... XI, 522-52

Guinard (P.). — Arts et lettres d'Espagne... X, 147-16

Guitton (J.). — « L'habitude » de J. Chevalier. IX, 417-4

Gurian (W.). — **La crise politique de l'Allemagne**..... X, 418-4

Guyon (B.). — Un centenaire oublié de l'époque romantique : Ballanche..... XI, 79-95

Henri-Simon (P.). — « La grande peur des bien-pensants »..... XI, 484-49

Héris (Ch.-V.). — « Le Docteur Angélique ». IX, 68-69

Humbert (P.). — La petite planète Eros et la distance du soleil..... X, 470-47

Jacquin (A.-M.). — **Le Concile d'Ephèse**.... XII, 8-26

Jaouen (J.). — **Les méthodes et les fins en éducation**..... X, 382-3

Jolivet (R.). — **Réflexions en forme de discours cohérent sur un discours peu cohérent**..... X, 216-2

er (V.-M.). — **L'idéalisme en Italie**..... XI, 62-78

.-H.). — Une soirée au Dahomey..... IX, 287-288

ué (P.). — Le récent remaniement du musée du Luxembourg..... XII, 323-326

ange (M.-J.). — **L'Évangile et la guerre**. IX, 356-367

allière (Ève). — Lettres..... IX, 197-207

ercq (J.). — Crise économique et civilisation..... XI, 230-298

'ur (L.). — **Le droit naturel et la théorie de l'Institution**..... X, 76-102

ng (M.-H.). — **Aux sources du Pari de Pascal**..... XII, 297-306

an (A.). — « L'Église de France sous la Troisième République »..... IX, 381-386

onnyer (A.). — **Sur un fantôme**..... IX, 74-92

Goggings dit Gog..... X, 366-371

tte (C.). — Missions en banlieue..... XI, 467-470

berman (M.). — Lettre ouverte d'un Américain à M. G. Duhamel..... X, 103-109

z (A.). — « Le buisson ardent » de Sigrid Undset..... XI, 472-483

(J.). — L'importance des Congrégations dans la question de la liberté d'enseignement..... XI, 46-48

laule (J.). — **Une Conquête Poétique du monde**..... X, 128-146

« Approximations » de M. Charles du Bos..... X, 260-264

« Malaisie »..... X, 510-514

A propos de Walt Whitman..... XI, 119-124

« Destin du siècle »..... XI, 402-407

L'évolution de la poésie lyrique. De Joseph Delorme à Paul Claudel.... XII, 167-172

illet (G.). — L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane..... XI, 126-127

Mainage (M.). — Origine et évolution de la Religion..... XII, 200-
Mandonnet (P.). — Un animateur de la jeunesse au XIIIe siècle..... IX, 348-
Marcel (G.). — Le « Portail-Royal »..... XI, 344-
Le « Devoir »..... XII, 58-7
Marguillier (A.). — L'art français dans les cours rhénanes..... XII, 327-
Maritain (J.). — La Ligue des Catholiques français pour la Justice et la Paix internationales..... X, 433-
Martel (R.). — André Maurois et le « Peseur d'âmes »..... XI, 348-
Mathé (M.). — Les Disques..... IX, 329-330; X, 301-
Mauriac (F.). — **Orgueil de Pascal**..... XI, 104-
Médan (L.). — Langue et littérature gasconnes. X, 161-
Ménessier (I.). — Le Cœur du P. Lacordaire. IX, 33-36
Metz (A.). — Intuition bergsonnienne et simplicité..... XII, 233-
Meunier (M.). — « Platon »..... IX, 253-
Michelin (A.). — Le problème alsacien..... X, 427-
Misserey (L.). — La doctrine du mariage chrétien..... IX, 99-
Morienval (J.). — **La conquête de la liberté d'enseignement**..... XI, 14-25
Mounier (E.). — **Charles Péguy philosophe**. IX, 210-
Dissonances sur quelques thèmes Péguystes..... XII, 150-
Mouthiez (B.). — Nouveaux enregistrements grégoriens..... XI, 133-
Musique enregistrée..... XI, 349-
Disques..... XII, 332-
Munnynck (M.-P. de). — « Saint Thomas d'Aquin »..... XII, 88-

Nicolas (M.-J.). — Une expérience d'éducation enfantine : « La Maison des Petits » ..... X, 392-399

Nihard (R.). — Le IVe Congrès international d'éducation familiale..... X, 400-409

Perquy (L.-M.). — Principes d'éducation socialiste..... XII, 143-148

Pézard (A.). — « Du Témoignage »..... X, 514-517

Philalèthes (Les). — Réflexions déplaisantes en marge d'un grand congrès..... IX, 101-104

Le savoir-vivre de M. Paul Reboux ... X, 172-176

Fâcheuses positions ..... X, 270-282

Manifestes d'intellectuels..... X, 446-450

Oui, mais Moscou... ..... XI, 313-318

Rabeau (G.). — Le Congrès de Philosophie d'Oxford ..... IX, 245-253

Rien que la logique. Bertrand Russell. X, 40-60

La loi de l'inquiétude humaine : agitation ou paix? Peter Wust..... X, 243-248

De la matière à Dieu : L'itinéraire de M. Ed. Le Roy..... XI, 180-212

L'Autriche est-elle une patrie?..... XI, 416-440

Rédaction (*La*). — **Hommage à S. S. Pie XI**.. XI, 356-362

Régamey (R.). — **Delacroix et l'art religieux.** IX, 498-516

Coysevox..... X, 518-520

Renard (G.). — **La collaboration catholique à la S. D. N.**..... X, 29-34

La doctrine institutionnelle du mariage..... XII, 96-123

Rice (C.). — Le problème linguistique en Perse. XII, 313-316

Rivière (J.). — **Russes**..... X, 484 509

Progrès, Civilisation, Culture..... .. XI, 441-445

Rocourt (G.). — « Points de vue » par M. Jean Valschaerts..... X, 264-266

Russo (D.). — L'évolution japonaise..... IX, 448-456

Schlüter-Hermkes (Dr M.). — L'idée occidentale à l'école. « Allemagne et France », par Hermann Platz..... XII, 269-272
Schmidt (W.). — **Le Grand Dieu de la civilisation primitive**..... X, 180-205
Schüler (J.). — La formation de la jeune fille allemande..... XII, 275-276
Schwob (R.). — **A propos du *Catéchisme des Incroyants***..... IX, 22-29
Chagall et l'âme juive..... IX, 290-303
Chartres. Le portail royal..... X, 284-291
Conversation sous le portail royal.... XII, 162-166
Sertillanges (A.-D.). — **La méthode de saint Thomas d'Aquin**..... IX, 40-62
Le génie de saint Thomas d'Aquin.. IX, 388-403
Simonin (H.-D.). — Qu'est-ce que la scolastique? Essai d'une définition..... X, 234-242
Spicq (C.). — Jésus dieu de la Pâque..... X, 373-377
« Religion et Culture »..... XI, 445-447
Synave (P.). — L'Évangile selon S. Marc.... IX, 30-33
Les anciennes législations orientales . IX, 345-347

Tascón (Th.). — Une étude espagnole sur l'œuvre du Card. Mercier..... XI, 101-102
Trogan (E.). — Le problème France-Italie... XI, 452-460
Troude (R.). — Bertrand Russell contre la Famille..... X, 109-117

Vaissière (J. de la). — « La Psychanalyse à l'École»..... XI, 461-467
Vialatoux (J.). — Lourdes et le miracle..... IX, 37-38
Vincent (A.). — Deux nouveaux livres sur la religion d'Israël..... XII, 204-211
Vox (M.). — **Chesterton et les « Hérétiques » ou l'humilité victorieuse**..... IX, 106-117

White (V.). — Réflexions d'un thomiste sur la philosophie de la valeur..... V. 70-75

Winowska (M.). — La jeune Pologne catholique. « L'Odrodzenie »..... VII. 59-60

Wust (P.). — La renaissance métaphysique dans la philosophie allemande contemporaine ..... IX. [illegible] XI. [illegible]

ver (C.). — « Ce que les femmes disent des femmes »..... VI. [illegible]

eller (R.). — L'aumônerie du lycée Henri IV d'un siècle à l'autre..... VI. 59-55

Rue du Chien qui pêche .. prolongée. VII. 519-525

II. — Table bibliographique

Ouvrages collectifs.

Carnets de Schwartzkoppen (Les)..... X, 328-332
Ewiges Osterreich..... XI, 416-440
Hérédité et races..... XII, 90-94
Orientation actuelle des sciences (L')... XII, 71-84
Philosophia perennis. Hommage au Pr. J. Geyser..... IX, 70-72
Problèmes (Les Grands) Internationaux de l'heure présente (Conférences de la 1re Semaine Catholique Internationale de Genève)..... X, 29-34

Alfaric (P.). — Pour comprendre la vie de Jésus. — L'Évangile selon S. Marc.. IX, 30-33
Ambrogetti (G.). — Il Restauro scientifico degli oggetti metallici antichi..... X, 473-476
Anthony (R.). — Anatomie comparée du cerveau..... IX, 241
Antoniadi (E.-M.). — La planète Mars..... IX, 241-244
Arbousse-Bastide (P.). — Pour un humanisme nouveau..... IX, 484-490
Athayde (Tristao de). — Preparação á Sociologia..... XII, 311-313
Audemars et **Lafendel**. — La maison des petits..... X, 392-399

Bachelard. — Essai sur la connaissance approchée. — Étude sur l'évolution d'un problème de physique : la propagation thermique dans les solides. X, 476

.rthès (E.). — Eugénie de Guérin d'après des documents inédits. — E. de Guérin, Lettres à son frère Maurice.... XI, 498-502

umel (J.). — Vitoria ..... XI, 306-311

.yard (L.). — Tertullien et saint Cyprien.. X, 209-210

yet (A.). — Les morales de l'Évangile .... IX, 356-367

illessort (A.). — Les Intellectuels et l'Avènement de la IIIe République ..... XII, 276-280

noist (L.). — Coysevox .... X, 518-520

rl (E.). — Mort de la morale bourgeoise... IX, 122-128

ernanos (G.). — La grande peur des Bien-Pensants..... XI, 484-493

ézard (J.). — La pensée captive ..... X, 412-413

.dez. — Vie de l'empereur Julien..... XI, 161-166

ot (R.). — Lourdes et le miracle, dialogues de médecins..... IX, 37-38

och (J.-R.). — Destin du siècle..... XI, 402-407

ossuet. — Traité de la concupiscence..... XI, 380-394

oucher (M.). — Claude Debussy ..... X, 300-301

ouvier (R.). — Quevedo..... X, 147 et 152-154

réhier (L.). — L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane ..... XI, 126-127

reitenstein (Dr). — Die sozialistische Erziehungs-Bewegung, Ihre geistigen Grundlagen und ihr Verhältnis zum Marxismus..... XII, 143-148

roglie (L.). — Recherches sur la théorie des Quanta. — Ondes et mouvements. — La mécanique ondulatoire. X, 452-469; XI, 224-253

runold (Ch.). — L'eutropie, son rôle dans le développement historique de la thermodynamique. — Le problème de l'affinité chimique et l'atomistique. X, 476-480

ruyr (J.). — Grétry ..... XI, 527-528

Catel (J.). — Walt Whitman. La naissance du poète. — Rythme et langage dans la 1re édition des « Leaves of grass »... XI, 119-124
Charbonneaux (J.). — L'Art égéen ..... IX, 524-525
Charléty (S.). — Histoire du Saint-Simonisme ..... XI, 447-451
Charpentier (J.). — L'Évolution de la poésie lyrique. De Joseph Delorme à Paul Claudel ..... XII, 167-172
Chesterton (J.-K.). — Hérétiques..... IX, 106-117
Chevalier (J.). — L'Habitude ..... IX, 417-418
Clemen (C.). — Les Religions du monde, leur nature, leur histoire ..... XI, 412-414
Cognets (J. des). — Fugitives ..... X, 266-267
Collet (H.). — L'essor de la musique espagnole au XXe siècle..... ... X, 158-159
Colombier (P. du). — L'art français dans les cours rhénanes ..... . XII, 327-331
Contenau (G.). — L'Art de l'Asie occidentale ancienne..... IX, 526
Couvreur (A.-M.). — L'Évangile et l'Éducation ..... X, 410-412
Cru (J.-N.). — Du témoignage..... X, 514-517
Cumont (F.). — Les religions orientales dans le paganisme romain ..... IX, 420-447
Cuq (E.). — Études sur le droit babylonien .. IX, 345-347

Denvignes (Gal). — La face du désarmement ..... IX, 93-97
Dermine (J.). — La doctrine du mariage chrétien ..... IX, 99-100
Diehl (Ch.). — L'art chrétien primitif et l'art byzantin ..... IX, 526
Diès (A.). — Platon..... IX, 253-256
Du Bos (Ch.). — Approximations (4e série) . X, 260-264
Duesberg (H.). — Apologie à ceux qui croient. X, 371-373

ufourcq (A.). — L'Avenir du Christianisme (t. IV) ..... XI, 173-174
uhamelet (G.). — Rue du Chien-qui-pèche... prolongée ..... XII, 319-323
umesnil (R.). — La musique contemporaine en France ..... XI, 124-126
urand (P.). — L'application pratique de la loi sur les Assurances sociales ..... IX, 97-99

ddington. — Étoiles et atomes. — Espace, temps et gravitation ..... IX, 228-230
hrenpreis (M.). — Le pays entre Orient et Occident. Voyages d'un Juif en Espagne..... XI, 174-175

auconnier (H.). — Malaisie ..... X, 510-514
auré (G.). — Opinions musicales ..... X, 171-172
erenzy (O. de). — La vérité sur l'Alsace ... X, 427-433
lipo (V.). — Memento pratique de l'Archéologie française ..... X, 292-294
rançois de Sales (St). — Introduction à la Vie Dévote ..... IX, 38

arnier (A.). — Les Ordonnances du 16 juin 1828 ..... XI, 42-45
asquet (M.). — Ce que les femmes disent des femmes ..... XI, 494-497
aultier (P.). — La leçon des mœurs contemporaines ..... IX, 199
azier (C.). — Les Belles Amies de Port-Royal. XII, 310-312
heusi (P.-B.). — Cf. Fauré.
illet (L.). — La peinture française du Moyen Age et de la Renaissance .. .. IX, 526-527
illet (M.-S.). — Le *Credo* des Artistes..... IX, 371-372
illouin (R.). — Le destin de l'Occident .. . IX, 74-92
ouhier (H.). — Vie d'Auguste Comte ..... XII, 245-249
ourlet (A. de). — cf. Judas de Cologne.

Goyau (G.). — L'Église en marche. Etudes d'histoire missionnaire..... X, 210-212
Le Portefeuille de Lamennais..... X, 377-379
Guérin (E. de). — Lettres à son frère Maurice. XI, 498-502

Halévy (D.). — La fin des notables..... IX, 175-176
Herbigny (Mgr d') et **Deubner**. — Évêques russes en exil..... XI, 216-217
Hesse (M.-R.). — Partenau..... IX, 495-496
Holzapfel (H.). — Katholisch und Protestantisch : eine leidenschaftslose Klarstellung..... X, 34-36
Hovre (de). — Le catholicisme, ses pédagogues, sa pédagogie..... X, 413
Huard (G.). — L'Art royal. — Essai sur l'histoire de la Franc-Maçonnerie..... IX, 332-338
Hubert et **Gouhier**. — Manuel élémentaire de pédagogie générale..... X, 412

Jeans (J.). — L'univers..... XII, 85-86
Jouve (R.). — La conquête d'une banlieue, Croix-Luizet..... XI, 468-469
Judas de Cologne. — Récit de ma conversion..... X, 37
Jullian (C.). — Au seuil de notre histoire (t. I et II)..... XI, 166-169

Lavallière (Ève). — Ma conversion..... IX, 197-198
Leblois (L.). — L'Affaire Dreyfus..... X, 327
Lecanuet. — L'Église de France sous la Troisième République..... IX, 381-386 ; X, 327
Le Forestier (R.). — L'occultisme et la franc-maçonnerie écossaise. — La F.-M. occultiste au XVIIIe s. et l'Ordre des Élus Coëns..... IX, 332 et 338-344
Legendre (M.). — Littérature catholique espagnole..... X, 147-152

Roy (E.). — L'exigence idéaliste et le fait de l'évolution. — Le problème de Dieu ..... XI, 180-212
roy (M.). — Descartes social ..... XII, 249-252
Senne (R.). — Le Devoir ..... XII, 58-70
iotte (C.). — Chœur triste chez les Sans-Repos ..... IX, 131-133
ds (A.). — Israël. Des origines au milieu du VIIIe siècle ..... XII, 204-211
igan. — Luis de Léon ..... X, 148

alvil (A.). — La Grande Ourse ..... X, 213-214
arabini (C.). — Le problème France-Italie. XI, 452-460
aritain (J.). — La Philosophie Bergsonienne ..... IX, 63-68
Le Docteur Angélique ..... IX, 68-69
Religion et Culture ..... XI, 445-447
arsan (E.). — Défense de l'esprit classique et latin ..... IX, 128-129
artin du Gard (M.). — Carte rouge ..... X, 169-170
assis (H.). — Défense de l'Occident ..... IX, 74-92
athiez (A.). — Études d'histoire révolutionnaire. — Le Dix Août ..... X, 333-336
auriac (F.). — Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline ..... XII, 307-310
aurois (A.). — Le Peseur d'âmes ..... XI, 348-349
ayer (M.-H.). — The Philosophy of Teaching of Saint Thomas Aquinas ..... X, 413-414
ayran (C.). — Aspects de la Cathédrale de Strasbourg ..... XI, 522-524
ontaigne. — Essais [Éd. Plattard] ..... XI, 98-99
ontbrial (J. de). — Le Visage du Christ ... XI, 217-222
orand (P.). — Route Paris-Méditerranée . XII, 317-319

athan (M.). — L'Esprit et ses maladies .... X, 481-482
cole (G.). — La peinture des vases grecs .. IX, 525-526

Novotny. — Les lettres platoniciennes et Platon. — Platonis Epistulae commentariis illustratae ..... X, 254-259

Pain (J.). — Jésus dieu de la Pâque..... X, 373-377
Papini (G.). — Gog..... X, 366-371
Perroy (M.). — Gilberte Pascal..... XII, 312
Picard (Ch.). — La vie privée dans la Grèce classique..... XI, 340-343
Piganiol (A.). — Esquisse d'histoire romaine. XI, 169-170
Pillement (G.). — Ribera..... X, 156-157
Plattard (J.). — Cf. Montaigne.
Platz (H.). — Deutschland und Frankreich.. XII, 269-272
Poizat (A.). — Vie de Jésus ..... X, 212-213

Quercy (V.). — Dans la lumière de Port-Royal..... XII, 312-313

Rangel (F.). — Palestrina..... XI, 524-527
Reboux (P.). — Le nouveau Savoir-Vivre ... X, 172-176
Renard (G.). — La théorie de l'institution. Essai d'ontologie juridique..... X, 76-102
Renouvier (Ch.). — Derniers entretiens .... XI, 261-265
Robin (Dr G.). — L'enfant sans défauts..... X, 411
Robinot-Marcy. — Aux prises avec l'apostasie des masses..... XI, 467-468
Roland-Manuel. — Manuel de Falla ..... X, 160-161
Roncière (Ch. de la). — Jacques Cartier .... XI, 171-172
Roy (R.). — Vers la lumière..... XI, 96-98
Russell (B.). — Introduction à la philosophie mathématique. — Méthode scientifique en Philosophie ..... X, 40-60
— Le mariage et la morale..... X, 109-117

Saisset (P.). — Heures juives au Maroc ..... XI, 175-176
Schneider (Dr E.). — Handbuch der weiblichen Jugendpfleige..... XII, 276-277
Schneider (L.). — La peinture italienne .... IX, 524
Schmidt (P. W.). — Origine et évolution de la Religion. Les théories et les faits... XII, 200-204
Schwob (R.). Portail Royal ..... XI, 344-348

rtillanges (A.-D.). — Catéchisme des Incroyants ..... XI, 22-29
L'Orateur Chrétien ..... X, 361-366
Saint Thomas d'Aquin (*Les Grands Cœurs*) ..... XII, 88-90
rowski (F.). — Montaigne ..... XI, 100-101

ussaint (C.). — Les origines de la religion d'Israël. L'ancien Jahvisme ..... XII, 204-211

ıdset (S.). — Le Buisson ardent (*Den braendende busk*) ..... XI, 472-483
ı de Graf. — Les Chasseurs de têtes de l'Amazone ..... XI, 172-173
rbain (Ch.). et **Lévesque** (E.). — L'Église et le Théâtre (Bossuet) ..... IX, 180-196

ıllée-Poussin (L. de la). — Le dogme et la philosophie du Bouddhisme ..... XI, 395-401
ılschaerts (J.). — Points de vue ..... X, 264-266
ındercook (J.-W.). — Majesté noire ..... XI, 173-174
ılliaud (P.). — Les Rose-croix lyonnais ... IX, 338-344

ard (L.-R.). Philosophie of Value. An Essay in constructive Criticism ..... X, 72-74
eill (B). — L'Affaire Dreyfus ..... X, 328-332
hitehead (A.-N.). — La science et le monde moderne ..... X, 61-71
olfers (F.). — La structure de l'électricité. XII, 86-87
ust (P.). — Die Dialektik des Geistes ..... X, 243-248

ıung (A.). — Voyages en France de 1787-8-9-90 ..... X, 118-120

ragüeta Bengoechea. — El concepto católico de la vida según el Cardenal Mercier ..... XI, 101-102
ller (R.). — Lacordaire et ses amis ..... IX, 33-36
ılliger (H.). — La Psychanalyse à l'école... XI, 461-467

III. — Table analytique

Allemagne

Philosophie..... IX, 404-410; XI, 254-261
La crise politique..... X, 418-426
Littérature..... IX, 495-496
Humanités..... IX, 118-121
Catholiques allemands..... IX, 283-286
Rapprochement franco-alllemand.... XII, 269-275

Alsace

Le problème alsacien..... X, 427-433

Amérique

Culture..... X, 103-109
Philosophie..... XI, 109-118
Poésie..... XI, 119-124
Études patristiques..... XI, 407-412

Anschluss..... XI, 416-440; XII, 254-268

Apologétique.. IX, 22-29, 37-38; X, 371-373; XI, 472-483

Archéologie

— française..... X, 292-294
— grecque..... XI, 340-343

Art

Philosophie de l' — ..... X, 284-291; XI, 344-348, 522-524; XII, 162-165
Histoire de l' — ..... IX, 524-528; XI, 126-127; XII, 327-331
Églises de France..... XI, 504-521
Musées..... XII, 323-326

Asiatisme..... IX, 420-447

ssurances sociales .... IX. 97-99

stronomie..... IX. 228-245; X. 470-473. XII. 85-86

utriche

Est-elle une patrie? ..... XI. 416-4[illegible]
— et Union européenne ..... XII. 142-143
Voir : Anschluss.

veugles (Psychologie des) ... . XI. 96-98

allanche..... XI. 79-95

anlieue (apostolat en) ..... XI. 467-470

enda ..... X. 216-233

ergsonisme ..... IX. 63; XII. 233-245

ossuet

— et le théâtre ..... IX. 180-196
le traité de la concupiscence ..... XI. 380-394

ouddhisme ..... XI. 395-401

résil (Littérature) ..... IX. 475-483

roglie (Louis de) ..... X. 452-469; XI. 224-253

atholicisme

— et protestantisme ..... X. 84-86
— et monde moderne ..... XI. 402-407
— et S. D. N. ..... X. [illegible]
— et paix ..... X. 433-440
— en Allemagne ..... IX. 283-286
— en Autriche ..... XII. 254-268
— en Pologne ..... XII. 39-50
— aux États-Unis ..... XI. 407-412
Action catholique ..... XII. 27-38
Union des catholiques ..... XI. 363-379

Chagall ..... IX, 290-30

Chartres (cathédrale de) ..... X, 284-291 ; XI, 344-348
XII, 162-16

Chesterton ..... IX, 106-11

Chimie ..... X, 473-476 ; 476-48

Christianisme
— et philosophie ..... XII, 214-23
— et Empire romain .... IX, 173-174 ; XI, 217-22
Collection « Christianisme » (M. Couchoud) ..... IX, 30-33 ; X, 373-37

Cinéma ..... XI, 128-13

Civilisation
— primitive ..... X, 180-20
crise économique et — ..... XI, 290-29
— et progrès ..... XI, 441-44
Voir aussi : Culture.

Claudel (Études sur l'œuvre de). X, 128-146 ; XII, 167-17

Comte (Auguste) ..... XII, 245-24

Confession (Poëme) ..... XI, 7-12

Congrès
— Universel de la Presse catholique .. IX, 101-10
— de Philosophie d'Oxford ..... IX, 245-25
« Katholikentag » de Münster ..... IX, 283-28
— [Ve] International d'Éducation morale ..... IX, 410-41
— [IXe] de la Presse latine ..... X, 267-26
— [IVe] International d'Éducation familiale ..... X, 400-40
— International de Psychologie religieuse (Vienne) ..... XII, 51-56

Conrad (Joseph) ..... XI, 320-33

Conversion
— d'Ève Lavallière ..... IX, 197-19

— de Huysmans..... IX, 304-314
— de Judas de Cologne ..... X, 36-37
— d'Erik Peterson..... XII, 211-212
Analyses psychologiques.. X, 213-214; XI, 472-483

Cocteau ..... X, 518-526

Crise économique ..... XI, 290-298

Critique littéraire
Livres de —..... X, 260-264; X, 264-266
Association de la —..... X, 269-270

Culture
— et progrès..... XI, 441-445
— et religion..... XI, 445-447
Voir : Civilisation

Dahomey ..... IX, 287-288

Debussy ..... X, 300-301

Delacroix ..... IX, 498-516

Descartes ..... XII, 249-252

Désarmement ..... IX, 93-97

Devoir (morale du) ..... XII, 58-70

Dieu
— chez les primitifs ..... X, 180-205
— et le monde ..... X, 216-233
De la matière à — (M. Ed. Le Roy)... XI, 180-212

Disques *Voir : Musique (enregistrée).*

Dostoïewski ..... XI, 320-339

Dreyfus (Affaire) ..... X, 327-332

Droit

— naturel ..... X, 76-102
— international ..... XI, 306-311

Éducation

Méthodes et fins ..... X, 382-391
Expériences ..... X, 392-399
Psychologie appliquée à l' — ..... XI, 265-268
Psychanalyse et — ..... XI, 461-467
Études sur l' — ..... X, 410-414
— morale ..... IX, 410-416
— familiale ..... X, 400-409
— socialiste ..... XII, 143-148
Journée pédagogique de Lille ..... X, 414-416
Voir : Enseignement, Congrès.

Église

Pour connaître l' — ..... X, 371-373
— en marche ..... X, 210-212
— de France (Histoire) ..... IX, 381-386
Voir : Catholicisme.

Enseignement

Liberté d' — ..... XI, 14-25 ; 26-41 ; 46-48 ; 48-51
— sous la Restauration ..... XI, 26-41 ; 42-45
Congrégations et — ..... XI, 46-48
Le Problème de l'École ..... X, 8-28 ; XI, 55-60
— religieux au lycée ..... XI, 52-55
Voir : Éducation.

Ephèse (Concile d') ..... XII, 8-26

Espagne

Lettres et arts ..... X, 147-161
La révolution ..... XI, 270-289

Europe

Union européenne ..... XII, 137-143
Idée occidentale d' — ..... XII, 269-272

angile
Commentaires..... IX. 30-33
L' — et la guerre..... IX. 356-36-
— et Vie de Jésus... ..... X. 212-213

égèse
Une nouvelle école d' — .... XII. 180-198
— du N. T..... IX. 36-38

otisme..... .... X. 510-514; XI. 171-176

guet (Émile)..... X. 206-208

mille
Bertrand Russell et la — ..... X. 109-117
— et éducation ..... X. 400-409

uré (Gabriel) ..... X. 171-172

anc-maçonnerie ..... IX. 332-344

ank (Waldo) ..... XI. 109-118

ascogne (Langue et littérature)..... X. 161-163

eyser (Prof. Joseph)..... IX. 70-72

uerre
L'Évangile et la — ..... IX. 33-36
Littérature de —..... IX. 491-496; X. 514-517

rèce antique
La vie privée en — ..... XI. 340-343

régorien (chant).. IX. 321-324; X. 301-302; XI. 133-134

rétry ..... XI. 327-328

Guérin (Eugénie de)..... XI, 498-502

Habitude..... XI, 417-418

Hérédité ..... XII, 90-94

Histoire
— ancienne ..... XI, 161-170
— de la Révolution ..... X, 333-330
— d'Israël ..... XII, 204-211
— de la spiritualité..... IX, 8-21 ; X, 304-326 ; XI, 136-160
— de l'Église..... IX, 381-386
— des religions ..... XI, 412-414

Humanisme
— et scolastique au Quattrocento .... IX, 460-474
Une enquête sur l' — ..... IX, 484-490

Humanités (Querelle des)..... IX, 118-130

Huysmans ..... IX, 304-314

Idéalisme (en Italie) ..... XI, 62-78

Illuminés (de Picardie) IX, 8-21 ; X, 304-326 ; XI, 136-160

Incroyants (Catéchisme des) ..... IX, 22-29

Inde (opium)..... IX, 457-458
Voir : Asiatisme, Bouddhisme, Orient.

Institution (Doctrine de l') ..... X, 76-102 ; XII, 96-123

Italie
Philosophie ..... XI, 62-78
— et France..... XI, 452-460

Jackson de Figuereido..... IX, 475-483

Japon (évolution culturelle)..... IX, 448-456

ésus
— « dieu de la Pâque » ..... X, 373-377
Vie de — ..... X, 212-213
Voir : Évangile.

eanne d'Arc ..... XII, 289-296

ourdain de Saxe ..... IX, 348-352

ournaux (Vie des). X, 120-126 ; X, 440-445 ; XII, 281-286
Voir : Presse.

uifs
L'âme juive ..... IX, 290-303
Conversion d'un juif ..... X, 36-37
Juifs d'Espagne et du Maroc ..... XI, 175-177

acordaire
— et ses amis ..... IX, 33-36
— et la liberté d'enseignement ..... XI, 14-25

avallière (Ève)
Conversion ..... IX, 197-198
Lettres inédites ..... IX, 199-207

amennais ..... X, 377-379

égislations (orientales anciennes) ..... IX, 345-347

e Roy (Édouard) ..... X, 180-212

ogique (de Russell) ..... X, 40-60

ourdes (et le miracle) ..... IX, 37-38

uxembourg (musée du) ..... XII, 323-326

Machiavel ..... IX, 148-172

Mariage
Doctrine chrétienne ..... IX, 99-100
Doctrine institutionnelle ..... XII, 96-123

Mercier (cardinal)..... XI, 101-102

Métaux (vie des)..... X, 473-476

Miracle..... IX, 37-38

Missions
Études d'histoire missionnaire..... X, 210-212
Film documentaire..... IX, 287-288
Missions en banlieue..... XI, 467-470

Molière (interprété par G. Baty)..... X, 294-296

Monothéisme (chez les primitifs)..... X, 180-204

Montaigne..... XI, 98-101

Moralistes
Faguet moraliste..... X, 206-208
Moralistes latins..... X, 209-210

Musique
Chroniques..... IX, 134-146, 315-328; X, 277-300; XI, 124-126; XII, 72-116
Musique espagnole..... X, 158-161
Voir : Debussy, Grétry, Fauré, Palestrina.
Musique enregistrée..... IX, 329-330; X, 301-302; XI, 133-134, 349-352; XII, 332-336

Orient et Occident..... IX, 74-92; 420-447; 447-456; XI, 217-222

Outremer (Histoires d')..... XI, 171-176

Paix
Les catholiques et la —..... X, 433-440
Manifestes pour la —..... X, 446-450

Palestrina..... XI, 524-527

Papini..... X, 366-371

scal
Orgueil de — ..... XI, 104-108
Le Pari de —..... XII, 297-306
Livres sur —..... XII, 307-313

tristique..... X, 209-210; XI, 407-412

guy (la pensée de) ..... IX, 210-227; XII, 150-161

rse
Religion, art ..... XI, 213-225
Langue et littérature..... XII, 313-316

ysique .... X, 452-469; X, 476-480; XI, 224-253; XII, 71-77, 86-87

e de la Mirandole ..... IX, 460-474

e XI (Hommage à)..... XI, 356-362

aton
Étude sur —..... IX, 253-256
Le Platonisme en Tchécoslovaquie ... X, 250-259

ésie..... X, 128-146; 266-267; XII, 167-172

llogne
Catholicisme en —..... XII, 39-50
Littérature..... XI, 320-339

pulisme ..... IX, 131-133; XII, 319-323

rt-Royal ..... XII, 307-313

esse
— catholique..... IX, 101-104
— latine..... X, 267-269
Voir : Journaux.

imitifs (religion des)..... ... X, 180-205

otestantisme..... X, 34-36

Psychanalyse ..... XI, 461-467

Psychologie
— appliquée à l'éducation ..... XI, 265-268
— des aveugles ..... XI, 96-98
— ouvrière ..... XI, 299-305
— religieuse ..... XII, 51-55

Races ..... XII, 90-94

Reboux (Paul) ..... X, 172-176

Religion
— et culture ..... XI, 445-447
Origine de la — ..... XII, 200-204
— des primitifs ..... X, 180-205

Religions
— orientales ..... IX, 420-447
Histoire des — ..... XI, 412-414

Renouvier ..... XI, 261-265

République (IIIe)
Avènement de la — ..... IX, 175-176
Église de France sous la — ..... IX, 381-386
La — et l' « Intelligence » ..... XII, 276-280

Rerum Novarum ..... X, 379-380

Restauration (enseignement sous la) ..... XI, 26-45

Révolution
— française ..... X, 333-336
— espagnole ..... XI, 270-289

Romans
Partenau (Hesse) ..... IX, 495-496
La Grande Ourse (Malvil) ..... X, 213-214
Malaisie (Fauconnier) ..... X, 510-514
Le Peseur d'âmes (Maurois) ..... XI, 348-349
Le Buisson ardent (Sigrid Unset) ..... XI, 470-483

ssell

Philosophie ..... X, 46-66
Sociologie ..... X, 109-117

ssie

Opéra russe ..... IX, 134-146
Soloviev ..... X, 340-360
Prisonniers russes ..... X, 484-509
Évêques russes ..... XI, 216-217
Esprit du bolchevisme ..... XI, 313-318

int-Simonisme ..... XI, 447-451

voir-vivre ..... X, 172-176

ience

— et monde moderne ..... X, 61-71
— et vulgarisation ..... X, 481-482

ences (Chronique des). IX, 228-245 ; X, 61-71 ; 476-480 ; XII, 71-88

Voir : Astronomie, Physique, etc...

olastique

— et humanisme ..... IX, 460-478
essai d'une définition ..... X, 234-244

D. N. (collaboration catholique à la) ..... X, 29-34

cialisme

éducation ..... XII, 143-148
antagonismes ..... XI, 313-318

ciologie ..... XI, 311-313

loviev ..... X, 340-360

rasbourg (cathédrale de) ..... XI, 522-524

upéfiants ..... IX, 258-282 ; 457-458

Tavernier (Eug.) ..... X, 340-36

Tchécoslovaquie (Le platonisme en) ..... X, 250-25

Théâtre
L'Église et le — ..... IX, 180-19
Union catholique du — ..... IX, 208; 368-38
Baty ..... X, 294-29
Chronique théâtrale .... IX, 134-146; IX, 517-523; X, 163-170; X, 520-52

Thérèse de Lisieux (Ste) ..... XII, 289-29

Thomas d'Aquin (St)
sa méthode ..... IX, 40-62
son génie ..... IX, 388-40
études sur — ..... IX, 68-69; XII, 88-90

Turquie (nouvelle) ..... XII, 124-13

Union
— des catholiques ..... XI, 363-37
— des catholiques pour la paix ..... X, 433-44
— européenne ..... XII, 137-14

Valeur (Philosophie de la) ..... X, 72-74

Vieux-Colombier ..... X, 520-52

Vitoria ..... XI, 306-31

Voyages
— d'Arthur Young ..... X, 118-12
Itinéraire P.-L.-M ..... XII, 317-31

Whitehead ..... X, 61-71

Wust (Peter) ..... X, 243-24

GTU Library
3 2400 00268 6099

428591

La Vie Intellectuelle

v. 11-12
1931

428591

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709